

010662.de.7.

BIBLIOTHEQUE
AMUSANTE.



MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

TOME QUATRIÈME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

MEMOIRS

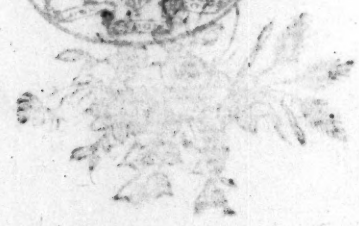
DU CHEVALIER

DE HAVANNE

TAÇE DE A. E. LE DUC REGENT

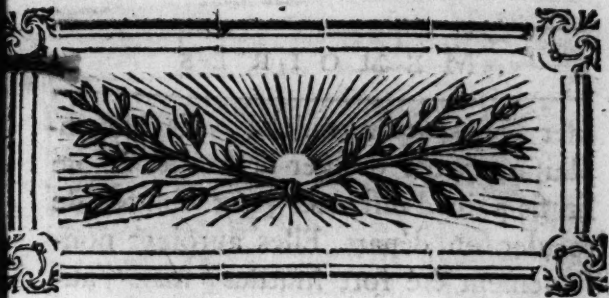
ET MUSEE HISTORIQUE

TOME QUATRIEME



A LONDRES

M. DCC. LXXXI



MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

Le mois que Ferdinande m'avoit accordé expira si vite, qu'il me parut moins qu'un jour. Elle attendit la fin de ce terme, sans marquer aucune impatience. J'espérois qu'elle n'y penseroit plus; mais elle fut aussi exacte à me som-

Tome IV,

A

mer de ma parole , qu'elle avoit été complaisante à me donner la sienne. Je ne lui fis point d'instances pour obliger de reculer son départ. Elles auroient non-seulement été fort inutiles ; mais j'aurois pu la chagriner , en lui faisant cette espece de violence. Je l'aimois trop pour m'opposer à ses desirs, sur-tout dans cette conjoncture. Je ne me le serois jamais pardonné , si je l'avois exposée à quelque sinistre événement.

Mon beau-frere lui offrit sa compagnie , qu'elle accepta. Elle reprit les habits de son sexe , & emporta néanmoins tout son équipage de Cavalier. Il me servira quelquefois , dit-elle , à la chasse & à d'autres parties de plaisir. Quelque peine que j'eusse toujours eue à m'en voir éloigné , je n'en ressentis jamais de si vive qu'à cette dernière séparation. Il sembloit que j'eusse un pressentiment que je ne la reverrois de ma vie. Mon cœur palpita avec tant de violence , que le sang m'en coula par les narines. Je n'en tirai

pas un bon augure , quoique je n'eusse pas la foiblesse de déferer à ces sortes de signes. La tristesse de ma sœur fut partagée entre son mari & sa cousine. Elle les aimoit l'un & l'autre très-tendrement. Je l'amenai à la promenade toute l'après-midi du départ de notre chere compagnie, pour tâcher de dissiper ses ennuis. Mais au lieu d'y réussir, mes discours & les siens, nos regrets & nos plaintes, ne firent que nous plonger dans une noire mélancolie. Je lui fis compagnie les trois premiers jours, & nous commençâmes dès-lors à nous accoutumer à l'absence de Ferdinande.

Cependant, pour ne pas négliger mes intérêts, je repris le train du Palais Royal. Je priai la Maîtresse du logis de permettre que sa fille fît compagnie à ma sœur le plus assidûment qu'il seroit possible. Elles avoient lié ensemble une amitié fort étroite; & cette Demoiselle lui en donna des preuves, en ne la quittant pas même la nuit. Elle couchoit

avec elle, & mangeoit avec nous; ce qui me mit l'esprit assez en repos.

A mon entrée dans la salle du Prince, j'y trouvai un plus grand nombre de Courtisans que j'y eusse jamais remarqué. Son Altesse n'y étoit point, & j'appris qu'il étoit allé au Conseil, pour nommer aux Bénéfices Royaux. Il y en avoit beaucoup à remplir. Aucune nomination n'avoit été faite depuis la mort du Roi. Le Prince avoit toujours différé de la faire, par un principe de la plus fine politique. Tout le monde sait qu'il avoit d'abord penché pour le parti de ceux qui avoient appelé de la Constitution du Pape Clément XI. Les intérêts de sa maison l'ayant fait en quelque façon changer de systême, il favorisa les Constitutionnaires. De-là le mariage d'une des Princesses ses filles avec l'Infant d'Espagne Dom Louis, en faveur duquel Philippe V. son pere abdiqua sa couronne. La seconde Princesse fut destinée au second Infant, & envoyée à cet

offet en Espagne. Et la troisieme fut accordée au Duc de Modene. Tels furent les fruits du zele du Pape, & de la docilité du Duc d'Orléans.

Il revint du Conseil à une heure après-midi, paroissant même fort échauffé & d'un air très-enjoué. Il s'arrêta au milieu de sa Cour, qui l'attendoit; & sans donner le tems de souhaiter d'apprendre d'où il venoit : » Je sors, dit-il, du Conseil, » où j'ai enfin nommé aux Bénéfices. On » dit que les Appellans me regardent » comme leur adversaire; ils se trompent. Je viens, ajouta-t-il, de leur » donner des preuves que je suis de leur » parti. Ils n'ont certainement pas raison de se plaindre de moi; car dans » la distribution que je viens de faire des » Bénéfices Royaux, J'AI TOUT DONNÉ » A LA GRACE, ET RIEN AU MÉRITE ». A peine eut-il dit cela qu'il entra dans son appartement.

La salle retentit de mille éclats de rire. Les uns applaudissoient à une saillie si

délicate & si fine , d'autres en enrageoient ; chacun , en un mot , en pensoit selon qu'il étoit affecté ; car il n'y avoit ni petit ni grand à la Cour & à la Ville qui n'eût pris parti dans cette affaire : je n'en exclus pas même les servantes , qui se rencontrant aux halles & aux boucheries , se demandoient : *Qui vive de Molina ou de Quesnel* ; & se décoëffoient , se gourmoient à coups de poings , & se pochoient souvent les yeux. La postérité aura de là peine à croire toutes les scènes comiques & tragiques qui se sont passées à ce sujet. Nos descendans en jugeront sans doute , comme nous pensons du schisme que fit naître parmi les Cordeliers de France la question sur leur capuchon ; savoir , s'il devoit être rond ou long. Personne n'en ignore les funestes suites.

Comme j'avois vu le Prince de belle humeur , je voulus tâcher d'en profiter , pour procurer à mon beau-frere un poste qui lui convenoit fort. Je ne pensois pas

à demander pour moi , la poire que je lorgnois n'étoit point encore mûre. J'attendis le moment qu'on devoit lui servir son chocolat , qui lui tenoit ordinairement lieu de dîné. Il étoit déjà tard ; il ne me fallut pas attendre long-tems ; les gens de l'Office passerent , précédés d'un Page , mon ancien camarade , que je priai de m'annoncer. Il le fit, & je fus introduit dans l'appartement , où je fus spectateur du dîné frugal du Prince.

Il me demanda *si je n'avois point de parent dans l'Eglise*. Je lui répondis que je n'en connoissois point ; que je doutois même qu'il y en eût jamais eu , & que je me flattois d'être le plus dévot de ma race. » Il rit de bon cœur , & me dit qu'il ne croyoit pas que mon nom grossît le calendrier ecclésiastique ». Lui ayant répondu que j'aimerois mieux qu'il grossît la liste des Emplois dans les Places , il me dit obligeamment *qu'il ne m'oublieroit pas quand il seroit tems*.

N'étant interrompu de personne , je

lui représentai que mon beau-frere , qui étoit bon Gentil-homme , & qui avoit servi avec honneur dans la dernière guerre d'Espagne , n'étoit pas fort bien partagé du côté de la fortune : & l'ayant prié d'allonger son pain pour que ma sœur n'en manquât point , il me demanda » si elle étoit jolie , elle l'a été , » lui dis-je , Monseigneur ; mais ne l'é- » tant plus , le pain pourroit bien lui » manquer. Va , reprit-il , tu es un grotesque corps. Sais-tu , reprit-il , quelque place vacante » ? Je lui repartis que je connoissois trois postes à remplir , deux de Maréchal de France , & la Majorité d'Arras. Je suis modeste , Monseigneur , repris-je , je ne demande que le dernier , qui mettroit mon beau-frere dans un état passable. *Pardieu* , dit-il , *je te jure qu'il l'aura*. Je remerciai Son Altesse Royale , & lui baissant la main , il sentit que je la mouillois de mes larmes. *Tu pleures donc de joie ?* me dit-il. Non , lui répondis-je , Monseigneur ,

mais mes yeux sont si noirs, que j'en ai lâché le robinet ; croyant qu'il en sortiroit de l'encre pour écrire le Brevet. » Je » t'entens , répliqua-t-il , va-t-en de ma » part au Bureau de la Guerre , fais » écrire le Brevet , apporte-le moi sur » le champ , & je le signerai ». Pardon , Monseigneur , lui dis-je , en prenant congé , ma foi il est bien dur de voir le lievre entre les mains d'un autre , quand on l'a soi-même déniché du buisson. Il se mit à rire , & je ne fis qu'un saut du Palais Royal au Bureau.

Je le trouvai encore ouvert ; mais les Commis se dispoisoient à s'en aller dîner. J'en priai un de si bonne grace de me dépêcher, qu'il se mit en train d'écrire. De quoi s'agit-il ? me demanda-t-il. *De la Majorité d'Arras*, lui dis-je. D'Arras, reprit-il, en rêvant. Oui, oui, d'Arras, répétais-je. Il ne répliqua point ; mais ayant feuilleté son registre , il me dit que je me trompois , parce que ce poste étoit promis , & qu'il en devoit expé-

dier le Brevet dès le soir même. Voyant bien qu'il falloit quelque chose de plus éloquent que ma langue, je tirai dix louis de ma poche, que je lui mis dans la main. Il les lorgna, & se mit à écrire. Je pris le Brevet, sans me donner le tems de le remercier; je crois qu'il s'en soucioit très-peu; & je courus d'une haleine à l'appartement du Prince, que je trouvai encore seul. Il lut le Brevet, avec plus de tranquillité que je n'en avois à le lui voir lire, de peur qu'il ne se souvînt d'avoir promis le poste. Heureusement il n'y pensa pas. Il le signa, & ma tendre impatience me fit voler auprès de ma sœur, à qui je donnai le Brevet pour en faire présent à son mari à son arrivée.

Il revint deux jours après, chargé de toutes parts de mille embrassades pour ma sœur & pour moi. La lettre qu'il m'apporta de Ferdinande me fit pour le moins autant de plaisir, que le Brevet de Major lui causa de joie. Sa femme

le lui donna en l'embrassant. Voilà, lui dit-elle, l'effet de mes desirs, & le fruit des soins de mon frere; Dieu nous fasse la grace d'en jouir long-tems en joie & en santé. Il le lut, & se jettant ensuite à mon cou; je vous serai donc sans cesse redevable, me dit-il, mon cher & tendre frere? Heureux mille fois! si je trouvois l'occasion de m'acquitter. Je répondis à ce sentiment de reconnaissance d'une maniere à finir les complimens, & je le priai de me donner des nouvelles de Ferdinande. Comment se porte-t-elle? lui dis-je. Est-elle contente? A-t-elle repris sa belle humeur en respirant l'air natal? Je lui fis à la fois vingt questions de cette nature. Il me répondit qu'elle étoit dans son élément, & qu'il ne falloit que la voir pour en juger. Le jour que nous devions arriver au logis, elle voulut à toute force se mettre en Cavalier pour surprendre toute la famille. Elle y réussit, & pendant plus d'une heure elle fut inconnue

à tout le monde. Personne ne la connut, même à la voix. Je ne sai si elle se contrefaisoit, ou si la voix lui avoit insensiblement changé à Paris, sans que nous l'eussions remarqué.

Vous sentez bien qu'elle ne put se déguiser plus long-tems, elle voulut éprouver la tendresse de ceux dont elle avoit reçu mille politesses, en qualité de Cavalier étranger que j'amenois avec moi. On la trouva parfaitement bien. Je n'en fus point surpris, puisqu'elle s'étoit exercée avec nous pendant quelques années. Il ne manquoit que vous pour rendre la joie complete, & pour rendre parfaite la satisfaction de toute la famille.

Mon beau-frere ne passa que deux jours à Paris. Il en partit le troisieme pour Arras, après avoir remercié le Prince & pris ses ordres. Il s'en fut prendre possession de son poste, pour revenir dans la quinzaine prendre ma sœur, & se fournir en même tems de bien des choses

choses nécessaires au ménage, qu'on trouve plus aisément à Paris qu'en Province.

Je me trouvai seul à Paris après leur départ. Je quittai les deux appartemens que nous avions occupés, & je fus prendre possession de celui que M. de Canillac m'avoit destiné à l'Hôtel. J'eus beaucoup de peine à m'accoutumer à la privation de l'aimable compagnie que j'avois perdue; rien au monde ne me parut plus étrange; c'étoit la première fois de ma vie que je me trouvois seul. La Trompe me divertissoit néanmoins de tems en tems par sa naïveté. Je puis dire que c'étoit un valet sans prix. Je ne m'en serois jamais défait, si j'eusse pu avancer sa fortune; mais ne la regardant que dans un lointain, je préférerai son avantage à mes propres intérêts. Le Lieutenant-Colonel au Régiment de Piémont m'ayant dit qu'il cherchoit un valet-de-chambre qui pût le servir à toute main, je lui offris la

Trompe; & sur le caractère que je lui en fis, il s'empressa de l'avoir, & je le lui accordai.

Je ne sai par quel pressentiment j'avois une envie démesurée de quitter Paris, il m'étoit devenu insupportable. Eh! plutôt au Ciel, eussai-je suivi les mouvemens de la nature! Si je m'étois retiré comme je faillis à le faire, je ne regrettois pas la prétendue fortune que j'attendois du Prince; la possession de Ferdinande étoit capable de m'indemniser de tout ce que je pouvois attendre de mieux, au lieu que je perdis & mon adorable Maîtresse, & la faveur du Prince, avec toutes mes espérances. Ciel! que ne m'inspirois-tu avec plus de clarté! Mais j'ai dans l'idée que tu n'as pas manqué dans cette occasion, & que j'ai manqué moi-même d'intelligence ou de docilité.

Quelques mois après le départ de ma sœur & de mon beau-frere, dont la triste séparation acheva de me plonger dans la mélancolie ou l'éloignement de

Ferdinande m'avoit jetté, je me trouvai dans un cercle au Café de Procope avec deux aimables Cavaliers, qui voyant entrer le Comte de Bre..... Mousquetaire dans la première Compagnie, me dirent que ce jeune Seigneur soutenoit bien mal son nom & sa naissance. Je ne le connoissois pas même de vue, car je ne me rappelois pas sa figure. Continuant à parler de lui, ils me dirent qu'ils avoient été témoins de la vive insulte qu'il avoit faite dans la rue Saint-Sauveur à une jeune Dame très-moderne, à qui un fort joli Cavalier, qui avoit l'air d'être nouvellement arrivé de Province, donnoit très-poliment le bras.

A ce récit, le sang me bouilloit dans les veines. Je le regardai & le reconnus au portrait que m'en avoit fait ma chère Ferdinande. Comme je me disposois à lui aller parler, je le perdus de vue. J'eus beau chercher des yeux dans tous les coins du Café, je ne le vis plus. Mais ma vengeance pour être différée n'en

étoit pas moins vive, & je pris dès ce moment la résolution de la satisfaire. Je revins plus de dix jours de suite au même Café, sans pouvoir le rencontrer, Comme le tems passe l'éponge sur toutes choses, je ne pensois plus à lui.

Mais un matin que je sortois d'un gros Pharaon, qui s'étoit fait toute la nuit chez la Maréchale d'Etrées, & où j'avois perdu tout mon argent, à dix louis près, je rencontrai mon homme. Autant piqué de ma perte que de l'insulte faite à ma sœur, je lui dis à l'oreille que j'avois quelque chose de conséquence à lui dire dans le parvis de l'Eglise des Grands Augustins. Après lui avoir demandé s'il n'étoit pas le Comte de Bre., il me dit que c'étoit lui-même. Hé bien, lui dis-je, il y a longtemps que je te cherche pour tirer raison de la brutalité avec laquelle tu traitas, il y a déjà quelque tems, ma sœur & un de mes proches qui lui donnoit le bras. Tu es Mousquetaire; je le suis aussi;

allons-nous-en de ce pas derriere l'enclos des Chartreux, où je prétends , si je puis, laver cette insulte dans ton sang; je doute fort que celui de tes illustres ancêtres coule dans tes veines.

Se sentant piqué au vif, comme il est aisé de le penser, il me répondit qu'il me feroit voir qu'il ne dégénéroit pas de la valeur de ses ayeux. Bien te vaudra, lui répliquai-je, & il s'en alla au rendez-vous par la Porte Saint-Jacques, & je m'y rendis par celle de Saint-Michel. Y arrivant presque en même tems, nous convînmes de prendre haleine pendant quelques momens. C'est assez me dit-il de son ton brutal; pourquoi différer à satisfaire ta vengeance? Tu as raison, lui dis-je, car je suis impatient d'en goûter le plaisir.

Nous mîmes à l'instant justaucorps bas, & nous étant mis en posture, nous nous tâtâmes assez long-tems. Ne nous connoissant ni l'un ni l'autre, il étoit naturel que nous examinassions un peu

nos attitudes. Cet examen fut cause de sa perte. Je remarquai en lui faisant une feinte que je ne fournis point, qu'il s'étoit découvert le côté qu'il me présentait. Je ne jouai pas d'abord tout mon jeu; je m'amusai à lui parer sa ferrail-
lerie, & ayant mis brusquement mon coup en œuvre, je le renversai sur la poussière. Je m'approchai pour voir s'il avoit quelque signe de vie, mais il étoit roide mort.

Je pris aussi-tôt mon parti; car j'avois à faire aux plus puissans de la Cour. J'aurois eu tort de me flatter de n'être pas découvert; deux Soldats aux Gardes avoient été spectateurs de notre combat. Mes premiers pas me conduisirent au Palais Royal. J'y trouvai heureusement Ariague, que je cherchois. Je le priai de si bonne grace de m'avancer le quartier de ma pension, qu'il ne fit pas difficulté de me compter mon argent, quoiqu'il ne me fût pas dû plus d'un mois. Sortant de chez lui, j'allai à l'Hôtel;

je mis une partie de mes hardes dans un porte-manteau, & ayant pris un fiacre, je me fis mener jusqu'à Nanteuil, où j'attendis le carosse de Sedan, qui devoit y être le lendemain à la dînée. Je pris cette route pour en imposer aux espions, qui pouvoient croire que j'irois chez mon pere, où il n'étoit pas sûr pour moi de paroître. Les parens du Gentilhomme, qui méditoient sans cesse contre moi des desseins de vengeance, auroient été charmés de cette occasion pour la satisfaire. Je n'avois résolu de me servir du carosse public que jusqu'à Soissons, où je proposai de prendre des chevaux de louage jusqu'à la Meuse, que je fus joindre à Dinant, Pays de Liège, d'où je m'en allai pour Namur, par la Barque qui en part tous les jours à midi.

N'ayant pas trouvé de sûreté pour moi à prendre la route d'Arras, à cause du grand nombre de Places où il faut dire son nom, & où l'on est conduit aux Commandans, je fus privé du plaisir

d'embrasser ma sœur & mon beau-frère. Cette difficulté me priva encore des secours que j'en aurois pu tirer. Je continuai ma route de Namur à Bruxelles, par le carosse ordinaire. Mon dessein étoit d'y faire quelque séjour, & même de m'y fixer, si je trouvois les moyens de me tirer d'intrigue. J'étois-là plus à portée de ma Province, de Paris, & d'Arras, les seuls endroits qui m'intéressoient.

Dès mon arrivée à Bruxelles, je me renfermai dans une chambre garnie, qui me fut d'abord procurée, où je me livrai à des réflexions accablantes. J'en avois tout le tems. Ne connoissant personne dans cette Ville, rien ne pouvoit m'en distraire. Je me couchai sans souper. Soit qu'ayant l'estomac vide, il ne s'élevât point de vapeurs assoupissantes, ou que mes tristes réflexions m'eussent mis les esprits en mouvement, il ne me fut pas possible de dormir. L'aurore même qui assoupit les plus malheureux, me

refusa cette faveur. Elle parut, & je la vis naître avec plaisir, dans l'espérance que le Soleil calmeroit le trouble de mon esprit & de mon cœur, à mesure qu'il dissiperoit l'obscurité de la nuit. Il se leva, & parut dans toute sa beauté. Le Ciel étoit clair & pur; mais tout cela ne ramena point la sérénité dans mon ame.

Je sortis de ma chambre pour aller prendre du chocolat au Café de la Can-testienne, où est le rendez-vous de tout ce qu'il y a de Grands dans Bruxelles. Je suis surpris, quand je me rappelle le désordre où étoient toutes les facultés de mon ame, que j'aimasse encore la vie, & que je pensasse aux moyens de me la conserver. Tant il est vrai qu'à moins que d'avoir l'esprit perdu ou entièrement dérangé, on ne sauroit renoncer à un sentiment si naturel! Admire donc qui voudra la Philosophie enragée de ceux qui, sous quelque prétexte que ce puisse être, regardent le souverain

mal comme la source du véritable bien. Un système si dépourvu de bon sens ne peut être adopté que par des esprits attrabilaires, pour qui le présent, quelque agréable qu'il soit, n'a point d'attraits; comme si l'avenir, qui leur est inconnu, pouvoit solidement fonder leurs espérances. La nature est trop sage pour autoriser un principe si ruineux, & qui la combat si fort.

A chaque pas que je faisois dans les rues, le nom de ma chere Ferdinande m'échappoit, accompagné d'un soupir. Je me serois consolé de son éloignement, si j'eusse vu la moindre lueur d'espérance de la rejoindre quelque jour. Mais de m'en flatter, c'eût été embrasser la chimere. Le parti du désespoir auroit été encore plus raisonnable. De tous ceux que je vis au Café, le Baron de Broc..... me parut du plus facile accès. Je l'accostai, en lui faisant le compliment que peut faire un étranger en pareille occasion. Il me parla fort gracieusement,

& me mit en peu de tems au fait du train de Bruxelles. Nous sortîmes ensemble ; il prit son parti , & je m'en fus dans ma chambre , pour m'entretenir de ma chere Ferdinande , qui étoit le seul objet que je regrettois , comme l'unique de ma félicité.

Rempli dans ce moment , plus que jamais , des sentimens que peut inspirer la plus vive tendresse , je ne voulus pas différer à les lui marquer. Je lui écrivis à cet effet , & je lui appris mon duel , qui m'éloignoit sans ressource de sa présence. J'en écrivis aussi une à mon pere & à mon beau-frere le Major , pour les informer de ma fatale situation. En attendant réponse à ces lettres , je continuai de fréquenter le Café dont j'ai parlé , & d'y cultiver le Baron de Broc... qui y passoit la meilleure partie du jour. A la faveur de sa connoissance , je me fausilai avec l'Abbé Caraccioli , fort aimable Gentilhomme Italien , & Joueur de profession.

Il n'eut pas de peine à me mettre dans son train. J'aimois le jeu autant que lui, cependant je balançai long-tems à m'associer avec lui. Je n'avois que cinquante louis, & je ne devois attendre de l'argent de qui que ce fût au monde. Je me laissai prendre enfin aux appas dont il me fit un étalage plein d'espérances. Je jouois de mon côté & lui du sien, la fortune ne laissa pas de nous rire & de grossir notre magot; notre fond étoit de cinquante louis, à moitié perte ou profit.

En toute autre situation j'aurois goûté ce plaisir, mais mes réflexions désespérantes méloient de l'amertume à tout ce que je faisois. J'avois beau saisir toutes les occasions propres à les dissiper, mon esprit en étoit trop frappé pour recevoir quelque relâche. Je me trouvois d'ailleurs assez bien à Bruxelles. L'air & les manieres m'en plaisoient fort. Je m'estimois malheureux de ne pouvoir en profiter comme je l'aurois pu, si mon
cœur

cœur n'eût été tout occupé de Ferdinande.

Mon pere me fit une aussi prompte réponse que je pouvois l'attendre. Après m'avoir parlé en pere, & m'avoir fait des corrections que je sentoís mériter, il me parloit en ami, en m'exhortant à profiter de mes fautes, sur-tout dans le pays étranger où j'étois sans ressource, & à devenir sage à mes dépens. Pour des secours de ma part, m'écrivoit-il, vous n'ignorez pas l'impuissance où je suis de vous en donner; la plus petite somme que je pourrois vous envoyer incommoderoit extrêmement ma famille, ainsi ne comptez que sur vous seul. Il me prévenoit, car je ne lui avois pas touché cette corde, sachant qu'il étoit fort inutile.

Cette réponse, à laquelle je m'attendois, ne me causa aucune altération. Mais n'en recevant point de l'adorable Ferdinande, j'éprouvai ce qu'un amour sans retour peut faire sentir de plus ri-

goureux. Mon associé vint me voir au moment que j'étois livré à de cruelles réflexions. Il ne lui fut pas mal-aisé de s'en appercevoir; mon visage & mes yeux lui marquoient assez la situation de mon cœur. Qu'avez-vous ? me dit-il; ne me jugez-vous pas digne de votre confiance ? Vous savez , reprit-il , M. le Chevalier , que rien ne soulage mieux nos peines , que de les déposer dans le sein de nos amis. Mettez-moi , je vous prie , ajouta-t-il , au nombre des vôtres ; vous m'éprouverez quand il vous plaira , & je me flatte que vous m'en trouverez digne.

Cette ouverture , qui me parut naturelle , sembla apporter quelque soulagement à mes peines. Je sentis le vrai de son discours , & je m'y rendis. Après avoir répondu à ses politesses avec une cordialité égale , je lui racontai toutes mes affaires , sans lui déguiser l'amour violent que j'avois pour ma cousine. Quant aux affaires d'honneur que vous

avez eues , c'est moins que rien : il est aisé de renoncer à sa patrie , & trouver ailleurs de quoi s'en dédommager. Je suis à peu près dans le même cas , reprit-il ; mais je n'ai jamais été sensible à mon exil. Je me suis tiré d'affaire par-tout , à coup sûr , avec moins de moyens que vous. Tranquillisez-vous donc sur cet article. Mais pour les affaires de votre cœur , je n'ai point de conseil à vous donner , ou tout au plus , je vous conseille de vous faire ici une Maîtresse propre à remplacer celle que vous perdez , à moins que vous ne veuillez attendre du tems , la guérison de la blessure que l'amour vous a faite.

Ses conseils étoient sages & solides ; je les avois déjà mis en œuvre quant aux affaires qui m'exiloient de ma patrie ; mais Ferdinande étoit trop profondément gravée dans mon cœur , pour que le tems même fût capable de l'en effacer. Toutes les autres Beautés , toutes celles de Bruxelles , & c'est dire beaucoup ,

me paroïssent infipides & rebutantes. Je lui parlai en conformité de ces sentimens. Il me plaignit, & avant de me quitter, il me donna rendez-vous au Café ordinaire, d'où nous devions aller à une partie de jeu qui devoit se faire chez le Duc d'Ar.... Il y avoit de l'argent à gagner.

Nous y arrivâmes comme la partie se lioit. C'étoit un gros Pharaon, ou la plus petite masse étoit d'un louis; c'est-à-dire, une pistole de Brabant. Le jeu étoit trop fort, pour que nous fussions assez hardis pour jouer tous deux. Je le laissai faire, & il réussit. Sa maniere de jouer me parut aussi sûre que sage. Il prenoit toujours une seule carte au commencement de la taille, la couvroit de deux louis. S'il perdoit, il prenoit une autre carte, sans avoir égard aux faces des deux colonnes, il ne poussoit jamais deux fois la même, & il la couvroit de quatre louis. Si elle étoit encore faite, il massoit huit louis sur un autre, & il

continuoit de la sorte jusqu'à ce que sa carte vînt à gain. De façon que chaque fois qu'il gagnoit, il avoit toujours deux louis de profit. Mais la taille ne fût-elle qu'à moitié quand il avoit gagné, il en attendoit une autre pour rejouer. Il tint pied à boule au Banquier, quoiqu'il taillât jusqu'au lendemain à dix heures du matin. Il n'y auroit pas eu de prudence à perdre un argent sûr. Le plus grand nombre de cartes qu'il perdit, ne passa pas la cinquieme, & ordinairement il gagnoit la seconde ou la troisieme. Je fus si surpris de la méthode de mon associé, que j'eus le lendemain la constance de passer la nuit avec lui, pour voir le nombre de cartes que je perdrais de suite. En douze heures de tems que l'Abbé me tailla, je ne perdis jamais jusqu'à la quatrieme.

Vers les dix heures du soir, le Poëte R***, cet obscene Epigrammatiste, entra dans la salle du jeu, pour se relâcher sans doute de son travail. Je ne

le connoissois pas ; mais l'ayant ouï nommer , je l'accostai. J'étois mis d'une certaine façon à n'en pas être mal reçu. Cependant jè ne trouvai pas qu'il répondît à mes politesses. Je crois qu'il ne venoit là, que parce que la compagnie se trouvoit tout près de son appartement. Il logeoit dans un pavillon que le Duc , plein de générosité , lui avoit donné dans son Hôtel. A cela , ce Seigneur joignoit sa table & mille autres bontés , dont il a été fort ingrat. Son cœur revêche & mal-placé est marqué par cent traits indignes , qu'on ne sauroit ni justifier , ni pallier. Hé ! comment pourroit-il avoir de la reconnoissance pour ses bienfaiteurs , lui qui a violé les devoirs les plus sacrés de la nature & du sang , en reniant son pere , & laissant périr sa mere de misere , quoiqu'il fût très-en état de leur donner du secours ? Monstre affreux , qui ne sauroit être que du goût d'autres monstres , en quel que genre que ce soit.

Voyant son air brutal, je m'éloignai de lui, résolu d'éviter les occasions de donner l'essor à ma vivacité. Je prévoyois que si j'avois continué de l'entretenir, j'aurois pu m'exposer à des affaires, dont j'avois raison d'être las. Ce visage me déplaisoit infiniment. Je m'éloignai d'une si bourrue perspective, & je m'approchai de mon associé qui avoit vent en poupe. Le Banquier ayant quitté, nous fûmes à notre Café, pour nous refaire de la veille de la nuit par une tasse de chocolat. Le profit montoit à cinquante louis, que nous partageâmes, comme nous en étions convenus en nous associant. Quoique nous jouassions de moitié, nous avions chacun notre fond, & nous partagions sur le champ le produit de la fortune.

Plus cette inconstance me favorisoit au jeu, moins j'espérois ses faveurs dans mon amour. Hélas! si elle m'eût laissé le choix, j'aurois perdu tout mon bien, & j'eusse possédé Ferdinande. Le gain

de tout l'or du monde n'étoit pas capable de me rendre son absence supportable ; je ne supportois guere moins son silence. Il y avoit plus de cinq semaines que je lui avois écrit , & je n'en recevois point de réponse , quoique j'en eusse pu recevoir par quatre ordinaires. Toutes mes réflexions étoient vaines dans cette conjoncture ; je ne pouvois m'en prendre qu'à mon malheureux destin.

Cependant le séjour de Bruxelles me devenoit de jour en jour agréable , autant que je pouvois être susceptible de plaisir. J'y fis connoissance avec la principale Noblesse , chez qui j'avois une très-gracieuse entrée. Tout étoit capable de dissiper mon chagrin , s'il n'eût pas été si fondé. Il prit néanmoins fantaisie au destin de me regarder d'un œil de pitié. Il finit mes peines lorsque j'y pensois le moins.

Un jour que je jouois au piquet dans mon Café ordinaire avec un Officier des Troupes de l'Empire , le fils de mon

hôtesse vint me dire à l'oreille, qu'un jeune Cavalier François m'attendoit au logis. Le cœur me tressaillit, & je ne savois à quoi en attribuer les mouvements. J'éprouvois des symptômes que je ne pouvois démêler. Heureusement la partie finissoit; car s'il m'eût fallu jouer davantage, je n'aurois su comment m'y prendre: je sortis, & je courus au logis d'un mouvement machinal.

Ciel! quel spectacle ne s'offrit point à mes yeux! Comment pus-je le voir sans mourir! C'étoit Ferdinand, qui sous un habit de Cavalier me sauta au cou, & me rendit immobile. Silence, me dit-elle à l'oreille, & mesurez vos termes. Ces mots me réveillant d'un sommeil léthargique, me rappellerent les sens & la raison, & me firent voir la conséquence de la précaution qu'exigeoit notre amoureux mystère.

Soyez le bien arrivé, lui dis-je, mon cher Chevalier, je sus charmé de vous voir; & après quelques politesses, qui

ne pouvoient donner rien à entendre , je pris la clef de mon appartement , & nous y montâmes , Ferdinande & moi.

Ce fut alors que notre mutuelle tendresse prenant son essor , nous nous embrasâmes mille fois , nous disant ce que l'amour peut dicter de plus doux & de plus touchant. Dieux ! ne fûtes-vous point jaloux de cette réunion ? & votre jalousie vindicative ne vous déterminat-elle pas à en borner de si près la durée ? Ayant épanché toute notre tendresse , nous prîmes nos mesures pour tenir caché tout le mystère de nos amours. Il se trouva un appartement vuide qui étoit fort à propos de plein pied avec le mien ; je l'arrêtai aussi-tôt pour Ferdinande , sous l'ancien nom de Chevalier du Conseil.

Je bénis mille fois mon sort au milieu de mes infortunes , trop heureux de posséder l'objet du plus violent amour qui fût jamais. L'heure du dîné s'étoit passée sans nous en être apperçus. Ferdinande se sentant de l'appétit : Dînez-vous au-

jourd'hui ? me dit-elle d'un air badin. Par ma foi, lui répondis-je, mon cher Chevalier, votre présence m'a fait perdre le goût de toutes choses. Bon, bon, dit-elle, il faut manger pour vivre, & vivre pour s'aimer plus long-tems. Je donnai ordre à l'instant qu'on allât à mon auberge, pour me faire apporter un bon dîné. Il nous fut promptement servi. Je gratifiois si souvent les domestiques, qu'ils auroient quitté pour moi tous leurs chalands.

Après le dîné, elle me dit que dans le dessein qu'elle avoit formé, à la vue de ma lettre, de me répondre de bouche, elle n'avoit pas jugé à propos de confier son secret au papier. Ayant appris votre sort, je me proposai d'en partager les disgrâces. Je n'ai pu exécuter plutôt mon dessein, parce qu'il ne m'étoit pas facile de prendre mes mesures. Puisque le destin vous éloigne pour toujours de notre commune patrie, je lui ai dit un éternel adieu, pour adopter celle où vous trouverez un asyle.

Jamais situation ne fut pareille à la mienne, quand j'appris la résolution de la fidele Ferdinande. J'en frémissis. La crainte de la voir réduite à la misere que j'avois en perspective, contrebalançoit si fort la joie que j'avois de la posséder jusqu'à la mort, que j'eus de la peine à résister au cruel combat qui se livra dans mon cœur. Embarrassé à lui répondre, je me jetai à ses genoux, en la conjurant de ne pas s'exposer aux disgraces qui me menaçoient. J'en soutiendrai seul toutes les rigueurs; mais de vous les voir éprouver, j'en aurois un si grand creve-cœur que je ne saurois y résister, & j'en mourrois de tristesse & de rage.

Tranquillisez-vous, mon cher cousin, me dit-elle, & ne prévenez point ainsi les choses sinistres. Si nous devons les éprouver, elles n'arriveront que trop tôt. Ne nous repaillons donc, vous & moi, que de ce que l'amour & la fortune ont de plus doux. Le Ciel doit certainement favoriser notre tendre union, puisqu'il

puisque'il l'a formée dès notre enfance. Nous l'avons fomentée; nous en avons serré les nœuds par un amour fidele & constant. Si les Loix condamnent la nature, la nature est autorisée des Dieux; attendons-en, au contraire, la récompense de notre fidélité; nous n'avons rien fait qui puisse les irriter, ni mériter leur juste colere.

Que de force, m'écriai-je; que de raison dans un sexe fragile, que les insensés en trouvent incapable! C'en est fait, lui dis-je, souveraine de mon ame; j'oublie le passé, je ne pense plus à l'avenir; le présent est le seul bien que vous & moi devons mettre à profit. Ciel, m'écriai-je encore, soutiens-nous dans de si heureuses dispositions!

Point de foiblesse, reprit-elle, mon cher cœur, la fortune n'écrase que les ames lâches; forçons-là par notre fermeté à nous être favorable. Elle n'eut pas achevé de parler, qu'on frappa à la porte. C'étoit l'Abbé Caraccioli, qui en-

tra, à son ordinaire, presque aussi-tôt qu'il eut frappé. Je vous croyois seul, me dit-il, sans quoi je ne serois pas entré si hardiment. Je lui répondis, qu'il ne seroit jamais de trop chez moi, en quelque compagnie que j'y fusse. Il reçut ma politesse ; & nous ayant remarqué quelques traits ressemblans & le même accent, il crut que le prétendu Chevalier étoit mon parent. Il me demanda s'il se trompoit ? Je lui dis que son discernement étoit juste. Il me félicita de son arrivée, & se retira en concluant qu'apparemment on ne me verroit point ce jour-là au Café. Vous l'avez deviné, lui dis-je, M. l'Abbé ; mais j'espère que nous vous reverrons ici ce soir, car je vous prie d'y venir manger un poulet ; nous vous attendrons. Il me promit d'y venir, & me tint parole.

Le soirée se passa fort agréablement. Le Chevalier du Conseil trouva l'Abbé fort de son goût. Il étoit toujours de belle humeur ; mais il la porta ce soir-

là au dernier période. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller celle de Ferdinande. L'Abbé en fut charmé. Il lui demanda son amitié, qu'elle lui accorda de la meilleure grace du monde. A la fin du soupé. Il faut, dit-il, que je paie à présent mon écot, & tirant cinq louis de sa poche ; voilà, reprit-il, le produit de ma fortune dans mon après-dînée. Je lui en remis deux, j'en avois gagné quatre dans la matinée. Ne perdons point courage, mon cher associé, dit-il en se levant de son siège ; il en sera peut-être de nous comme de la Règle de Grammaire, qui porte, que deux négations valent une affirmation ; peut-être que de malheureux que nous étions tous deux avant de nous connoître, il en résultera un couple heureux.

Dès qu'il fut sorti, je prévins la curiosité de Ferdinande, & lui rendis compte de l'association que j'avois faite avec l'Abbé. Elle m'est fort avantageuse, lui dis-je, & si la fortune continue à nous

rire , nous ferons en état de figurer dans Bruxelles. Depuis environ deux mois que j'y suis arrivé, j'ai trente louis de profit au-delà de ma dépense. Elle me témoigna d'un ton assez indifférent qu'elle en étoit bien aise , & elle se tut tout court. Vous avez encore quelque chose à dire , lui dis-je; parlez librement , & développez-moi , je vous prie , votre pensée. Puisque vous le voulez , reprit-elle , je vous prends au mot : & elle me dit qu'elle seroit au désespoir que le jeu m'engageât dans de mauvaises affaires , sur-tout si l'Abbé avec qui j'étois de moitié , violoit en jouant les loix de la franchise & de la fidélité , qui , comme vous savez , ajouta-t-elle , sont encore plus sacrées au jeu qu'en tout autre commerce. Je la rassurai sur cet article , en lui disant que l'Abbé avoit parmi les joueurs de la Cour & de la Ville , la réputation du plus beau joueur du monde. Cela me fait plaisir , dit-elle ; & tirant sa bourse , voilà , reprit-elle ,

tout le bien que j'espère ; joignez-le au vôtre avec autant d'empire que vous en avez sur mon cœur. C'est , ajouta-t-elle , tout ce que j'ai pu glaner chez mes amis. J'ouvris la bourse , & j'y trouvai deux cents louis. C'étoit une ressource considérable dans la situation où nous étions. Ciel ! que n'a-t-elle été de plus longue durée !

Ferdinande , que je ne nommerai plus que mon cousin , dormit jusqu'au lendemain fort tard , pour se refaire de la fatigue de son voyage. Elle n'avoit rien emporté que la bourse dont elle m'avoit fait dépositaire. Pour moi , qui étois fort matineux , je me levai à l'ordinaire pour aller au Café joindre mon associé. Je laissai ordre en partant , de dire à mon cousin qu'il attendît mon retour. Je ne l'aurois point quitté , s'il ne m'eût fallu prendre langue avec l'Abbé pour continuer notre commerce.

Il y étoit déjà avant que j'y arrivasse ; il étoit même aux prises avec un Officier

Allemand , qui n'aimoit pas moins le jeu que lui. J'attendis qu'ils eussent fini. Nous prîmes ensemble le chocolat , & il me dit que les Joueurs avoient fait partie d'aller dans la forêt de Soing voir la chasse de l'Archiduchesse ; & que si je voulois la faire voir à mon cousin , il nous accompagneroit. Je lui répondis qu'il étoit trop fatigué pour faire cette partie , & que d'ailleurs l'affaire qui l'obligeoit de quitter la France étant de la nature de la mienne , il me paroïssoit n'avoir pas beaucoup de goût pour les plaisirs tumultueux. Donnons-lui un peu de relâche , ajoutai-je ; le tems pourra la tranquilliser. Vous avez raison , me répliqua-t-il : cependant comme nous sommes libres aujourd'hui , je serois d'avis que nous prissions l'air ; nous pourrions fort bien aller dîner ensemble à Ixel. La proposition me plut ; je me chargeai de la rendre agréable à mon cousin , & je fus le joindre , ayant parole de l'Abbé qu'il viendrait nous prendre à onze heures.

Il n'en étoit encore que huit lorsque j'arrivai au logis , où je trouvai mon cousin prêt à sortir. Nous avions autant de tems qu'il en falloit pour aller lui acheter des hardes. Nous sortîmes à ce dessein , & je l'équipai parfaitement bien. Après avoir fait nos emplettes , nous trouvâmes l'Abbé qui nous attendoit au logis. Nous en sortîmes aussi-tôt pour exécuter notre partie. Ayant rencontré hors la porte de Namur un Étranger, que j'avois vu plusieurs fois au Café , écoutant tout ce qui s'y disoit & ne disant jamais mot , je saisis l'occasion de satisfaire la curiosité que j'avois depuis long-tems de l'entretenir. Il faisoit notre chemin ; & comme si nous eussions eu tous deux le même desir , nous nous joignîmes sans aucune façon. Mon cousin prit les devans avec l'Abbé.

C'étoit un Cavalier d'un certain âge , mais de très-bonne mine. Je lui trouvai beaucoup d'esprit & de sagesse. Notre conversation de générale qu'elle fut d'a-

bord , devint particuliere. Il me dit qu'il n'avoit quitté la Calabre sa patrie , que pour s'atisfaire la passion qu'il avoit de voyager. Je me contentai de lui faire pressentir qu'une affaire d'honneur m'avoit éloigné de la mienne, ainsi qu'un de mes parens qu'il voyoit devant nous avec un Abbé. Il me plaignit , voyant que mon exil n'étoit pas volontaire ; & après m'avoir fait des offres de service , il voulut me quitter , disant que l'heure du dîné s'approchoit. Je le priai avec tant d'instances d'accepter celui que la beauté du jour nous invitoit d'aller prendre à la campagne , qu'enfin il l'accepta. Nos minois lui plurent , & il parut touché de nous voir si jeunes dans l'embarras.

Cependant nous ne parlâmes plus de rien qui fût capable de nous attrister. Le dîné se passa avec beaucoup d'enjouement , & nous nous réjouîmes , on ne peut pas mieux. L'Abbé , qui étoit toujours de belle humeur , s'y donna carrière.

entière. Nous ne fûmes pas en reste , chacun se mit en frais de gaité , & nous profitâmes du beau jour , jusqu'à la nuit avancée , que nous rentrâmes dans la Ville. Nous parûmes tous fort contents de l'agréable partie que nous venions de faire.

J'étois si charmé de la conversation que j'avois eue avec l'Étranger , qu'elle me roula toute la nuit dans la tête. Je me rappelai sans peine à mon réveil tous mes rêves. Je ne savois sur quoi étoit fondé le plaisir que j'avois de m'y amuser. Je les communiquai à mon cher cousin ; il me dit qu'on avoit souvent en songe des pressentimens fort justes. Que fait-on ? dit-elle ; peut-être cet homme est-il l'instrument dont le Ciel veut se servir pour nous rendre service. Cette réflexion me fit une si forte impression , que je le regardai désormais comme une solide ressource.

Quoique je pusse m'en passer alors , je ne laissai pas de prévoir que je pourrois

en avoir besoin. J'eusse été fort téméraire de compter sur la fortune; ses faveurs sont rarement inconstantes. Le jeu d'ailleurs ne manque jamais d'avoir ses révolutions. Je pris donc la résolution de cultiver les bonnes grâces de cet honnête homme, qui me paroissoit fort en état de me rendre service dans l'occasion. Tous les momens que je n'employois pas au jeu lui étoient consacrés; je ne manquois pas de l'accoster toutes les fois que je le voyois au Café, & il me faisoit connoître le plaisir qu'il avoit de ma complaisance.

Un jour qu'il m'y vit désœuvré, il me proposa la promenade. Je me prêtai à ses desirs, & nous allâmes au parc, qui tout fréquenté qu'il est, contient beaucoup d'endroits où l'on peut jouir de la solitude. Nous en choisîmes un où nous étions sans témoins. Après que nous eûmes fait deux ou trois tours: Me pardonneriez-vous, dit-il, une curiosité dont vous êtes le sujet? Ne

croyez pas , reprit-il , que j'aie l'impertinente démangeaison de savoir vos affaires. Non , mon cher Monsieur , ce n'est pas là mon motif , j'en ai un autre qui est digne de mon cœur. Vous me paraissez élevé d'une façon à ne pas pouvoir vivre dans la dépendance. J'ai appris de votre bouche que vous n'avez point de bien à attendre de vos parens non plus que votre cousin. Je m'imagine d'ailleurs que vous tâchez de vous tirer d'intrigue par le jeu , & je trouve cette ressource bien chancelante. Parlez-moi franchement , ajouta - t - il , peut-être trouverai-je le moyen de suppléer à cet expédient peu solide.

Cette ouverture me surprit agréablement : je crus qu'il parloit avec candeur , je voulus lui répondre du même ton. Je lui dis que quoique je n'eusse pas l'honneur de le connoître , toutes ses manieres me persuadoient que j'avois à faire à un homme d'honneur. Je lui racontai toutes mes affaires , sans lui en

cacher la moindre circonstance. Je lui avouai même que mon prétendu cousin étoit ma parente & ma maîtresse , que je tremblois de n'être pas toujours en état de soutenir. Il me repartit que si je voulois être sage & discret , il me mettroit en état de me passer de tout le monde. C'étoit un paradoxe pour moi ; mais sans y voir goutte , il ne laissa pas de fonder mes espérances. Adieu , me dit-il ; trouvez-vous demain ici à la même heure , j'ai quelque chose à vous y communiquer.

Je fus au Café en le quittant , j'y trouvai mon associé qui perdoit assez considérablement ; c'étoit la troisieme séance où la fortune nous avoit tourné le dos. L'Abbé ayant quitté le jeu , me joignit. La perte que j'ai faite est assez grosse , me dit-il ; mais j'ai un pressentiment que nous la réparerons dès aujourd'hui. Joignons nos fonds , me dit-il , & laissez-moi faire , vous aurez demain au matin de mes nouvelles. Je lui mis en main
tout

tout ce que j'avois de notre société. Il s'en alla je ne fais où, & je fus joindre mon cousin, qui s'amusoit plus de la moitié de la journée avec la fille de notre hôtesse, qui étoit fort aimable.

Nous montâmes dans notre appartement, où je lui répétois l'entretien que j'avois eu avec le Cavalier avec qui elle avoit dîné à Ixel. Elle me conseilla de le ménager, me disant que la sympathie faisoit souvent les meilleurs amis. Je l'assurai qu'il ne tiendrait pas à moi de mériter son attention. C'étoit effectivement mon dessein. Je sentoient que la fortune commençoit à se lasser de nous être favorable; je ne comptois plus sur la ressource du jeu. Le lendemain assez matin, je m'en fus au Café à mon ordinaire, accompagné de mon cousin. Il y étoit déjà assez connu pour être accosté de plusieurs Cavaliers, qui, par je ne fais quelle notion, recherchoient sa compagnie. Me trouvant dans la salle du Billard avec un Officier de ma con-

noissance , je lui demandai s'il n'avoit point vu l'Abbé. Il me dit qu'il dormoit apparemment , parce qu'il avoit passé la nuit au jeu. Je l'y ai laissé à trois heures après minuit , reprit-il ; il étoit même en perte. Je ne fais , ajouta-t-il , si la chance a tourné.

Il ne me convenoit pas d'en demander davantage. J'avois d'ailleurs un pressentiment que nous perdriens tout de suite , & notre profit , & notre fond. Je m'y tins & m'en consolai d'avance , en prenant du chocolat avec mon cousin & sa compagnie. Je fus persuadé que l'Abbé répareroit dans son lit la veille de la nuit , comme cet Officier me l'avoit insinué ; & laissant mon cousin au Café , j'en sortis , après lui avoir fait signe que j'allois joindre mon homme. Le tems ne pressoit pas à la vérité , mais j'étois bien aise de lui prouver mon exactitude , & j'aurois été bien mortifié de le faire attendre.

Il me joignit assez tôt pour ne pas

éprouver ma patience. Comment avez-vous passé la nuit ? me demanda-t-il en m'abordant. Je lui répondis que je l'avois passée très-agréablement , & que j'avois eu le plaisir de m'entretenir avec lui pendant le sommeil. Qu'avez-vous pensé de moi ? me dit-il ; parlez sans déguisement. Je lui repartis que je l'avois vu en songe me tendre une main secourable dans le fond d'un précipice où des inconnus m'avoient jetté , & qu'il m'avoit assuré en m'en retirant, que ce seroit la dernière chute que je ferois, si je profitois de ses sages conseils.

Il me répliqua que mon rêve s'accordoit avec ses sentimens , & que s'il avoit pris la liberté de me donner quelques avis , ce n'avoit été qu'à dessein de me mettre à l'abri des coups de la fortune. Je ne fais si je puis oser me promettre que vous ne manquerez pas de discrétion , & que vous n'abuserez pas de la facilité avec laquelle je me livre. On s'imaginera sans peine , que prévenu de

son pouvoir , sans en connoître le fondement , je ne manquai pas de lui donner des assurances de ma discrétion. Oui, je lui protestai mille fois , dans les termes les plus énergiques & les plus touchans , que je ne me rendrois jamais indigne de ses bontés par ma légèreté , ni par quelque action lâche ou équivoque. Mais hélas ! que l'homme est imprudent , & peu constant dans ses résolutions !

Content de mes promesses , & jugeant , comme il étoit vrai , que je les lui faisois avec toute la candeur possible , il tira une bourse assez enflée , & me pria de l'accepter. Ne vous informez-pas, dit-il , de quelle part elle vient , servez-vous-en noblement , mais modérément , à jouer. Ne vous refusez , ni à vous-même , ni à votre cousin , aucun agrément de la vie. Tirez-en parti en honnête homme , & quand elle sera vuide , j'aurai le soin de la remplir. Nous nous séparâmes , & je courus au logis

faire hommage à mon aimable cousin du présent que je venois de recevoir.

Cette heureuse aventure mit la dernière main à ma félicité : Eh ! m'en falloit-il davantage pour être le plus heureux des hommes ? Nous ne pouvions cependant nous imaginer , mon cousin & moi , d'où cet homme-là tiroit cet argent , & par quel sort il le répandoit si généreusement en notre faveur. Assurément , lui dis-je , mon cher cousin , c'est un de ces Philosophes bienfaisans , qui ne courent le monde que pour leur plaisir , & pour en faire aux malheureux qu'ils en jugent dignes. Qu'importe , me répondit-elle , d'où nous vienne ce secours ? C'est toujours la Providence qui en est la directrice ; c'est elle que nous devons bénir , sans négliger de marquer notre reconnoissance au Cavalier , qui par sa probité est digne d'en être l'instrument. Ses réflexions étoient judicieuses , & je les adoptai. Cependant je vuidai la bourse sur la

table , & nous en comptâmes l'argent , ou pour mieux dire l'or ; car ce n'étoit que des ducats. Il y en avoit deux cents , que je mis entre les mains de mon cousin , où ils étoient plus en sûreté qu'entre les miennes.

Mon cœur me pressoit de marquer ma reconnoissance à mon bienfaiteur , aussi ne manquai-je pas d'épier le moment qu'il seroit au Café. Je m'y rendis le lendemain des premiers , parce qu'il y alloit ordinairement de bonne heure , pour avoir le tems de s'aller promener après y avoir déjeûné. Il y avoit peu de tems que j'y étois lorsqu'il entra , & nous nous y trouvâmes seuls. Je l'accostai à mon ordinaire , & je lui marquai ma reconnoissance en des termes & d'un air qui prouvoient que mon cœur étoit vivement pénétré de ses bontés. Il m'interrompit , me priant de ne pas continuer à le contrister , en lui renouvelant la mémoire d'un si petit présent : le tems viendra peut-être auquel je pourrai

vous en faire de plus considérables & plus dignes de moi ; & changeant tout d'un coup de sujet , il me demanda des nouvelles de mon prétendu cousin , dont je lui avois avoué le déguisement. Il me dit que si je voulois lui donner une preuve de ma probité , il falloit que je solemnisasse notre mariage. Je le lui promis , & dès que je l'eus quitté , je fus rejoindre mon cousin , & lui annoncer mon dessein & le desir de mon bienfaiteur.

On ne doit pas douter qu'elle n'y consentît de bonne grace. Mais nous n'aurions jamais réussi en Brabant , où la Loi du Prince est sur le pied de celle de France. J'en voulus conférer le lendemain avec mon Inconnu , dont j'ignorois toutes les qualités , & jusqu'au nom. Il me répondit que le Café n'étoit pas un lieu propre à traiter ce sujet. Il me demanda ma soupe ; ce qui me fit un extrême plaisir. Nous serons libres chez vous , me dit-il , nous y terminerons cette affaire.

L'Abbé qui me rencontra comme j'allois donner ordre au dîné, me confirma la perte qu'on m'avoit annoncée. Je le priai de croire que je n'étois plus en état de continuer notre société, & je lui témoignai prendre beaucoup de part à son malheur. Il faut espérer, me répliqua-t-il, que la fortune ne me tournera pas toujours le dos; & en me quittant, il m'emprunta dix louis, que je jugeai à propos de lui prêter.

Mon généreux Etranger étant venu demi-heure avant celle du dîné, il nous parla, à Ferdinande & à moi de la manière du monde la plus cordiale. Il fut charmé de notre docilité, & sur-tout de la tendre éloquence dont elle lui parla de l'amour qu'elle avoit pour moi : en un mot, il fut content de nous trouver disposés à suivre ses conseils au sujet de notre mariage. Après que je lui eus allégué la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de le célébrer en Brabant, je lui proposai le Pays de Liège, où la dis-

cipline du Concile de Trente n'étoit pas encore établie , & qu'ainfi nous n'aurions aucune peine à trouver des Prêtres qui nous donneroient la bénédiction nuptiale. Il goûta cet expédient , qui étoit presque le feul qu'on pût mettre en ufage , & voulut être du voyage. Il étoit fi fage , que je ne jugeai pas à propos de lui demander le fecret.

Pour que l'Abbé ne fe doutât de rien , je le prévins fur mon abfence de trois ou quatre jours , lui difant que mon coufin & moi allions à Gand , pour y voir un Officier de nos parens qui étoit en garnifon à Lille , & qui devoit faire la moitié du chemin. Il le crut , & nous fouhaita un bon voyage , & je lui fouhaitai une meilleure fortune. Le pauvre diable en avoit befoin , puifqu'il ne fe foutenoit que par le jeu.

Nous partîmes , mon bienfaiteur , Ferdinande & moi , au jour fixé , & nous allâmes dîner à Saintrond pour y prendre langue. Le hafard nous conduifit dans

un cabaret, dont le maître avoit un fils Prêtre, & Curé d'un gros Bourg nommé Bourgklone, qui étoit autrefois une Ville, nommée Looz, capitale du Comté de ce nom. L'ayant prié de nous informer des formalités qui s'observoient dans les Mariages au Pays de Liège où nous étions, il nous en instruisit avec beaucoup de précision, & nous proposa de nous mener chez son fils. Nous acceptâmes ses offres, l'assurant que nous ne serions pas ingrats. Il nous promit de faire notre affaire, & nous nous disposâmes à le suivre. Voilà d'abord le principal obstacle surmonté; il ne s'agissoit plus que de vaincre celui qui m'embarassoit le plus. Je ne voulois pas absolument que Ferdinande fût connue dans Bruxelles pour ce qu'elle étoit. Il étoit donc question qu'elle reprît les habits de son sexe, afin de recevoir la bénédiction nuptiale, sans que notre cocher s'en aperçût. Il n'est pas possible

de compter sur la discrétion d'un homme de cette étoffe , quelque cher qu'on puisse l'acheter. L'amour , fécond en expédiens , m'en inspira un , qui nous parut le plus conforme à mon dessein. Je m'étois muni de toutes les nipes nécessaires à ma cousine pour reprendre son état de fille , & je les avois renfermées dans un porte-manteau , qui en route & à l'auberge n'étoit pas sorti de dessous mes yeux. Voici comment je m'y pris.

Arrivant à Bourgklone , nous descendîmes dans un cabaret assez voisin de la maison du Curé , & y ayant laissé Ferdinand , nous allâmes , mon hôte , mon bienfaiteur & moi , rendre visite à ce bon Prêtre , qui sous les auspices de son pere nous reçut fort gracieusement. Je lui dis , qu'une Demoiselle de condition , qui n'avoit ni pere ni mere , & avec qui j'avois été en certaine liaison , se voyant déshonorée pour ainsi dire dans sa Province , m'étoit venue

joindre à Bruxelles , dans l'espérance que je l'épouserois , comme je le lui avois promis. Je suis homme d'honneur , repris-je , Monsieur , & je veux , à quelque prix que ce soit , lui en donner des preuves en lui tenant parole.

Elle a eu la prudence , continuai-je , de déguiser son sexe , pour que notre réunion se fît sans scandale. J'espère , Monsieur , que vous aurez la bonté de la terminer en nous donnant la bénédiction nuptiale. Elle attend à l'auberge où nous l'avons laissée , une réponse favorable de votre part à ses vœux légitimes. Ses espérances sont fondées sur votre caractère bienfaisant & sur vos lumieres , qui ne peuvent manquer de vous inspirer à remettre dans la bonne voie ceux qui s'en sont égarés.

Le pere appuyant de ses sollicitations le discours pressant que je venois de faire , le fils se laissa persuader. Il me répondit : “ A tout pécheur miséricorde ; je consens , dit-il , à finir le scandale

» en

» en vous recevant au Sacrement ; faites
 » venir votre promesse , & nous finirons
 » cette affaire ». Mais, lui dis-je , M. le
 Curé, il faut que vous étendiez votre
 bonté jusqu'à permettre qu'elle vienne
 ici en habit d'homme , pour y repren-
 dre les habits de son sexe , que j'ai fait
 apporter dans notre carrosse. « Faites-là
 » venir seulement, me répliqua-t-il, l'ha-
 » bit ne fait pas le Moine. Quelque tra-
 » vestie qu'elle soit , je connoîtrai bien
 » si elle est du genre féminin ».

J'eus un vrai plaisir de me voir déli-
 vré de cet embarras ; mais je n'aurois
 jamais prévu l'expédient dont se servit
 le Curé pour distinguer les sexes. Ce-
 pendant mon bienfaiteur s'empres-
 sa d'aller chercher Ferdinande, qu'il in-
 forma de l'heureuse issue de notre visite.
 Dès qu'elle parut, je juge déjà par son
 beau teint que ce n'est point un garçon,
 me dit le Curé, & qu'elle est même belle
 fille : mais ce n'est pas assez pour ex-
 clure de mon esprit *omnem dubitandū*.

formidinem : il me reste , ajouta-t-il , une autre petite épreuve à faire , pour fonder ma certitude.

Elle entra dans la chambre où nous étions , le Curé la fit asseoir ; & après lui avoir fait quelques politesses pédantesques , il la pria de se lever pour procéder à son examen. Ne soyez point scandalisés , nous dit-il , mes amis ; je vais faire les choses *cum moderamine inculcata curiositatis*. Il pria aussi-tôt Ferdinande de lever autant qu'elle pourroit les yeux au plafond de la chambre , pour lui faire étendre le cou. Elle le fit , & aussi-tôt le bon Prêtre s'écria : Bon , voici une des preuves que je cherche , elle n'a point le signe des mâles , je veux dire , le quartier de pomme qui demeura & s'attacha au gosier d'Adam , lorsqu'il mangea ce fruit à la sollicitation de sa femme. Tous les hommes l'ont hérité de ce malheureux grand-pere , mais jamais femme ne l'a eu. Ce n'est qu'au genre masculin , que ce

morceau funeste & ignominieux , se communique par la voie de la génération , & qu'il lui reste attaché au gosier d'une maniere à ne pouvoir le cacher.

Notre hôte , mon bienfaiteur & moi ; nous tendîmes aussi-tôt & sans réflexion le cou comme des grues ; & nous étant entrec regardés , nous fîmes un éclat de rire , qui fit perdre le sérieux au Curé. Ferdinand ne pouvant garder sa gravité , ne put s'empêcher d'éclater aussi bien que nous. Le Curé reprenant son sérieux , à l'autre preuve , dit-il , qui me suffira pour confirmer celle-ci. Il prit un tapis , qu'il étendit sur le plancher , & après m'y avoir fait coucher sur le dos , il pria son pere & mon bienfaiteur d'aider Ferdinand à s'y coucher auprès de moi & dans la même attitude. Nous n'y eûmes pas demeuré deux minutes , qu'il nous fit lever. En voilà autant qu'il en faut , nous dit-il , elle est réellement femelle , ajouta-t-il ; & vous , s'adressant à moi , vous êtes un mâle.

Elle est garnie des coussinets de nature à *parte ante* & à *parte post*. Monsieur, parlant encore de moi, n'en est point pourvu ; car la nature *nihil agit frustra*, mais aussi *non deficit in necessariis*. Il nous fit ensuite un discours physique de sa façon, où il s'étendit beaucoup sur les caracteres qui distinguent l'homme de la femme, indépendamment de l'essentiel.

C'est une des plus plaisantes scènes que j'aie eu de ma vie. Mon inconnu, sage au possible, étoit dans une admiration aussi profonde que s'il eût été spectateur du plus surprenant phénomène de la nature. Pour Ferdinand, elle pensa étouffer de rire. Elle eut toutes les peines du monde à rappeler son sérieux pendant les cérémonies de notre mariage.

Le Curé les célébra sur le champ dans sa chambre : il les fit précéder d'une exhortation sur l'institution du Mariage, & il les finit par une autre sur l'usage

légitime que nous en devons faire. Voilà qui est fait, nous dit-il en finissant; & m'embrassant, il ajouta que nous étions aussi-bien mariés qu'Adana & Eve. Est-ce parce que nous ne faisons plus qu'un, mon époux & moi, dit Ferdinande au Curé, que vous avez cru me baiser en le baisant? Non, ce n'est point en ce sens que nous ne faisons qu'une même personne; & l'ayant accosté, elle lui donna plus de trente baisers à droite & à gauche, tournant la tête du pauvre Curé, qu'elle avoit saisie de ses deux mains, comme celle d'une Pagode. Ha! dit le Curé sortant des mains de Ferdinande, je n'ai tant baisé de ma vie, la tête m'en tourne. Et à moi, riposta Ferdinande, les coussinets en tremblent. Les éclats de rire que nous excita cette repartie, finirent la scène, & se bornerent enfin à nous mettre en belle humeur.

Mon bienfaiteur toujours généreux, joignit le Curé sans m'avoir prévenu.

& lui mit dix louis dans la main. J'ai appris ensuite de son pere, que cette somme faisoit au moins la quatrieme partie de son revenu. Le tems s'étoit écoulé insensiblement, & l'heure du soupé approchoit. Ce bon Curé me parut si galant homme, que je le priai de nous prêter sa table pour souper. Il m'entendit à demi-mot, & accepta de bonne grace ma proposition. Je m'en allai au plus vite à l'auberge, & j'y fis préparer un meilleur soupé que je n'aurois osé espérer dans un petit lieu comme Bourglone. Il nous fut servi chez le Curé, qui s'étant mis en train nous fit passer la nuit à table. Ferdinande, qui étoit au comble de la joie, chanta plusieurs chansons assez libres, dont le Curé voulut avoir des copies. Elle se fit un vrai plaisir de les lui donner le lendemain avant notre départ.

Nous prîmes congé, & il nous souhaita mille bénédictions, nous priant bien de le voir si nous passions quelque

jour de ce côté-là. Nous lui en donnâmes parole , & nous partîmes pour Bruxelles, où nous arrivâmes à la brune. Mon épouse pria de si bonne grace mon bienfaiteur de nous accorder la soirée , que nous eûmes le plaisir de le posséder beaucoup au-delà de son ordinaire ; car jusqu'à minuit, il m'assura, quand je l'accompagnai à son appartement , qu'il y avoit plus de trente ans qu'il n'en avoit tant fait, & qu'il étoit ordinairement couché à neuf heures, en toute saison. Je me félicitois de son excès, qui me procuroit la connoissance de son logis, que j'avois ignoré jusqu'alors.

De retour auprès de Ferdinande, je me jettai à ses genoux , la priant de me dire ingénûment si elle pensoit que je pusse lui donner encore quelque preuve de mon amour. Eh ! pourriez-vous, dit-elle , en trouver à me donner ? Non, non , reprit-elle , mon cher cousin , je n'ai plus rien à desirer ; la mort se présentera quand il lui plaira ; contente de

mon sort , je la recevrai sans nulle peine. Quelle vienne donc le plus tard qu'il est possible , lui dis-je , pour ne pas rompre notre tendre union , qui devoit être éternelle.

Objet des bontés de mon bienfaiteur , & uniquement aimé de ma tendre épouse , je passois la vie avec une douceur inespérée , qui m'indemnisoit agréablement de toutes les espérances que j'avois en France ; & d'autant plus , qu'ayant appris la mort du Duc d'Orléans , je me consolai bien vite de la perte des faveurs que j'en attendois , & dont , selon les apparences , je n'aurois jamais joui. La mort imprévue qui l'enleva , ne lui eût pas donné le tems de me placer. Ma chere Ferdinande me tenoit lieu de la plus puissante & de la plus affectionnée protection de tous les Grands de la terre. Je lui proposai un jour de reprendre l'habit de son sexe , puisque nous n'avions plus de mesure à garder ; mais m'ayant prié de ne la point

presser sur cet article , je ne lui en parlai pas davantage ; je me contentai de lui représenter l'embarras où nous nous trouverions , si notre mariage venoit à nous produire du fruit. Hé bien , dit-elle , en ce cas-là , je vous avertirai d'assez bonne heure , pour que vous ayez le tems de m'éloigner de cette ville , & de me placer en quelque lieu où vous & moi ne soyons connus de personne , & j'y pourrai revenir sur le même pied que j'y suis. Je me trouve bien dans mon déguisement , ajouta-t-elle , il favorise l'envie que j'ai de ne plaire qu'à vous seul ; car sous l'habit que je porte , qui est le Cavalier qui s'avisera de donner quelque assaut à ma fidélité ? Laissez-moi donc dans l'état où je suis , reprit-elle ; mon amour en sera plus pur , & votre tranquillité à l'abri de toute inquiétude.

Quelques jours après notre mariage , mon Inconnu vint nous voir à l'heure du dîné , & me fit le plaisir de se prier à

manger la soupe avec nous. Il ne nous entretint pendant la table, que de la défiance qu'on devoit avoir du monde entier & de soi-même. Vous pouvez compter, dit-il, que l'intérêt est le premier mobile des hommes; il ne faut point passer avec eux les bornes que nous assignent les loix de la politesse & de la société civile. Il nous dit plusieurs autres choses de cette nature, dont il nous donna des preuves sensibles. Un moment avant de quitter la table, il adressa la parole à mon épouse, que j'ose dire avoir été l'objet de son estime & de son amitié. Je suis charmé, lui dit-il, Madame, de vous voir dans l'heureux état auquel vous aspiriez. Le Ciel veuille en prolonger la durée autant que vous pouvez le souhaiter; je serois charmé qu'il m'eût choisi pour contribuer à votre satisfaction.

Mon épouse, qui avoit pour lui une estime toute particulière, lui répondit avec des sentimens de la plus vive re-

connoissance. Elle le remercia avec des graces infinies de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, & qu'elle avoit partagés avec moi. Elle auroit continué sur ce ton, lorsqu'il l'interrompit, pour la prier de ménager son cœur, qui se reprochoit de ne pouvoir se satisfaire; & tirant une bourse de sa poche, c'est à vous, Madame, que je fais ce présent, dit-il en la lui présentant; le motif qui me conduit est désintéressé; je ne bute qu'à m'assurer votre estime au même degré que vous me l'avez déjà témoignée. Nous lui répondîmes d'une voix, mon épouse & moi, que nous le regardions avec raison comme un pere tendre & bienfaisant, que le Ciel nous procureroit en sa personne.

Après qu'il fut sorti, nous ouvrîmes la bourse, où nous trouvâmes deux cents ducats. Ces présens qui étoient assez fréquens, nous jettoient dans un étonnement dont nous ne pouvions revenir. Que penser en effet du bon cœur de ces

Etranger, & des libéralités par lesquelles il nous en donnoit de si généreuses marques ? Nous donnâmes, elle & moi, l'essor à nos idées, mais nous n'en pûmes jamais fixer aucune. Nous résolûmes donc d'imposer silence à notre curiosité, & de jouir tranquillement des bienfaits reçus. Nous prîmes certainement le bon parti ; car à quoi bon nous casser la tête pour découvrir une source, dont le ruisseau nous étoit si utile ? Nous nous contentâmes d'en faire un usage gracieux. Nous nous mîmes en nipes & en bijoux, pour avoir une ressource en cas que cette source précieuse vînt à tarir. C'étoit-là le seul objet de notre inquiétude ; mais elle n'étoit pas capable de répandre de l'amertume dans nos plaisirs. Nous les goûtions dans toute leur étendue, sans nous embarrasser ni de leur durée, ni des peines que le destin pouvoit nous préparer. L'Abbé que j'aimois véritablement, & pour qui mon épouse avoit une véritable considération, les partageoit

geoit assez souvent ; & nous nous trouvions, mon épouse, lui & moi dans des parties de campagne, de promenade & de jeu, qu'il avoit soin de lier pour nous faire passer la vie agréablement. O l'heureux tems ! Hé ! à qui dois-je m'en prendre qu'à moi seul, s'il n'a pas été d'aussi longue durée que je l'espérois.

L'Abbé m'avoit faufilé avec un Gentilhomme de ses amis, avec qui nous allions de tems en tems souper chez un fameux Traiteur. Mon épouse y venoit quelquefois, mais le plus souvent elle refusoit la partie ; la compagnie de la fille de notre hôtesse l'amusoit beaucoup mieux ; elle la préféroit à nos parties où elle s'ennuyoit, parce qu'on la sollicitoit à boire, elle qui ne buvoit jamais de vin sans eau, & qui en buvoit même très-peu.

Un jour que je donnai à souper à l'Abbé & à ce Gentilhomme, notre ami commun, j'eus le malheur de me rendre indigne des faveurs de mon Inconnu. Le

vin est capable de jeter dans les plus grandes folies le plus sage des hommes. J'en fis, pour mon malheur, & je l'avoue à ma confusion, la fatale expérience. Vers la fin du soupé, où nous avions bu copieusement, le Cavalier de notre compagnie témoigna beaucoup de surprise de me voir dans un état brillant, malgré l'aveu que je lui avois fait plusieurs fois en présence de l'Abbé & du Baron de Broc. . . . que j'obtiendrois plutôt trente ruades du Cheval de bronze du Pont-Neuf, qu'une lettre de change de vingt pistoles de mon pays. Comment diable faites-vous ? me dit-il. Vous vous entretenez noblement dans Bruxelles, votre cousin & vous : à la figure que vous faites, on diroit que vous avez une mine intarrissable d'or & d'argent.

Un certain air fanfaron que j'avois perdu depuis mes malheurs me saisissant dans ce moment, je lui répondis que j'en étois surpris moi-même. L'argent ne me manque pas, repris-je : un ruisseau,

dont je ne connois pas la source , m'en fournit non-seulement au-delà de mes besoins , mais même beaucoup au-dessus de mes desirs : je ne fais si c'est d'un homme ou d'un diable que je le reçois ; mais mille , deux mille louis & plus , m'en feroient faciles à trouver en un quart-d'heure. Pour moi , dit l'Abbé , malgré mon étonnement , je n'ai jamais voulu toucher cette corde : content de trouver de l'argent dans votre bourse , je me suis fort peu embarrassé d'où il vous vient.

Parbieu , Messieurs , leur dis-je plein de vin , vous en trouverez toujours chez moi à votre service ! Je ne crois pas devoir vous en faire un mystere ; mais je puis vous dire que j'ai un petit bout d'homme que l'Enfer a suscité pour me faire du bien ; car le Ciel qui fut toujours d'airain & de bronze à mon égard , ne s'avise certainement pas de penser à mes besoins. Ce petit diable est très-humain , il m'aime & je fais devant lui

le chien couchant. Il m'ordonne de faire usage de ses bienfaits, & de me divertir, sans rien épargner. Je m'aime trop pour lui désobéir ; à ce prix-là je lui serai toujours soumis. Le Cavalier qui avoit de hautes idées de la Pierre Philosophale, dit que ce pourroit bien être un des Adeptes , dont il paroissoit fort peu dans le monde, quoique selon lui il y en eût plus qu'on ne pensoit. L'Abbé qui traitoit cette science de chimere, repartit qu'il croiroit plutôt que c'étoit quelque Faux-Monnoyeur , qui étoit assez prudent pour ne pas s'exposer à la sévérité des Loix.

Ne fus-je pas assez ingrat & assez fou de pencher pour le sentiment de l'Abbé ? J'enchéris sur lui , & je me proposai d'examiner mon homme de si près, que je découvrerois le métier qu'il faisoit. Allons , dis-je, Messieurs, buvons à sa santé. Ayant rempli nos verres, nous les vuidâmes ; l'un à la santé du bon Philosophe , l'autre à la santé du libéral

Faux-Monnoyeur , & moi je bus à la santé du plus bienfaisant de tous les Diables. De quelle rage ne fus-je point saisi dans ce fatal moment ? Quelle ingratitude , grands Dieux ! je devois du moins consulter mes intérêts , puisque j'avois le cœur assez mauvais pour dénigrer mon aimable bienfaiteur !

Mais je poussai la perfidie bien plus loin ; elle alla jusqu'à me faire promettre à mes deux amis de le leur faire connoître. Le Ciel qui l'aimoit sans doute , & qui vouloit me punir , me mit dans l'impuissance de tenir ma parole. Je trouvai mon homme le lendemain au Café , où il s'étoit arrêté plus long-tems qu'à l'ordinaire ; je l'accostai comme de coutume , & je lui demandai comment il se portoit. Il me répondit que malgré ses ennemis cachés qui pensoient à le perdre , il se portoit parfaitement bien. Il me donnoit une trop belle occasion de lui témoigner ma reconnoissance , pour que je ne la saisisse pas ; je lui offris mes

services jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Il me répondit, qu'il ne prétendoit pas qu'il m'en coûtât si cher pour le venger. Voulez-vous bien sortir avec moi, ajouta-t-il, & je vous dirai de quoi il est question.

Je le suivis jusqu'au parc, où nous arrivâmes sans nous être dit un seul mot. Au premier tour que nous fîmes sur une pelouse où nous étions sans témoins, il me demanda où j'avois soupé la veille. Je lui avouai ingénûment que j'avois donné à souper à deux amis chez le fameux Traiteur. Je le fais, reprit-il, & même vous leur avez servi un dessert à mes dépens. Un coup de foudre ne m'auroit pas rendu plus immobile : mon attitude eût été suffisante pour le persuader de ma perfidie, quand même il n'en auroit pas eu des preuves sensibles. Revenu de mon étonnement, je le priai de s'expliquer, pour qu'il me donnât le tems de trouver le moyen de pallier mon lâche procédé. Il entra en

matiere, & me raconta de fil en aiguille l'entretien que nous avions eu à table mes deux amis & moi. Si c'étoit, dit-il, un rapport qu'on m'en eût fait, j'aurois lieu de le croire fort infidele; mais ayant tout entendu de mes propres oreilles, je ne suis que trop convaincu de votre indiscretion, & de quelque chose de plus: je me persuade bien, ajouta-t-il, que le vin avoit en ce moment répandu des nuages dans votre esprit, & suspendu les justes mouvemens de votre cœur: mais de quelque principe que procede votre imprudence, j'en aurois encore plus de demeurer exposé aux traits des langues pernicieuses & des esprits mal tournés. Le Ciel, reprit-il, m'a fait la grace de me pourvoir d'un discernement, dont je suis aveuglément les inspirations: je me rendrois indigne de ses faveurs, si je n'en faisois point usage: il n'est pas naturel que je cesse d'être sage, parce que vous êtes indiscret: je vous souhaite de meilleurs amis

que moi : & me présentant une bourse ; voilà, dit-il, encore une preuve de mon affection ; & j'en dois avoir assez pour moi-même , afin de pourvoir à ma sûreté.

Je me jettai à ses genoux , plus conf-terné que si je venois d'entendre mon arrêt de mort. Je le conjurai en termes des plus touchans , de me pardonner ma faute , que je traitai du plus noir de tous les crimes. Il n'est ni soumission , ni protestation que je ne lui fisse. Mais mon repentir , tout amer & sincere qu'il étoit , fut inutile , il me quitta pour ne me jamais plus rejoindre. Je m'en fus sans délai à son logis ; il n'y étoit point , & j'appris de son hôte qu'il l'avoit payé le matin à son lever , & qu'il étoit parti , disant qu'il avoit à faire un voyage qui étoit pour lui de la dernière conséquence. J'eus beau questionner ce Bourgeois , je n'en pus rien apprendre ; il ne savoit rien de toutes les affaires de son logeur ; il ne le connoissoit point du tout , il en igno-roit jusqu'au nom.

Cette démarche inutile ne me rebuta point ; je m'imaginai pouvoir découvrir quelque chose de ce que je désirois savoir chez le Traiteur où mon bienfaiteur m'avoit entendu parler de lui d'une manière peu conforme à la reconnoissance que je lui devois. J'y allai du même pas, & l'ayant pris en particulier, je lui fis le portrait de l'homme que je cherchois, & lui demandai s'il ne le connoissoit pas. Il me répondit, qu'il ne connoissoit que sa personne, sans en savoir même le nom, & qu'il n'en savoit pas davantage. Il vient, ajouta-t-il, souper chez moi presque tous les soirs, & j'ai soin de lui préparer un petit morceau délicat, & de lui donner de bon vin. Il soupa encore ici hier ; il mange ordinairement dans un cabinet joignant la chambre où je vous sers quelquefois ; il me paie généreusement ; c'est tout ce que j'en sai, conclut-il, & je n'en demande pas davantage.

Je quittai le Traiteur pour aller exa-

miner la chambre où j'avois soupé la veille , & le cabinet d'où mon bienfaiteur avoit entendu toute notre maudite conversation. Il ne me fut pas malaisé de comprendre qu'il lui avoit été facile d'entendre tout ce que nous avions dit. Le cabinet n'étoit séparé de la chambre que par une cloison de grosse toile clouée sur un châssis ; & je maudis mille fois le moment que j'étois entré dans cette fatale maison. C'étoit pourtant à moi seul que je devois attribuer la perte que je faisois d'un si généreux bienfaiteur.

L'heure du dîné me ramenant au logis , j'y parus fort abattu aux yeux de ma tendre épouse. Elle en fut alarmée , & m'en demanda la cause. Je rejettai ma tristesse sur un mal de tête qui m'avoit pris en sortant du parc avec notre pere , c'est ainsi que nous le nommions entre nous ; & je lui remis la bourse que j'en avois reçue , où nous trouvâmes cent ducats. Elle crut que je lui disois

vrai, & nous nous mîmes à table sans qu'il me fût possible de manger, malgré les efforts que je fis pour lui cacher, du moins pendant quelque tems, le sujet de mon chagrin. J'espérois retrouver notre bienfaiteur lorsque j'y penserois le moins; je le croyois assez prévenu en ma faveur & pour mon épouse, pour oser me flatter que son justecourroux ne seroit pas de longue durée. Mais hélas! il fut trop sage pour seconder mes espérances, je le perdis pour toujours. Son départ mit tous mes plaisirs au tombeau, & donna naissance à l'affreuse misère, qui, selon les apparences, ne finira qu'avec mes malheureux jours.

Cependant le tems avoit passé l'éponge sur mon chagrin, & mes réflexions m'avoient fait vouloir de bonne grace ce que je ne pouvois empêcher, lorsqu'il m'en causa un bien plus cuisant par la maladie de mon épouse. J'eus d'abord un pressentiment qu'elle me l'enlèveroit, ce qui ne fut que trop vrai. D'ailleurs

le chagrin qui la saisit, ne voyant plus notre pere, & l'aveu que je lui fis qu'il avoit quitté Bruxelles, augmenta si fort sa fièvre, qu'en moins d'un mois elle mourut, & me laissa dans un regret mortel d'une si cruelle séparation.

Bruxelles où j'avois passé deux ans avec toute sorte d'agrémens ; cette belle ville qui m'avoit indemnisé de tout ce que j'avois perdu en France, me devint insupportable. L'Abbé qui étoit homme à se consoler de tout, eut beau me débiter sa philosophie ; quelque conforme qu'elle fût à ma raison, j'en trouvai la pratique au-dessus de mes forces. Il me quittoit peu, & il tâchoit de me procurer des occasions à me distraire de ma douleur : mais j'avois perdu le goût pour le plaisir ; toutes les compagnies m'ennuyoient ; la promenade, la campagne, le spectacle, le jeu me paroissent affreux ; la solitude même, quoique propre à nourrir mon chagrin, m'étoit à charge ; je n'étois jamais bien dans

dans un endroit, quel qu'il fût, & je me trouvois encore plus mal dans un autre où j'espérois être mieux; la vie, en un mot, m'étoit à charge, & je ne sai si c'est par lâcheté ou par force d'esprit que je ne me donnai pas la mort.

Prévoyant bien que je ne sortirois point de cet état, tandis que je continuerois de faire mon séjour à Bruxelles, je pensai à quitter ce pays. N'en connoissant aucun par ma propre expérience, l'Angleterre fut le premier qui me vint dans l'idée. Je la suivis avec ardeur; & sans prendre congé que du seul Abbé de Caraccioli, je partis, prenant la route d'Anvers pour me rendre à Rotterdam, & m'y embarquai pour Londres. C'est la route que me donna l'Abbé, je n'en avois point d'autre à prendre, à moins de gagner Ostende. Celle de Calais & de Dunkerque m'étoit absolument fermée. De toutes mes nippes, je n'avois pris que celles qui m'étoient absolument nécessaires; le reste fut

vendu. Je fis présent à la fille de mon hôtesse de toutes les hardes d'usage à son sexe. Elle fut la seule qui eût connoissance que mon prétendu cousin étoit une femme & mon épouse. Elle m'avoit gardé exactement le secret sur cet article, du moins jusqu'à mon départ. Je n'en souhaitois pas davantage ; peu m'importoit qu'il fût divulgué après.

Je fis argent de tout, ne me réservant que mon épée & ma canne, & je fis fort bien ; car si j'eusse attendu à être dans le besoin, j'en aurois retiré moitié moins. Il semble que les malheureux soient connus des Marchands, qui profitant de leur nécessité, donnent le prix à ce qu'ils ont à vendre. Telle est l'humanité de notre siècle. Lorsqu'un arbre est tombé, tout le monde court aux branches pour les écuiffer, personne ne s'empresse à le relever.

Les tristes réflexions que je fis en route, furent d'autant plus cruelles, que je ne m'en prenois qu'à moi dans mon état malheureux. Je ne fis pas comme la plu-

part de ceux qui éprouvent mon sort ,
qui en accusent injustement la fortune ,
tandis qu'ils ne doivent l'attribuer qu'à
leur mauvaise conduite. La mienne m'ou-
vrit un précipice affreux , où je glissai
bientôt. L'argent que j'emportai du
Pays-Bas fût bientôt dispersé , & n'ayant
aucun talent pour en gagner , je fus ré-
duit à un état déplorable.

J'arrivai à Rotterdam , où je n'étois
connu de personne. Il est vrai que je
m'en souciois peu , parce que je n'a-
vois pas résolu de m'y arrêter ; mais
étant allé loger à l'Enseigne de l'Horlo-
ge , j'y trouvai le Baron de Poln.....
jeune Seigneur Prussien , qui attendoit
le départ d'une Chaloupe Angloise pour
faire le même trajet que moi. Il étoit
gracieux & poli , & ayant appris à table
que je passois à Londres , il me té-
moigna un vrai plaisir d'avoir ma com-
pagnie. Je répondis comme je devois à
toutes ses politesses ; nous liâmes en-
semble une certaine amitié , que je

croyois pouvoir m'être de quelque utilité à Londres, où il étoit connu de quantité de Seigneurs.

Il m'avoua à notre arrivée en Angleterre, qu'il étoit sans argent. Il étoit assez bien mis, mais il portoit sur son corps tout ce qu'il avoit à quelques chemises près. La fortune lui faisoit alors éprouver ses rigueurs, comme si, pour le combler des faveurs dont il jouit à la Cour de son Souverain, elle eût voulu les lui faire mériter par la patience & par la grandeur d'ame avec laquelle il a supporté ses revers. Où allez-vous loger ? me dit-il en débarquant. Ma foi, lui dis-je, je n'en sai rien : j'ai envie, ajoutai-je, de chercher un appartement dans un quartier François, pour me faire entendre & pour prendre langue. Et moi, me dit-il à son tour, je vais payer d'audace. Quoique je sois sans argent, je vais me loger dans le quartier le plus peuplé de Noblesse, assez près du Palais ; j'y prendrai un magnifique appartement payable par mois ;

j'aurai ce tems-là devant moi pour me remuer, & faire des connoissances utiles. Je lui souhaitai l'heureuse issue de ses desseins, & je le quittai pour aller chercher une chambre. Le garçon qui portoit mon porte-manteau, & qui entendoit assez le François pour me comprendre, me conduisit selon mes desirs dans le quartier des Grecs, presque tout François. Passant devant un Café, le sieur Fa... Médecin François, qui en sortoit, m'ayant reconnu pour François nouvellement débarqué : Monsieur est étranger, me dit-il, & je comprends qu'il cherche un logement. Je lui répondis qu'il avoit rencontré juste, & que s'il vouloit m'en procurer un, il me rendroit un grand service. J'étois en effet très-fatigué de mon trajet, la mer ayant été presque toujours orageuse. Il se prêta à mes desirs & à mes besoins, de la meilleure grâce du monde. Je n'eus pas fait cent pas avec lui, que je fus parfaitement bien logé

& à bon marché, dans une maison de sa connoissance, où il me recommanda, comme s'il m'avoit connu le plus particulièrement du monde.

Mon hôtesse, qui étoit une veuve Françoisse d'un âge avancé, sans être décrépite, avoit une fille de vingt ans, ou environ, qui n'étoit ni jolie ni laide; mais dont l'esprit, le cœur & les manières, l'indemnissoient bien de la beauté. Le Médecin fit d'abord pourvoir à mon repos; on me fit un lit, & il me dit adieu, en me souhaitant une nuit tranquille. Je me couchai aussi-tôt, & je ne fis qu'un sommeil profond depuis les six heures du soir jusqu'à neuf heures du lendemain matin.

Mon hôtesse vint me dire à mon lever, que le Médecin m'attendoit à prendre du chocolat chez lui. Cela me fit d'autant plus de plaisir, que j'espérois recevoir de ce Docteur officieux, des avis sur la conduite que je devois tenir dans un Pays dont les loix & les manières

m'étoient tout-à-fait étrangères. Il est certain que de tous les Pays de l'Europe, c'est l'unique qui soit si fort isolé de tous les autres en ce genre. Que l'on sorte de France, par exemple, avant d'arriver à ses frontières, on commence à trouver des manieres & des usages qui se mêlent avec ceux du Pays limitrophe; & ils ne se perdent insensiblement, que quand on est presqu'au centre du Pays étranger où l'on va. Mais il n'en est pas de même de l'Angleterre. Quoique cette Isle ne soit séparée de la France que par un bras de mer de sept lieues, les loix, les manieres, la langue, & les usages François, se perdent absolument dans le trajet. Il faut, pour ainsi dire, les oublier à Calais, pour en prendre de nouveaux à Douvres.

Je me fis conduire chez le Médecin, qui demouroit à cinq ou six maisons de celle où il m'avoit logé. La femme m'y reçut avec la même cordialité que son mari; on m'y caressa; on m'y donna

des avis dont je profitai. Je m'y tirai d'affaires pendant quelques mois ; mais la fortune , jalouse de voir que j'allois me procurer une situation tranquille , rompit toutes mes mesures ; & la punition que le Ciel prit de mes anciennes débauches , me rendit l'objet du monde le plus déplorable. .

M'imaginant que le Baron de Poln... feroit quelque jour en état de me rendre service , je le voyois presque tous les matins à son lever ; c'étoit le seul moment de la journée où on le trouvoit chez lui : il donnoit tous les autres au dessein qu'il avoit de se faufiler avec les Seigneurs Anglois , qui sont d'un assez facile accès , quand on est fait & mis d'une certaine façon. Il y réussit. Ayant appris qu'il se trouvoit tous les soirs aux Armes du Roi & à la Tête du Duc de Richemont , qui sont deux fameuses auberges , un grand nombre de Ducs & de Milords , il s'y procura l'entrée. Son nom & sa maison étoient

connus de tous les Seigneurs de la Cour ; il ne lui fut pas difficile d'y être bien reçu. L'histoire qu'il leur fit de sa disgrâce , de son Prince , & de sa Cour , les toucha. Il en obtint des secours suffisans , pour soutenir l'effort qu'il avoit pris à son arrivée à Londres.

Courtisan outré , il me repaissoit d'espérances ; mais ce n'étoit que la fumée & de l'eau-bénite de Cour. De mille bons offices qu'il pouvoit me rendre , je ne pus jamais en obtenir un. Il ne lui étoit rien de si aisé que de me procurer quelque place sortable chez quelqu'un des Seigneurs qu'il fréquentoit. Je compris bientôt qu'il n'étoit bon que pour lui seul. J'ai connu cent personnes à qui il a des obligations essentielles , dont il n'a jamais eu la moindre reconnoissance , depuis qu'il est rétabli dans ses biens & à la Cour de son Prince , dont il est aimé. Croiroit-il se déshonorer , en satisfaisant tous ceux à qui il est redevable ? Ne pourroit-il pas , au contraire , se

faire un vrai mérite de regarder du degré d'élévation où il est , les petits d'Angleterre , de Hollande , de Bruxelles , de Liège , & d'ailleurs , qui sont tombés dans l'indigence , & à la ruine desquels il a contribué ? Et ne devoit-il pas également contribuer à réparer leurs pertes , en réparant au moins par principe de justice , s'il ne le fait pas par générosité , les pertes qu'il leur a causées ? On lit son nom dans les livres de quantité de misérables Aubergistes , qui sont réduits à la mendicité ; il est couché sur les tablettes de beaucoup de particuliers officieux qui lui ont fait plaisir. Ne se feroit-il pas honneur , s'il effaçoit ces monumens de sa misere passée , avec l'encre dorée dont il a le cornet plein ? Mais c'est parler aux rochers , que de lui renouveler la mémoire du tems passé , qui pourroit l'humilier dans son élévation.

Toutes ses belles promesses aboutirent à me proposer de travailler à l'Histoire

du Comte de Konismarck, sur les Mémoires secrets qu'il offroit de me fournir. Il me les mit effectivement en main. Je les examinai, & je le remerciai de l'occupation qu'il vouloit me donner. Il eut beau me tenter par des espérances d'un profit considérable que produiroit cet Ouvrage, qu'il avoit dessein de faire imprimer par souscription, je ne me laissai pas séduire. Cette corde étoit trop délicate, pour que j'eusse l'imprudence de la toucher. Voyant donc que je perdois mon tems en le fréquentant, je cherchai à l'employer mieux.

Cependant ma bourse désenfloît furieusement. Il est vrai que j'y fis une vilaine breche, en m'avisant de prendre réjouissance dans un Boulingrin hors de la ville de Londres, où il y avoit une grosse partie de Lansquenets. Il ne me resta pour tout bien que dix ducats. Je commençai alors, mais trop tard, à vivre d'économie. La gargotte fut ma ressource. C'est-là où je fis connoissance

avec une troupe de malheureux , parmi lesquels étoit un certain nombre d'imposteurs.

J'y vis un jeune homme très-bien tourné , & dont l'éducation & les manieres ne répondoient pas mal à la naissance & au nom qu'il se donnoit. Il se disoit de la Maison de Créqui ; & quoiqu'elle fût dès-lors tombée en quenouille , il avoit eu le talent d'en imposer aux Seigneurs de la Cour , & à la Duchesse de Kendale , qui lui avoit accordé sa protection. Il mit à profit tout le tems que dura cette erreur. Le Duc de Mont.... qui étoit charmé de sa compagnie , le mettoit de toutes ses parties de plaisir , & soit à la ville ou à la campagne , il lui procuroit par-tout des agrémens , qu'un honnête-homme n'eût osé espérer. Ce jeune homme , qui étoit d'un fort joli minois , n'étoit pas moins bien venu chez les Dames. La Duchesse de Kendale eut même la bonté de le présenter

senter au Roi , qui à sa considération le regarda d'un œil favorable.

Les appartemens du Palais de Saint-James lui étoient gracieusement ouverts; & je ne doute pas qu'il ne se fût maintenu dans cette gracieuse situation ; si le préjugé favorable où il avoit mis le Duc de Mont.... eût été de plus longue durée. On lui fit faire attention au peu de fondement qu'il y avoit à croire que ce jeune homme fût de la Maison de Créqui, dont la tige mâle s'étoit éteinte avec la vie du dernier, qui avoit été tué en Italie, au commencement de ce siècle. Il revint de son erreur, ou du moins il commença à soupçonner qu'il étoit la dupe de sa générosité précipitée; & pour sortir sans éclat du doute où il étoit, il prit un jour le prétendu Créqui en particulier, pour lui décharger son cœur. Qui que vous puissiez être, lui dit-il, avouez-moi franchement qui vous êtes. Si votre naissance est telle que vous me l'avez fait accroire, & que vous m'en

donniez une simple preuve , la fortune vous eût-elle encore plus maltraité , je vous dédommagerai de la perte de ses faveurs. Si vous êtes tout autre chose , parlez-moi avec sincérité ; & sachant alors distinguer le mérite personnel d'avec celui du sang , je vous ferai du bien , & je vous rendrai service.

La générosité du Duc ne le toucha point ; il avoit pourtant beau jeu , & il pouvoit aisément se conserver la bienveillance d'un si grand Seigneur : mais un affreux aveuglement le retint dans son impudence. Il soutint toujours qu'il étoit tel qu'il s'étoit donné , & promit au Duc de lui en donner des preuves en moins de quinze jours.

Le Duc dans cette attente continua à le caresser. L'imposteur l'approchoit toujours avec la même assiduité ; mais aussi-tôt que le tems de la promesse fut échu , il disparut de l'Hôtel du Duc , & garda la chambre , où il se faisoit porter à manger de la gargotte. On n'avoit be-

soin d'autre preuve que cette conduite, pour juger qu'il n'étoit pas de la maison dont il se réclamoit. Cependant on fut informé de la vérité. Un Officier qui servoit en France dans le Régiment de Béarn, & qui avoit été assez long-tems en garnison à Valenciennes, le voyant un jour traverser la rue où il logeoit, pour aller, à son ordinaire, passer la journée dans une maison vis-à-vis de son appartement, il le reconnut, & fut surpris de le voir si bien étoffé. Il en parla à M. de Broglio, alors Ambassadeur à Londres, en présence de plusieurs Seigneurs de la Cour. Ils furent tous piqués d'avoir été la dupe de cet imposteur, & en firent leur rapport à la Duchesse de Kendale, qui en informa le Roi, George I, qui, sans beaucoup de réflexion, ayant cru qu'il étoit tel qu'on le lui présentoit, avoit également donné dans le panneau. Il en fut choqué; néanmoins, par un excès de bonté, il lui envoya cinquante guinées, avec

ordre de sortir de la Grande-Bretagne en vingt-quatre heures. C'est ainsi que finit le personnage que joua le faux Créqui sur le Théâtre de la Cour d'Angleterre. Cette aventure a si fort rebuté les Seigneurs Anglois, qu'ils sont devenus plus circonspects dans leur générosité; ils n'accordent plus leur protection qu'à bonnes enseignes.

Il y avoit en ce tems-là dans Londres une quantité prodigieuse de gens de toute nation, du caractère du faux Créqui qui fut reconnu par l'Officier François, nommé Petit-Bois, pour le fils du Commis des Vivres de la Citadelle de Valenciennes. Le Gouverneur de cette Forteresse l'avoit pris à cœur dès son enfance. Son minois & ses manieres lui plurent; & comme il avoit deux enfans de son âge, il le fit élever avec eux. Il avoit également profité de cette belle éducation; aussi se présentoit-il avec tous les agrémens qu'il faut avoir pour mériter le coup-d'œil. Ce

qui prouve que les belles manieres donnent un grand relief à la qualité, & que l'éducation peut mener plus loin que le mérite de la naissance qui n'en est pas soutenue.

Je ne sai par quel hasard je me faufilai avec un autre Aventurier, dont l'imposture fit encore plus de bruit que celle dont je viens de parler. Il s'en faut bien que celui-ci eût les appas de l'autre, & j'ai souvent admiré comment on avoit pu s'y laisser surprendre. C'étoit un jeune homme, aussi épais d'esprit que de corps. & brutal comme un vrai cheval de carrosse. Quoique se disant le Chevalier de Coetlogon, & par conséquent d'une des plus illustres Maisons de Bretagne, il ne s'avisa pas d'en imposer à la Cour. Les Marchands François de Londres furent les seuls objets de ses soins. De tous ceux qu'il entreprit de duper, il n'y en eût aucun qui ne fût sa dupe. Il fut malheureux que mon argent tirât à sa fin, sans quoi il ne m'auroit pas

moins trompé que les autres. Cependant , malgré l'indigence où je me voyois tomber , je fus assez sot pour lui prêter deux louis ; c'est-à-dire , la moitié de mon bien. Le voyant traîner dans les boues des habits de velours & plusieurs autres brodés ou galonnés , & lui entendant me dire sans cesse qu'il attendoit incessamment des Lettres-de-change très-considérables , dont il me faisoit voir les Lettres d'avis , j'espérois qu'il seroit un jour ma ressource. Il avoit pris à Calais une femme fort jolie , qu'il a rendu très-malheureuse , après lui avoir mangé quinze à dix-huit mille francs , qui lui avoient été comptés le jour de ses nôces. C'étoit la fille d'un nommé Grandcire , fameux Aubergiste de Calais. Elle étoit si tendrement aimée de ses parens , qu'à croyant faire sa fortune , ils la rendirent misérable.

Quant à cet aventurier , soi-disant Chevalier de Coetlogon , ce n'étoit qu'un Irlandois , fils d'un Chaudronnier de

Cork. Il avoit été élevé à Nantes en Bretagne, où il avoit étudié à fond la Généalogie de la Maison dont il prenoit le nom : & c'est par ce moyen que se réclamant toujours d'une noble & nombreuse race, il surprit la bonne foi & la générosité de bien du monde. Ne pouvant plus tenir dans Londres, il y laissa sa femme & trois petits enfans qu'il en avoit, & il repassa la mer, pour donner carrière à son caractère aventurier, sous quelque autre figure.

Quelque besoin que j'eusse de mon argent, il fallut me consoler de ma perte. Je ne laissois pas néanmoins de faire des réflexions sur le malheureux avenir auquel je touchois. J'en devins si triste, que ma bonne femme d'hôtesse s'en étant apperçue, fit tous ses efforts pour me rappeler à l'état où elle m'avoit vu à mon arrivée. Il est certain qu'elle y réussit. Soit que je m'imaginasse pouvoir compter sur des secours de sa part, ou que la voyant affectionnée pour moi,

j'eusse conçu l'espérance de devenir son gendre, ma tristesse disparut en peu de jours. Je commençai dès-lors à me rendre plus assidu auprès de sa fille. Elle ne recevoit pas mal mes soins. Mes espérances se fortifièrent; la bonne mère me la confioit de bonne grace, & je la menois tous les Dimanches à la promenade hors de la ville. Mes manieres, & les preuves d'amour que je lui donnois, ne lui déplaisoient pas.

L'Été, & une bonne partie de l'Automne, avoient servi à serrer les nœuds de notre amour. Nous nous voyions à la veille de nous en donner réciproquement des preuves solennelles, lorsqu'un fatal contre-temps gâta toutes mes affaires. J'avois été autrefois traité à Paris d'un mal, dont les symptômes commencerent à reparoître. Voulant y mettre ordre de bonne heure, aux dépens même de ma dernière chemise; car n'ayant plus d'argent, je ne pouvois m'en prendre qu'à mes hardes, j'eus le malheur de m'a-

dresser à un Chirurgien , à qui j'avois parlé trois ou quatre fois par hazard , sans le connoître. Ma confession l'instruisit à fond de la cause des symptômes qui paroissoient , & de ceux dont je me plaignoïs , & qui ne paroissoient point. Il me promit de me guérir sans me gêner , & sans même qu'on s'aperçût au logis que j'étois dans les remèdes.

Satisfait de la maniere dont il m'offroit ses bons offices , je l'en remerciai , après avoir eu la parole qu'il m'enverroit des remèdes au bout de deux jours qu'il avoit pris pour les préparer. Mais au lieu de cela , il trahit mon secret. Assez proche parent de mon hôtesse , & sachant que j'aimois sa fille , & que j'en étois aimé d'une façon qui conduisoit au mariage , il leur révéla mon mal. Elles en furent si effrayées , que non-seulement je fus débouté de mes espérances , mais qu'il me fallut encore déloger de sa maison.

Dans la situation désespérante où j'étois, il n'en falloit pas tant pour me causer le plus vif chagrin que j'eusse éprouvé de ma vie. Dans toutes les traverses que j'avois eues, l'argent du moins ne m'avoit pas manqué; mais celle-ci m'arriva, n'ayant pas un sol, & privé de la plus petite lueur d'espérance. J'eus d'abord recours au gracieux Docteur, dont j'ai déjà parlé, & chez qui je trouvois toujours quelque consolation à mes peines. Je lui avois déjà fait confidence de mes amours, il m'avoit même conseillé de les pousser jusqu'au dernier période. Le contraste que je venois lui annoncer, le surprit & le toucha sensiblement. Il m'en témoigna son chagrin; mais ce n'étoit ni du bout des levres, ni par compliment. La pitié qu'il avoit des malheureux étoit efficace : & j'en connois plusieurs; l'un à présent Pasteur d'une Eglise Réformée, l'autre Marchand, assez bien dans ses affaires : celui-ci dans un emploi considérable; celui-

là bien établi, qui ont tous trouvé sa table à leur service pendant des années entières, & qu'il a produits tant qu'il a pu, pour leur procurer des ressourcés. Il n'étoit pourtant pas des plus à son aise. Je ne fais s'il est mieux présentement; mais j'ose avancer, que s'il étoit dans le besoin, ceux mêmes qui ont éprouvé son bon cœur dans leur indigence, lui refuseroient des secours qu'ils pourroient lui donner sans s'incommoder.

C'est donc à ce cœur généreux que j'ai l'obligation de n'avoir pas couché sur le pavé. Il me logea chez une pauvre, mais honnête femme, qui avoit été nourrice de son fils aîné, qui n'avoit alors qu'environ trois ans. Elle me donna une espee de grenier, encore me trouvois-je très-heureux. Le chagrin qui me saisit, ne contribua pas peu aux prompts & grands progrès que fit mon mal. Il me réduisit à ne pouvoir me servir de mes bras, mes jambes avoient de la peine à me

soutenir ; il falloit , en un mot , que ma misérable hôtesse me couchât & levât comme un enfant. Malgré ma foiblesse , je ne laissois pas d'aller presque tous les jours chez le Docteur. La faim me donnoit assez de force pour m'y traîner , enveloppé d'une mauvaise redingotte , traînant de vieux souliers en pantoufle , & mes bas sur les talons. Mes cheveux étoient épars , leurs pointes menaçoient le Ciel. Quoique j'y allasse en si mauvais équipage , je ne laissois pas d'y être bien reçu. Outre la nourriture que j'y prenois chaque fois , je puis dire que j'y trouvois des consolations dont j'étois privé par-tout ailleurs.

L'extrême indigence où j'étois , toucha un Chirurgien à qui mon Docteur parla de moi. Ils convinrent ensemble de me traiter sans qu'il m'en coûtât rien. & pourvurent en même-tems aux alimens dont je devois user pendant la cure. Je fus trois mois entre les mains du Chirurgien , qui n'ayant pu prendre la voie
que

que lui indiquoit le Docteur, ne réussit pas, & me rendit un vrai squelette. Ce fidele ami ne pouvant faire tous les frais de ma cure, trouva moyen d'avoir deux guinées du Sr. Prev.... d'Ex.... qui étoit alors Gouverneur du Fils du Chevalier Ey.... chez qui il avoit tous les agrémens possibles. Ce fut à cette occasion que je fis connoissance avec lui, & je ne saurois décider si elle ne m'a pas été plus désavantageuse qu'utile.

Quoi qu'il en soit, je fus guéri en moins d'un mois, sans avoir éprouvé aucun des désagrémens qui accompagnent ordinairement cette cure. Ma reconnoissance fut sincere. Mon bienfaiteur, qui n'en doutoit point, reçut mon grand merci, comme la plus généreuse récompense que j'eusse pu lui donner. Cependant ma misere n'avoit pas pris fin avec mon mal; mais du moins pouvois-je me donner des mouvemens pour chercher les moyens de la soulager. Je fis connoissance avec un Garçon Perru-

quier, plein de cœur, & qui me fit connoître plusieurs de ses camarades. Ils bourfilloient de tems en tems pour me mettre en état de vivoter. J'en avois assez pour ne pas mourir de faim.

Voyant bien que ces pauvres Diables ne pouvoient pas tout faire, je m'évertuai à leur trouver des aides. Je fis connoissance avec des Laquais, & je ne rougis pas de l'avouer, qui suppléant au défaut des autres, me mirent un peu plus au large. Je fus leur pensionnaire pendant environ six mois; mais je ne laissois pas d'aller souvent prendre la soupe du Docteur, qui quoiqu'un peu maigre, étoit néanmoins une des meilleures de Londres, où l'on n'en fait presque point. J'y étois également bien reçu, & l'on m'y regardoit toujours du même œil.

Je remerciai donc mes bienfaiteurs, dès que je n'eus plus besoin de leur secours. Je ne trouvois point qu'il y eût de bassesse à les recevoir dans l'état où

j'étois ; mais je me ferois accusé de lâcheté, si j'avois pris leur argent dans le cas où je me trouvois. Etant un jour chez le Docteur, un homme d'un certain âge, nommé Guenau, vint pour le consulter. Il étoit tombé dans l'hipochondriaisme. Le Docteur, après lui avoir prescrit certains remedes aisés, dont il devoit faire un assez long usage, lui dit que le meilleur dont il pouvoit user, c'étoit d'avoir à sa table un ou deux jeunes gens d'esprit & de belle humeur, propres à le divertir, pour dissiper les noires vapeurs qui lui dérangoient la cervelle. En voici un, lui dit-il en me désignant, qui à coup sûr ne vous laissera pas saisir par la mélancolie. Je vous en trouverai un autre, qui est son vrai second tome. Je vous conseille de les prier une fois pour toutes d'accepter votre table. Il ajouta, que nous étions deux Gentilshommes François, gens d'honneur, & à qui il pouvoit donner toute sa confiance. Celui qu'il proposoit

avec moi , se nommoit Rig.... il étoit fils d'un Lieutenant Colonel , qui avoit été tué au service du Roi d'Angleterre dans la guerre qui commença avec ce siècle.

Le sieur Guenau étoit un Homme de Lettres , réfugié à Londres pour la Religion. Il avoit élevé le fils unique du Duc de Buckingham , qui par son testament lui avoit donné deux cents guinées de pension annuelle pendant sa vie. Ce revenu considérable , joint à celui qu'il retiroit d'un assez gros fond qu'il avoit ménagé & placé dans les Fonds publics , le mettoit certainement en état de vivre gracieusement , & de soutenir le dessein qu'il forma sur les avis du Docteur , & qu'il exécuta aussi-tôt.

La table m'étant donc ainsi assurée , il ne s'agissoit plus que d'un habit & de quelques autres nipes. Je ne tardai pas à en être muni. Le Docteur fut si à propos persuader mon nourricier , qu'il l'engagea à me vêtir , aussi bien qu'à me

nourrir. Cette situation, que je n'aurois jamais osé espérer, me rappella la belle humeur que l'indigence avoit exilée. Je vivois content; le sieur Guenau sembloit se porter mieux; il goûtoit même le plaisir; en un mot, tout alloit le mieux du monde. Nous avions assez d'éloquence, mon camarade & moi, pour persuader notre mélancolique à prendre le plaisir de la campagne. Nous diversifions tous les jours nos promenades, & elles aboutissoient à quelque cabaret où il y avoit du bon vin. Les contes bleus que nous inventions à propos le divertissoient. J'avois lieu d'espérer que cette agréable vie dureroit au moins quelques années. Mais je comptois très-mal; le destin ne m'aimoit pas assez pour ménager ses jours qui m'étoient si précieux.

Il n'avoit jamais été si gai que la veille de sa mort tragique. Nous l'avions mené à Foxhal, charmante guinguette, où se rendent tous les jours les Beautés am-

bulantes de Londres, qui y attirent une infinité de Cavaliers de toute condition. C'est un endroit où les allées, les cabinets, les boulingrins sont ménagés avec beaucoup d'art. On y trouve tout ce qui peut flatter le goût, les autres sens, & les passions: bonne chère, bon vin, belle symphonie, danses & spectacles, agréable compagnie; rien n'y manque; & on y respire sur-tout un air de liberté qui se trouve rarement ailleurs. On diroit que Flore, Bacchus, Vénus, & toutes les aimables Divinités, y font leur continuel séjour.

C'est-là où nous passâmes le dernier jour de notre malade, & d'où nous ne sortîmes qu'à dix heures du soir. Il y avoit bu, mangé & ri à plaisir; tel que le Cygne, qui ne chante, dit-on, jamais qu'un moment avant de mourir. Nous le ramenâmes sain, sauf & joyeux dans sa maison, & nous le quittâmes, après lui avoir souhaité le bon soir. Nous nous félicitons Rig.... & moi d'être de dignes

substituts d'Hippocrate , & nous espé-
rions qu'après que son client que nous
avons en main seroit guéri, notre répu-
tation seroit assez bien établie , pour
en avoir quelque'autre, d'un si grand
nombre qu'il y en a dans cette ville hi-
pocondrisante. Nous préparâmes même,
au clair de la Lune, le rôle que nous de-
vions faire le lendemain. Nous ne pou-
vions mieux faire que de chercher, sous
les auspices de cette planète, de quoi
divertir notre lunatique, qui fut ainsi
juridiquement qualifié aussi-tôt après sa
mort.

Quoique je me fusse couché tard, je
ne laissai pas de me rendre le lende-
main chez lui à l'ouverture de la porte
de sa maison. La servante l'ouvroit pour
aller à la provision, lorsque j'y arrivai.
J'entrai, & après m'être arrêté en passant
devant sa chambre sans avoir entendu
aucun mouvement, j'entrai dans un
autre appartement, où je pris le pre-
mier Livre qui se trouva sous ma main,

C'étoit justement les *Mémoires de Monsieur Oufle*, le plus grand visionnaire qui fut jamais. Je n'en eus pas lu deux pages, que j'entendis un coup d'arme à feu, sans pouvoir distinguer d'où il parloit.

La servante de retour du marché me trouvant seul, fut un peu surprise que son Maître, contre son ordinaire, n'eût pas encore ouvert la porte de sa chambre. Je la calmai, en lui disant que s'étant couché tard, & ayant fait beaucoup d'exercice la veille, il avoit sans doute besoin d'un plus long repos. Cette raison la tranquillisa, & elle entra dans sa cuisine pour penser au dîné. Cependant Rig.... arriva, & nous nous amusâmes avec M. Oufle, dont les idées chimériques nous divertirent, jusqu'à ce que la servante, impatiente de voir son Maître, qui ne lui étoit pas indifférent, alla rudement frapper à sa porte. Je ne sai par quel pressentiment; car l'amour en fait toujours naître, d'espérance ou de crain-

te ; elle nous joignit fort alarmée. Il faut, nous dit-elle, qu'il soit arrivé quelque chose de sinistre à mon Maître. Il y a plus de trois heures qu'il devoit être levé. Cette réflexion me paroissant assez plausible, je fus frapper à sa porte, & l'appeler plusieurs fois ; & n'appercevant pas de mouvement, nous conclûmes à faire venir un Serrurier pour ouvrir la porte.

La servante, qui avoit la même idée, courut au plus vite en chercher un. Il vint, & mettant brusquement la main à l'œuvre, il enfonça la porte. Ciel ! quel spectacle s'offrit à nos yeux ! Nous vîmes le bon M. Guenau pour ainsi dire sans tête, son crâne étoit éparpillé par morceaux, sa cervelle étoit attachée au mur & au plafond ; c'étoit l'objet le plus effrayant que j'eusse vu de ma vie. Il étoit assis sur ses fesses, immédiatement sur le plancher, & le dos appuyé à une chaise placée le long de la muraille. Il ne vouloit pas assurément manquer son coup ; car de peur que le premier pistolet ne suffît

pas, il s'étoit muni d'un second, qu'il tenoit de la gauche, bien bandé & chargé à trois bales. Celui dont il s'étoit servi étoit encore dans sa main droite, le bout appuyé à la gorge, & dans la même situation qu'il l'avoit déchargé. Ce que je trouvai de comique, malgré l'horreur de cette tragédie, c'est la précaution qu'il avoit eue de prendre un vieux habit qu'il ne portoit plus depuis trois ans, de peur de tacher un meilleur du sang qu'il alloit répandre, & de mettre bas son bonnet, pour ne pas le percer & le déchirer en se brûlant la cervelle. Je n'ai jamais pu comprendre qu'un homme, qui est assez fou pour attenter à sa vie, ait de pareilles idées.

Je fus plus frappé de ce coup, que de tous ceux que la fortune m'avoit déjà porté. Il semble qu'on soit plus sensible à l'adversité qui se renouvelle après une lueur de fortune, que la première fois qu'on l'a éprouvée. Je m'en allai raconter cette catastrophe à la bonne femme,

dont heureusement pour moi j'avois toujours occupé le grenier, comme si j'eusse pressenti que l'état où j'étois, que je puis appeler heureux, ne seroit pas de longue durée. Elle fut touchée de ma juste affliction; mais elle n'étoit pas en état de me soulager. Je montai dans mon grenier, où je me livrai à des réflexions aussi inutiles qu'accablantes. Ne suis-je pas le plus imprudent des hommes, pensais-je, de n'avoir pas mis à profit un tems aussi précieux que celui que je viens de perdre? Ne devois-je pas prévoir que Guenau ne vivroit pas long-tems, & travailler à ma tranquillité future? Je ne pouvois me pardonner ma négligence. J'aurois pu me produire & faire des connoissances utiles, au lieu de me reposer sur un présent aussi douteux que celui dont je jouissois. Je m'amusois à la bagatelle, dès que je ne faisais pas compagnie à mon malade; c'est-à-dire, que je perdois ordinairement la moitié de la journée.

Mais, vaines réflexions, qui ne faisoient que me rendre plus sensible à mes malheurs! Que faire dans une situation si éprouvante? Tous les conseils du monde ne me servant de rien, je pris le parti de tout attendre du hasard. Triste ressource à la vérité, mais je ne voyois pas d'autre fondement à mes espérances. Il fallut d'abord penser à avoir quelque argent pour recommencer à gargoter. On sent bien que je n'en pouvois avoir qu'en vendant de mes nippes; c'est ce que je fis. Ma bonne femme se prêta à mes desirs, & m'apporta quelque argent. Dieu fait si je le ménagois; on ne peut pas mieux, sans mourir de faim, car je me contentois de dîner, à moins que je ne soupasse avec mon Docteur, chez qui je m'accrochois toujours.

En vain je cherchai les Garçons Perruquiers & les Laquais, mes anciens bien-faiteurs. Les uns étoient disparus, les autres avoient changé de maître, je ne savois où les prendre. Ce contraste me fut

fut encore un sujet de chagrin. Je me promenois au parc, rêvant sur cet article, & les yeux à la quête pour tâcher de découvrir quelqu'un de ceux que je cherchois, lorsque j'aperçus un homme de mon âge assis seul sur un banc. Comme je ne négligeois aucune occasion de chercher quelque ressource, je l'accostai, espérant que le moins que j'y penserois, je pourrois en trouver, & peut-être même chez des gens de peu d'apparence. Il étoit François; la conformité de nation sembloit m'autoriser à l'entretenir.

Il en est des malheureux comme des Plaideurs. Ils ont toujours leur objet présent, & c'est de quoi ils s'entretiennent avec le plus de plaisir. Je ne fus pas longtemps sans conjecturer que cet homme n'étoit pas le favori de la fortune, & il ne tarda pas à me le confirmer. Après avoir écouté ses plaintes, je crus qu'il ne refuseroit pas d'être le dépositaire des miennes. Je lui racontai par quelles voies le destin m'avoit conduit au triste état

où je me trouvois. En vérité, me dit-il, mon cher Monsieur, je ne suis pas mieux que vous ; & continuant, il m'apprit qu'il étoit un Gentilhomme du pays d'Artois, qu'une fatale nécessité avoit exilé de sa patrie ; jusques-là c'étoit mon original. Il ajouta qu'il avoit une femme, deux petits innocens, & une belle-sœur à nourrir. Je m'estimai dès-lors moins malheureux, n'ayant pas avec lui ce caractère de ressemblance. Il me dit ensuite, que ses besoins pressans l'avoient rendu industrieux. J'ai appris, reprit-il, à revêtir d'osier les bouteilles dont se servent les Marchands de vin, pour débiter leur vin de France : ma femme & ma belle-sœur me secondent, & nous vivons des fruits de nos travaux. Ne sachant pas ce métier, je ne pouvois comprendre qu'il pût procurer la subsistance à l'ouvrier. Il me désabusa, & m'offrit de me mettre en peu de jours en état d'en être agréablement convaincu ; car enfin, ajouta-t-il, est-il d'état plus agréable à un malheureux, que de vivre

dans l'indépendance & sans avoir obligation à personne? De quelque qualité qu'on soit, on ne déroge jamais en vivant du travail de ses propres mains; mais quand on n'a pas ce talent, n'est-on pas à plaindre d'être obligé de tirer des coups de pistolets de poche à tous ceux qu'on croit en état de donner quelque secours? & à combien de rebuts & de bassesses n'est-on pas exposé?

Ce raisonnement m'encouragea à saisir l'occasion de me retirer moi-même de l'abîme de misère où j'étois. L'ayant pris au mot, je le priai de me dire son nom & sa demeure, & de me recevoir pour son apprentif. Il me satisfit, & j'appris qu'il étoit de la noble Maison de Vignacourt, & d'une branche plus ancienne que celle qui est en Champagne. Voyant un Gentilhomme en quelque façon au-dessus de moi, réduit à un état plus triste que le mien, à la santé près, car la sienne étoit robuste, & la mienne foible & chancelante, je goûtai la consolation des malheureux.

Nous nous quittâmes à la sortie du parc, mais je le suivis de près. J'arrivai en vue de sa maison un moment après qu'il y fut rendu. Je m'amusai exprès dans la boutique d'un Cordonnier François, afin qu'il eût le tems d'informer son épouse de la rencontre qu'il avoit faite, & de lui raconter mon état malheureux. Sensible à ses infortunes, elle ne pouvoit qu'être touchée de la mienne, & porter son mari à me mettre en état de la supporter avec moins de rigueur. Ce dessein me réussit. J'entrai chez lui, m'annonçant moi-même. Je les trouvai, le mari, la femme & sa sœur, qui s'entretenoient de moi. J'en fus reçu le mieux du monde. Je les regardai travailler, sans que ma présence les fît rougir. La Dame, m'adressant la parole, dit qu'elle vouloit avoir la gloire de me montrer le métier, afin que je l'apprise plus vite. Son principe n'étoit pas mauvais; car il est sûr qu'un homme profite bien plus des leçons d'une femme : de la douceur & de la com-

plaisance de la maîtresse, naissent infail-
liblement l'ardeur & la docilité du disci-
ple; & je ne doute pas que cela ne soit
réciproque entre les deux sexes.

J'en fis l'épreuve; car en moins de
quatre jours je sus parfaitement mon mé-
tier; il ne s'agissoit plus que d'avoir de
l'ouvrage. Je me donnai des mouvemens
à ce dessein. Trois fameux Marchands de
vin François, qui étoient de ma connois-
sance, m'occupèrent avec plaisir. Je me
renfermai dans mon grenier, où je cou-
vrois par jour au moins dix-huit bou-
teilles. C'étoit assez raisonnable pour un
pauvre Diable comme moi, qui sortoit
de la misère. On m'en payoit quinze sols
par douzaine; de sorte que je me fis un
revenu quotidien de vingt-deux sols &
demi, d'où ôtant quatre sols & demi
qu'il m'en coûtoit pour l'osier, il me res-
toit dix-huit sols : somme considérable
pour moi en ce tems-là, & qui me ren-
doit haut & puissant Seigneur.

Ne trouvant pas d'autre occasion de

témoigner ma reconnoissance à mes bienfaiteurs, je voulus leur en donner des preuves, par le zele que j'eus de leur procurer de l'ouvrage quand il leur en manqua. Je m'engageai pour cela à fournir mes Marchands, à condition que je ferois tout leur ouvrage. Ils le trouvoient si bon & si propre, qu'ils accepterent ma proposition, & se désirent de deux ou trois ouvriers qu'ils avoient. Mon bon cœur ne se borna pas-là. Ayant un jour rencontré Rig..., qui depuis la mort de Guenau n'avoit trouvé aucune ressource, je lui offris de lui apprendre mon métier. Il goûta mes offres, & se rendit en trois ou quatre jours aussi habile que moi.

Il travailla avec moi pendant deux mois. Nous chantions & faisions des contes agréables en travaillant, & nous donnions un libre essor à nos idées. Tout le Genre-Humain, sans en excepter les Puissans du Monde, étoit le sujet de nos traits satyriques. Le Docteur,

qui venoit nous voir très-souvent , trouvoit notre sort fort heureux ; & il l'étoit véritablement , puisque nous savions borner nos desirs , & que nous étions parfaitement contens du bien dont nous jouissions. Ce bon ami , qui ne put s'empêcher de parler à plusieurs personnes des scènes comiques qui se passaient dans notre laboratoire , nous attira quantité de gens d'esprit , qui en voulurent être spectateurs. On sortoit de chez moi plus satisfait , que du Théâtre le mieux assorti. Je sentis bien la différente situation de mon cœur dans cet aimable état , d'avec celui de ma misère. Un honnête homme me donna lieu d'en faire l'épreuve. La curiosité l'ayant conduit chez moi , comme bien d'autres , il me pria en sortant d'accepter deux guinées , dont il vouloit me faire présent. Je le remerciai en des termes qui le surprirent , & qui le persuaderent qu'il y avoit encore des hommes au monde , qui sachant se borner au nécessaire , méprisoient le su-

perflu. Gardez votre argent, lui dis-je, Monsieur, & apprenez que je regarde les richesses comme des excréments de la terre, qu'il est glorieux de traiter avec mépris. Content de ce que la nature exige, le superflu m'est tout-à-fait inutile & même pernicieux. Il pourroit troubler mon sommeil, & peut-être le repos de ma vie. Il se retira sans me dire mot : je ne fais s'il fut choqué de ma réponse, ni s'il me regarda comme un fou ou comme un homme sage.

Rig... qui m'avoit laissé entrevoir malgré lui le dessein qu'il méditoit, suivit de près sa jeune épouse. Elle étoit fille de M. de Ponth... Gentilhomme Xaintongeois, réfugié en Angleterre pour cause de religion. De trois filles qu'il avoit, il avoit donné son aînée au sieur Cavalier, Chef des Cevenots, nommés vulgairement Camisards, qui se révolterent contre Louis XIV, au commencement de la guerre en faveur de Philippe V, Roi d'Espagne. Son

épouse étoit trop belle pour lui , aussi s'échappa-t-elle de ses bras , pour se livrer entre ceux d'un Officier qui l'emmena à Port-Mahon , où son Régiment étoit en garnison. La seconde fut accordée à un espece de Bijoutier François réfugié ; & la troisieme , qui n'étoit ni moins belle ni moins aimable que son aînée , força Rig... à l'épouser le pistolet à la gorge ; & peu s'en fallut qu'elle ne le tuât d'un coup qu'elle lui en lâcha , comme il sortoit d'une Eglise.

Son mari attribua la violence de sa femme à la force de son amour. Il eut toujours pour elle de très-bonnes manieres , mais il n'étoit pas en état de l'entretenir. Elle s'ennuya de languir ; & ayant appris qu'un de ses oncles venoit d'être nommé Evêque de Xaintes , elle lui écrivit pour le prier de la diriger dans le dessein qu'elle avoit de changer de Religion & de rentrer dans celle de ses ancêtres. Le nouvel Evêque trouvant matiere à son zele , ne manqua pas de

lui donner l'essor. Il croyoit se faire un mérite auprès du Roi & des Jésuites , ses patrons , en saisissant l'occasion de rappeler sa famille au giron de l'Eglise Romaine. Madame Rig... ayant reçu réponse à sa lettre , partit furtivement de Londres , pour se rendre à Paris à l'adresse qui lui étoit marquée. Son mari fut alarmé de sa fuite ; il ne savoit absolument quel en pouvoit être le motif , mais la lettre qu'il en reçut de Calais , rétablit le calme dans son cœur.

Elle se servit d'expressions si séduisantes pour le déterminer à imiter son exemple , qu'il seroit parti sur le champ pour la joindre , s'il l'eût crue en état de lui donner du pain. Le tems seconda ses vœux. Elle lui marqua quatre mois après son départ , qu'elle avoit obtenu du Roi une pension de mille écus , qu'elle lui offrit de partager avec lui , aux conditions qu'il ne pouvoit ignorer. Rig.... à qui toutes les Religions étoient indif-

férentes , excepté celle qui lui auroit donné du pain , se résolut de l'aller joindre. Il me communiqua son dessein la veille de son départ ; & après avoir vendu à son beau-frere une pension qu'il avoit de George I , Roi d'Angleterre , qui la lui avoit donnée en montant pour ainsi dire sur le Trône de la Grande-Bretagne , il me dit adieu & partit , me laissant livré à la mélancolie de ma solitude.

N'importe , je ne me rebutai pas. Je continuai mon petit commerce , & je vivois. Je ne pensai pas même à sortir de mon état , lorsque mon Docteur vint m'en proposer un autre. Il me dit que le sieur Prev. d'Ex. se trouvoit obligé de quitter la maison du Chevalier Ey... Une petite affaire de cœur l'en éloignoit nécessairement. Il ajouta que ce Savant ne pouvoit se résoudre à vivre dans Londres , après y avoir perdu un poste si gracieux. Il m'a demandé , reprit-il , si je ne connoissois point quelque jeune Cavalier d'esprit , qui voulût le suivre

en Hollande. J'ai jetté les yeux sur vous, & je vous ai proposé. Votre caractère lui a plu ; il m'a prié de vous déterminer à suivre sa fortune.

Quelque tranquille que je fusse dans ma solitude, mes espérances se réveillèrent. J'acceptai, sans balancer, la proposition du Docteur, & les offres de Prev... Il commença par m'ouvrir sa bourse, pour me mettre en état de payer quelques petites dettes que j'avois depuis long-tems. Je n'oubliai pas de mettre sur la liste que je lui en donnai, la récompense dont je voulois gratifier ma bonne femme d'hôtesse. Je m'acquittai avec tout le monde, & je partis avec lui.

Mon humeur naturellement enjouée, se réveilla dès que nous eûmes levé l'ancre ; & une aventure des plus plaisantes dont je fus témoin à Gravezend, me divertit beaucoup. Le vent nous étant devenu contraire, nous fûmes arrêtés au port de cette petite ville. Prévoyant bien que nous aurions le tems de nous ennuyer

nuyer en mer, nous nous fîmes porter à terre. Nous ne fûmes pas entrés dans l'auberge où nous allâmes loger, qu'ayant mis sans dessein la tête à la fenêtre, je vis d'assez loin un homme qui galoppoit avec toutes les allures d'un cheval. Il étoit nud, & avoit une selle sur le dos & un bridon à la bouche.

Il s'arrêta tout court devant notre auberge, un peu à côté de la porte, & s'attacha lui-même par les rênes de son bridon, à un anneau de fer fiché dans le mur. Il y demeura bien une grosse demi-heure avec autant de tranquillité, qu'un cheval qui attend que son maître sorte du cabaret, pour le monter & continuer sa route. Au bout de ce tems-là, il se détacha lui-même, & parla en ces termes à l'hôte, à l'hôtesse, & à beaucoup de gens qui s'étoient assemblés devant l'auberge.

Je suis, dit-il, de l'illustre race chevaline de Pégase. Bucéphale étoit un de mes ancêtres. Cupidon m'a pris pour

son coureur, & j'ai l'honneur de porter tous les billets doux dictés par ce puissant & aimable Dieu. Je porte même souvent Mercure, la Renommée, & même Iris, quand Junon la dépêche par un coup extraordinaire de belle humeur. Fatigué de la course que j'ai faite aujourd'hui, je me suis arrêté ici pour repâître. Je ne doute pas que le Cavalier qui me monte m'ait grassement payé; je m'en vais le rapporter incessamment où je l'ai pris, pour courir de nouveau, afin de rendre à un Amant qui est sur le point de se désespérer, une lettre consolante de sa Maîtresse, qui doit retenir son bras courroucé de son sort, qu'il croit le plus malheureux du monde. Il s'est imaginé que celle qu'il aime est entre les bras d'un rival, tandis qu'elle est renfermée par ses rigoureux parens, qui n'approuvent pas son amour. A moi, Pégase! s'écria-t-il; donne-moi ton agilité, afin que je me montre digne de ton sang.

Il dit, & après avoir fait quelques ruades & pétarades, il recommença sa course en hennissant, & criant ensuite, *ohé, ohé*, ni plus ni moins qu'un courier qui va pour des affaires de conséquence. Cette aventure nous réjouit extrêmement; je crois qu'elle contribua à l'appétit que j'eus à souper; je n'ai tant mangé de ma vie.

Notre hôte, qui étoit un homme gracieux, n'attendit pas que nous nous informassions qui étoit cet homme, & comment il étoit tombé dans cet excès de folie. Il nous prévint; & nous ayant demandé en entrant dans la chambre, si nous avions jamais vu un spectacle pareil, il nous fit l'histoire de cet homme qui nous en avoit donné le plaisir.

C'est, nous dit-il, un Gentilhomme de Rochester, à qui la cervelle a tourné à l'occasion d'une lettre de sa Maîtresse, qui fut interceptée. Il en eut un chagrin qui lui causa une affreuse maladie, dont la folie a été le terme. Ils'est fourré dans

la tête qu'il est cheval de poste. Vous avez entendu la généalogie qu'il s'est faite lui-même. Il la répète par-tout où il s'arrête. Nous le voyons ici régulièrement une fois le mois. Il parcourt ainsi tous les ans, les villes, les bourgs & les villages à quinze lieues autour de sa ville natale.

Après avoir remercié l'hôte de sa complaisance, nous fîmes sur cette aventure mille réflexions badines, qui nous égayerent. Nous les continuâmes pendant le souper, qui nous fut servi bientôt après, où nous avions de fort aimables Dames Angloises & Allemandes, qui étoient sur notre chaloupe. Elles avouerent que l'exactitude & la fidélité de ce cheval imaginaire seroit bien plus de leur goût, si l'on pouvoit compter sur sa discrétion; mais que tandis qu'il auroit l'usage de la langue humaine, il y avoit beaucoup de risque à s'y fier. Mais aussi, dit une d'entre elles qui l'avoit attentivement considéré, je lui

trouve un avantage favorable à une Maîtresse qui s'en serviroit comme d'un postillon. C'est qu'il est assez bien tourné pour pouvoir remplacer l'Amant auquel elle l'envoieroit, s'il venoit à lui être infidèle. Oui, dit une autre; mais n'auroit-il pas aussi l'avisement & la malice de débusquer des cœurs des Belles, les Amans qu'elles aimeroient, qui seroient en effet plus aimables que lui? Qu'importe, reprit la première, si l'on ne perdoit rien au change. On continua sur ce ton-là pendant la table, qu'on ne quitta qu'aux approches du jour. Nous pensions à prendre du repos, lorsque le Capitaine s'en vint faire grand bruit à l'auberge pour nous éveiller, nous croyant bien endormis. Le vent étoit devenu bon; il avoit raison d'en profiter. Nous nous rembarquâmes avec plaisir; espérant n'être pas long-tems en mer. Notre trajet fut si prompt, que le même jour, à l'entrée de la nuit, nous arrivâmes à Helvoetsluys, petit lieu si-

tué presque à l'embouchure de la Meuse. Nous en partîmes le lendemain par terre, pour ne pas languir sur cette rivière, & nous arrivâmes à Rotterdam à l'heure du dîné.

Prev.... qui étoit dans l'impatience d'être rendu à Amsterdam, où il avoit dessein d'exercer sa plume, me proposa de continuer notre route. Cette résolution fut de mon goût, & nous prîmes la barque pour La Haye, où nous ne nous arrêtâmes qu'autant de tems qu'il en fallut pour recevoir nos coffres, que notre hôte de Rotterdam s'étoit chargé de retirer du vaisseau & de nous envoyer. La Haye étoit fort de notre goût, & nous en aurions aimé le séjour, si nous y eussions trouvé l'occasion de nous indemniser par quelque Ouvrage de la grosse dépense qu'on est obligé d'y faire. Ayant donc reçu nos coffres le deuxième jour de notre arrivée, nous en partîmes pour Amsterdam, où nous mîmes aussitôt la main à l'œuvre.

Nous nous renfermâmes à l'auberge, dans le dessein de ne paroître qu'après avoir fini les *Mémoires de Cléveland*, ou le *Philosophe Anglois*, que nous commençâmes en arrivant. Je dis nous, quoique je n'aie eu d'autre part à cet Ouvrage, que d'avoir donné l'idée de quelques aventures & pris la peine de le mettre au net. Trois semaines de travail assidu nous conduisirent à la fin du quatrième volume. Nous avions projeté de le pousser jusqu'au septième, & nous l'aurions fait tout de suite, si un Libraire d'Utrecht qui acheta le Manuscrit, n'eût eu l'empressement de l'imprimer tel qu'il étoit, dans l'espérance que Prev. . . . lui donna de lui fournir incessamment le reste. Mais dès que nous eûmes touché notre argent, son ardeur pour le travail se rallentit. Il promit cependant de le continuer, & s'engagea même avec deux Libraires de La Haye à traduire l'*Histoire de M. de Thou*, & à l'enrichir de remarques intéressantes :

& comme les Libraires s'étoient apperçus qu'il avoit du penchant à la dissipation, ils l'engagerent à aller demeurer à La Haye, afin de le faire travailler sous leurs yeux.

Cette précaution, si sage en apparence, fut la cause de la perte de Prev.... Il ne fut pas long-tems à La Haye sans y faire une Maîtresse, qui le consumoit si fort en dépense & l'occupoit tellement, qu'il n'étoit pas possible que son travail le fît subsister. Je ne fus pas le seul qui éprouvai les effets de ce désordre. Le Médecin, dont j'ai déjà parlé, & qui avoit fait ma consolation à Londres, eut bien de la peine à se faire payer de quelque Ouvrage que Prev.... lui avoit fait faire. Il avoit quitté l'Angleterre pour passer en Hollande. Prev... l'avoit employé; mais ses affaires ne lui permettant pas de continuer, il rendit son Ouvrage à Prev.... & lui en demanda le paiement. Celui-ci, qui étoit un panier percé, n'en ayant pas, voulut le remettre

à un autre tems; mais le Médecin lui ayant parlé des grosses dents, ne lui donna que douze heures de tems pour le satisfaire. Le débiteur qui savoit que son créancier n'étoit pas tendre, trouva de l'argent, & le paya avant l'échéance du terme qui lui avoit été fixé.

Pour moi, je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir que je m'étois engagé dans une mauvaise société. Je pris mon parti; j'y fus même déterminé par un autre motif. *Lenki*, que tout La Haye connoissoit pour une véritable sangsue, qui avoit épuisé la plupart de ses Amans, se donnoit en ma présence des airs qui ne me convenoient point de tout. Outre qu'une créature de ce caractère ne méritoit point de ménagement, j'étois trop naïf pour en user avec elle. Je la relevai un jour en présence de son Amant avec des airs de mépris & en des termes peu ménagés, qu'elle sentit parfaitement bien. Quelques larmes qu'elle appella à son se-

cours, irritèrent Prev.... qui voulut s'aviser de m'imposer silence. Il fut très-sage de se taire lui-même, quand je le lui imposai à mon tour. Je me levai, & après avoir traité la Donzelle comme elle méritoit, je sortis résolu de ne me trouver jamais plus en sa compagnie; & quelque sollicitation que m'en ait pu faire sa dupe d'Amant, rien ne fut capable de me ramener.

Un ami, que je m'étois fait à Amsterdam, m'avoit procuré la traduction d'un Ouvrage, intitulé *La Physique Sacrée*. Je me vis indemnisé par-là de l'occupation que me donnoit Prev.... Je m'attachai fort à mon Ouvrage; & si je le suspendois, ce n'étoit que pour aller passer une heure chez un des deux Libraires qui avoient entrepris le *De Thou*, où j'étois reçu avec toute sorte de politesse. Son épouse, qui a beaucoup d'esprit, paroissoit souffrir ma conversation; c'en fut bien assez pour me borner à cette occasion de me donner du

relâche ; cette seule société me tint lieu de toutes celles que j'aurois pu lier ; je ne voyois plus Prev.... qu'avec une politesse indifférente, & je ne balançai pas à lui dire que j'en agirois avec lui de la sorte, tandis qu'il verroit sa grispine, que j'honorais d'un souverain mépris. Cette ouverture ne lui fit aucune impression. Il en étoit si coëffé, que pour ne pas la désobliger, il se brouilla avec tous ceux qu'il avoit tout lieu d'estimer ; il poussa même si loin sa complaisance, qu'il n'épargna pas des femmes d'honneur auxquelles il avoit de l'obligation. Son amour aveugle pour sa Lenki, réduisoit son esprit à la même condition. Il s'imaginoit sans doute lui rendre son honneur, au dépens de celles à qui il l'enlevoit par les traits les plus aigus & les plus déchirans. C'est ce funeste aveuglement qui a failli à le conduire à une fin des plus tragiques.

Outre l'argent qu'elle lui coûtoit, il en perdoit beaucoup, qu'elle l'empê-

choit de gagner , en lui prenant plus de tems qu'il n'en employoit au travail. C'est ainsi qu'il se déranger si fort , qu'il se vit forcé de quitter La Haye , & par conséquent d'abandonner son entreprise , dont la plus grosse partie lui avoit été payée d'avance. Il s'en alla à Londres avec sa Lenki , où il éprouva les suites funestes de son amour effréné. Ne pouvant fournir aux dépenses de cette créature , il essaya de la soutenir aux dépens d'autrui ; mais ce coup d'essai faillit à lui coûter la vie. Elle lui fut conservée par ceux mêmes qu'il avoit voulu duper. Il sortit de Londres pour se retiter à Calais , où il s'arrêta *incognito* pour employer ses amis à lui ménager sa paix avec l'Ordre Monastique dont il avoit secoué le joug. Ses supérieurs se donnerent eux-mêmes le soin d'obtenir du Pape un Bref , qui lui permettoit d'entrer dans un autre Ordre , où chacun mene la vie qui lui plaît. Lenki informée qu'il étoit en lieu de sûreté , ne tarda

tarda pas à le joindre. Leur union se renouvella à Paris, avec autant d'ardeur qu'elle s'étoit faite à La Haye. En changeant d'état, il n'avoit point changé d'inclination. Il avoit jeûné pendant dix ans chez Loyola, & pendant douze chez les Bénédictins : il n'étoit pas étonnant de le voir si affamé. Il lui faut au moins autant de tems pour satisfaire son appétit, qu'il a languï par la privation des objets propres à le contenter. Heureux ! si Lenki ne lui fait point quitter Paris.

Quoi qu'il en soit, je menai une vie tranquille après son départ ; ma plume suffisoit pour m'en procurer les petites douceurs. J'étois trop heureux pour que ma médiocre félicité ne fût point troublée. Les remèdes que j'avois pris à Londres n'avoient rien fait que pallier mon mal. Tous les symptômes s'en renouvelèrent, & je fus aussi perclus de mes membres que je l'avois été en Angleterre. Le Docteur prenant congé de moi en quittant la Hollande, ne m'en

fit pas un myſtere. Il me produiſit un Chirurgien François établi à La Haye , qu'il inſtruiſit parfaitement de la nature de mon mal. Il me conſeilla de me mettre entre ſes mains. Je ne ſais ſi je n'ai point mal fait de n'avoir pas ſuivi ſes avis : mais je ſens bien qu'il me manque quelque choſe , malgré l'exactitude & l'attention avec leſquelles j'ai été traité par un Médecin qui m'offrit généreuſement ſes ſoins.

M'étant donc déterminé à recevoir le ſoulagement qui m'étoit offert , je fus mis dans un cours de remedes , où mon gracieux Libraire me fut d'un grand ſecours. Les bouillons & les autres alimens dont je pouvois faire uſage , me venoient de chez lui , & les derniers me furent fournis avec autant de bonté que les premiers. On ſoutenoit tout cela d'une extrême politeſſe. J'étois confus de voir deux fois le jour des émiſſaires qui venoient de la part de mes bienfaiteurs ſ'informer de mon état. Rien n'étoit plus

consolant pour un homme aussi malheureux que moi.

On s'imaginera peut-être que la situation où j'étois m'avoit fait oublier mes proches & ma patrie. Rien moins que cela. A mesure que je jouissois de quelque rayon de fortune, ces sentimens naturels me renaïssoient, & je n'y pensois point du tout quand j'étois accablé de mal & de misere; ma sensibilité étoit entièrement étouffée sous le poids de mes malheurs. Depuis que j'étois sorti de ma patrie, je n'eus jamais tant d'envie de la revoir, que pendant le cours de mes remedes. Je me proposai d'y faire un voyage *incognito*, dès que j'en serois quitte. J'écrivis à mon pere en me mettant entre les mains des Médecins; mais j'appris par la réponse que me fit le mari de ma sœur aînée, qu'il étoit mort. Il eut même l'imprudence de me marquer que ma conduite n'avoit pas peu contribué à lui faire perdre la vie. Il ajoutoit, que le bon

homme avoit eu tant de chagrin de la fuite de Ferdinande, qu'il étoit persuadé que j'avois séduite & engagée à me suivre, qu'il n'avoit survécu que deux mois à son départ; & conséquemment à cette idée, disoit-il, & à celle qu'il avoit de mes débauches, il m'avoit donné sa malediction en mourant.

Cette Lettre, que mon beau-frere pouvoit bien se dispenser de m'écrire, me piqua au vif. J'étois outré des airs qu'il se donnoit, & je méditois la vengeance que j'en voulois prendre. Quand à mon autre beau-frere, Major d'Arras, je n'en eus jamais ni vent ni fumée. Il sembloit que toute ma famille s'étoit liguée avec ma mauvaise fortune. Je pris donc la résolution de faire un voyage en Champagne, aussi-tôt que je serois en état de l'entreprendre. J'achetai à cet effet un petit cheval, assez vigoureux pour mon dessein. Je voulois prendre la route des Ardennes, qui abrégéoit mon chemin de quinze lieues.

La confiance que je fis de mon projet à un ami, me fut salutaire. Il me fit sentir que ce seroit m'exposer beaucoup que d'aller dans ma Province, où le Prévôt avoit ordre de m'arrêter; & d'autant plus, que n'étant pas bien avec mes parens, je n'y trouverois aucun asyle. Ce raisonnement ayant calmé mon courroux, me persuada ce que j'aurois dû prévoir, si la passion ne m'eût obsédé. Ma vengeance & mon dessein s'évanouirent à la fois. Je ne pensai plus qu'à me tirer d'intrigue, & à me consoler d'être sans parens le reste de mes jours.

Mes remedes ayant suspendu ma traduction de la *Physique Sacrée*, je m'y appliquai de nouveau avec beaucoup d'assiduité. La rétribution que je retirerois de mon travail, jointe aux secours que je recevois de mon officieux Libraire, me mettoient dans un état à pouvoir me passer du reste du monde. Après avoir essuyé tant de tempêtes,

je me trouvois heureux dans le calme dont je jouissois. On avoit beau me venir rapporter qu'on parloit de moi comme d'un Aventurier inconnu à tous les François qui venoient à La Haye de toutes les parties de la France, & qu'il falloit qu'il y eût bien des choses sur mon compte, puisque tout le monde ignoroit mon nom & ma patrie, rien de tout cela n'étoit capable de troubler mon repos. Je continuai à mener une vie fort retirée; je ne sortois guere que pour me délasser de mon travail, en prenant l'air hors de la ville; & à deux maisons près où j'allois deux fois la semaine, je ne fréquentois personne. Ma conversation étoit ordinairement avec les morts; je veux dire avec les Livres. Bien différens des vivans, ils me corrigerent de mes défauts sans aucun fiel; je les quittois & les reprenois à ma fantaisie, sans qu'ils s'en formalisassent; & j'en retirois beaucoup d'avantages, sans être exposé aux traits de

la critique, de la médisance, de la calomnie, ni à la jalousie & au mépris ; ce qu'on éprouve souvent dans la plupart des cercles.

Les Cafés & les cabarets étoient encore moins mon élément. Je ne pouvois m'imaginer quels plaisirs peuvent y goûter ceux qui les fréquentent. Je suis si prévenu contre ces maisons publiques, que je ne comprends pas qu'on puisse en être des piliers, à moins que d'y avoir des rendez-vous pour des affaires. Mais on n'y voit ordinairement que des gens désœuvrés, qui ne sachant par s'occuper, y cherchent à charmer leurs ennuis, en lisant des nouvelles, dont un Gazetier remplit une misérable feuille du lundi, & qu'il rétracte le vendredi. Que de tems perdu, pensois-je quelquefois ! que je me trouverois à plaindre s'il me falloit réduire à ce genre de vie ! J'étois si fort revenu de ces fades amusemens, que s'il m'eût fallu reprendre celle que j'avois menée à Paris & en

Lorraine, j'aurois préféré la prison à une liberté si agréable en apparence, qui charme la jeunesse volage & inconsiderée.

Telle étoit la vie retirée que je me-nois, lorsque la complaisance & la politesse m'obligèrent pendant quelque-tems à prendre l'effort. Un Etranger, qui arriva à La Haye, me rendit une lettre d'un ami, qui me prioit de lui faire voir la Hollande & de lui servir de Mentor. Je ne pus me dispenser de me prêter à ses desirs; c'étoit le moins qu'il pouvoit exiger de mon amitié. Le jeune Cavalier qu'il me recommandoit, étoit un Gentilhomme de Touraine, qui ne manquoit ni d'argent, ni de crédit. Bien lui valut; car je n'étois pas en état d'y suppléer. Je me préparai à l'accompagner dans toute la Hollande, aussi exactement que s'il en eût voulu faire la Carte.

Nous eûmes à Leyde une aventure qui faillit à me jeter dans l'embarras. Il y

avoit dans l'auberge où nous fûmes loger , une fort belle fille , que nous prîmes pour la servante. Le Cavalier , que j'accompagnois , en fut épris. Ayant affecté d'avoir quelque besoin , il descendit de l'appartement que nous occupions pour s'entretenir , sans savoir un mot de Flamand , avec cette Beauté qui n'entendoit point le François. Mais l'amour est assez ingénieux pour suppléer à l'ignorance des langues ; le langage des yeux est de toutes les nations.

Mon amoureux compagnon , guidé sans doute par l'amour , la chercha avec tant d'ardeur , qu'enfin il la trouva dans le jardin où elle cueilloit des herbes pour la cuisine. Il l'accosta , les yeux enflammés. Elle n'en fut point effarouchée. La nature fut bien lui faire discerner qu'il ne l'approchoit pas pour lui faire du mal. Les signes qu'il lui fit furent assez expressifs pour qu'elle comprît qu'il l'aimoit. Elle lui répondit également par signes , qu'elle ne le haïssoit

pas. Aussi étoit-il d'une assez jolie figure pour se faire aimer. L'entendant aussi bien qu'elle l'entendoit, il voulut s'avancer pour lui prendre un baiser. Elle fit quelque résistance, mais qui ne fut pas assez grande pour l'en priver. Cependant elle le rebuta d'une certaine façon, à lui faire entendre qu'elle se défioit des étrangers, & j'entendis de la fenêtre, d'où je les considérois sans pouvoir en être apperçu, qu'elle lâcha ces mots *niet Fransman*. Il comprit tout comme moi qu'elle lui disoit qu'elle se défioit des François.

Il mit aussi-tôt la main sur la poitrine, & leva les yeux au Ciel, comme pour lui jurer qu'il l'aimoit avec sincérité. A ce serment, qu'elle me parut entendre parfaitement bien, elle lui prit la main où il y avoit une bague; & elle lui fit signe de la lui mettre au doigt, comme une preuve qu'il vouloit l'épouser. Ne sachant pas les suites que pourroit avoir cette cérémonie, il l'ôta aussi-tôt, &

la lui mit au doigt qu'elle lui présentoit; & après l'avoir reçue, elle lui donna un tendre baiser. Il ne se contenta pas de cette faveur, & aspirant à une plus grande, il prit avec elle certaines familiarités qu'elle souffrit avec bien peu de résistance : & lui ayant fait entendre qu'on pourroit les découvrir des maisons voisines qu'elle lui montreroit, elle lui fit une grande révérence & se retira.

Il y a grande apparence qu'elle prit son tems dans le reste de la journée, pour raconter son aventure à sa mere, qui étoit veuve, & que la bonne femme comptoit avoir un gendre dans la personne du jeune Cavalier. De cette affaire-là nous en fûmes mieux traités; & la bonne femme ayant mis trois couverts à notre table, que j'avois fait dresser dans notre appartement, me dit en Hollandois que sa fille auroit l'honneur de souper avec nous. Je lui répondis qu'elle nous feroit honneur & plaisir,

& comme elle sortoit , je regardai mon Télémaque sans pouvoir me tenir de rire. Inquiet de savoir pour qui étoit ce troisieme couvert , je le satisfis sans le faire languir. Je lui répondis , que la belle Fille qu'il avoit caressée dans le jardin devoit souper avec nous , & qu'apparemment il l'en avoit priée. Moi , dit-il vivement ; hé comment aurois-je pu l'en prier , ne sachant pas un mot de Hollandois ? Bon , bon , repartis - je ! puisque vous avez su lui exprimer votre amour , il ne vous a pas été difficile de lui faire entendre tout le reste. Je vous avoue , reprit-il , que si j'avois cru qu'elle m'eût compris ; je lui en aurois fait la proposition. Mais n'importe , ajouta-t-il ; elle m'a assez entendu , pour apprendre que sa présence ne peut que me faire plaisir. Il me dit ensuite , qu'il donneroit cent louis de savoir autant de Flamand que j'en savois. Je lui repartis que peu de chose à ce prix-là lui coûteroit bien cher. Je le parlois effectivement

effectivement très-mal; mais je l'entendois beaucoup mieux.

Le soupé fut servi, & la fille y vint, très-bien ajustée, & d'une grande propreté. Il est certain que sa beauté étoit brillante. Après m'avoir salué très-gracieusement en entrant, elle s'approcha de mon compagnon, qui étoit tout ébahi de la voir encore plus belle qu'elle ne lui avoit paru. Elle lui donna deux baisers, avec autant de tendresse que de naïveté. Prétendant en avoir autant, je la joignis pour les prendre; mais elle me refusa d'une manière si polie, que je n'insistai pas davantage. Si j'en agissois, me dit-elle, avec Monsieur par un principe de politesse, je croirois devoir vous traiter également. J'ai très-grande raison de lui donner cette marque de distinction; ne soyez donc pas surpris que je m'en acquitte.

Une preuve d'amour si authentique ravit mon compagnon. Ses yeux & ses manières ne me permirent pas de dou-

ter que son cœur ne fût absolument pris. Je ne fais par quel pressentiment j'en fus mortifié ; mais je craignois que cette passion naissante ne se fortifiât , par le retour que la Belle avoit pour lui. Je voyois parfaitement qu'elle traitoit cette affaire d'un grand sérieux & de très-bonne foi.

Je ne leur étois point suspect ; car ils se firent l'amour pendant toute la table ; ils se caresserent avec autant de liberté , que s'ils eussent été accordés authentiquement. Je m'étois agréablement prévenu qu'ils auroient besoin de mon ministère pour leur servir d'interprete ; mais ils ne m'employèrent pas. Ils nourrirent leur passion mutuelle de la même maniere qu'ils l'avoient fait naître. Leurs yeux , & les signes qu'ils faisoient pour s'exprimer leurs tendres sentimens , me firent comprendre que l'amour n'a pas besoin d'interprete , & que l'éloquence de la bouche fait moins de progrès dans ce doux commerce ,

que le langage des yeux, & les manieres qui le soutiennent. Ils me laisserent si peu de vuide dans leur conversation amoureuse, que je ne trouvais pas à placer un mot.

Chagrin de voir ce jeune homme s'engager si avant avec cette fille, je prévoyois celui qu'auroient ceux qui me l'avoient recommandé. Il leur tenoit de trop près, pour n'être pas vivement touchés, s'il faisoit quelque fausse démarche. Il me convenoit de faire tous mes efforts pour étouffer cette passion dès sa naissance, puisqu'il sembloit qu'elle s'étoit formée sous mes auspices. Cependant cette scene amoureuse dura au-delà de la table; & je ne doute pas que si la bonne femme ne fût montée pour ramener sa fille, elle n'eût duré toute la nuit. Dans l'espérance que ce n'étoit qu'un amour entre oiseaux de passage, je ne laissai pas d'y prendre plaisir. Jamais la nature ne s'étoit si bien développée à mes yeux. D'où j'in-

férai avec combien d'artifice la plupart des Amans s'efforcent de se prouver leur amour. En vérité, quand on y va de bonne foi, on n'a que faire d'étudier pour persuader qu'on aime.

Dès que la mere parut, la fille bien née se leva, & après m'avoir salué, elle embrassa tendrement son Amant en présence de sa mere, qui pour confirmer la passion de sa fille, l'embrassa aussi avec beaucoup de tendresse. Je fus aussi étonné qu'un homme à qui les cornes pointent. Il s'en apperçut, & m'en demanda la cause. Je lui répondis très-franchement, que j'étois inquiet sur les deux scènes qui s'étoient passées entre cette fille & lui. Si vous ne cherchez, lui dis-je, qu'à passer le tems, je suis charmé que vous en ayez trouvé l'occasion: mais s'il y a dans votre amour autant de sérieux que j'en puis comprendre, vous me permettrez de vous dire, que j'aurois beaucoup à me reprocher si je ne tâchois de briser une

chaîne qui vous paroît douce aujourd'hui , & qui un jour vous deviendrait très-dure. Jamais , jamais , me répondit-il brusquement. Il n'est pas possible , ajouta-t-il , qu'un si beau feu & si bien allumé puisse s'éteindre. Ce n'est pas ainsi que je l'entends , repris-je ; je ne fais attention qu'au chagrin qu'auroient vos parens , si vous veniez à serrer authentiquement les nœuds de votre passion , & vous pourriez bien en être la victime. Il me répliqua , que quoi qu'il en pût arriver , il ne pourroit jamais être malheureux , s'il étoit une fois en possession d'une si belle & si aimable personne. Il n'est pas possible , reprit-il , que le Ciel ne nous ait faits l'un pour l'autre. Sur ce pied-là , il saura bien m'indemniser de l'injustice & de la cruauté que mes parens pourroient exercer contre moi.

Ne pouvant en tirer de meilleure raison , je me mis dans mon lit , & il ne tarda pas à entrer dans le sien. Je ne sais s'il rebuta Morphée , ou si ce restaura-

teur des hommes se refusa lui-même ; mais il ne dormit point de toute la nuit. Je ne dormis guere mieux ; car il troubla mon sommeil , comme sa belle troubloit le sien. A peine j'allois m'y livrer , que des soupirs profonds , souvent des sanglots , quelquefois des expressions tendres qui lui échappoient , m'éveilloient en sursaut. Fatigué de cette insomnie , je lui demandai s'il n'étoit point incommodé. Mon corps se porte fort bien , me répondit-il ; mais mon esprit & mon cœur sont bien malades ; je sens un mal que je n'ai jamais senti. Il m'est cher , je l'aime , & je serois fâché d'en guérir. Croyez-moi pourtant , lui dis-je , & cherchez-en au plus vite le remede , car les suites en pourroient être fâcheuses. Ho que non , reprit-il ; la douceur que je me promets , & que je goûte par anticipation , ne sauroit être une source d'amertume. Amen , lui repartis-je , & je m'assoupis à l'instant.

Je dormis jusqu'après soleil levé , sans aucune interruption. Je me levai ,

croyant partir pour Amsterdam. Dans ce dessein , je tirai le rideau du lit de mon compagnon , & je vis ce à quoi je n'aurois jamais pu m'attendre. Sa Belle étoit assise sur un fauteuil , se soutenant d'un coude sur le chevet de son lit. Ils s'entreregardoient avec délectation , & se faisoient des minauderies auxquelles je ne comprenois rien ; mais je m'imaginai que l'amour animoit leurs organes. Il ne me parut pourtant pas qu'elle eût aussi mal dormi que lui. Elle avoit les yeux vifs , & le teint vermeil comme une rose. Elle se leva dès qu'il m'eut apperçu ; & après l'avoir embrassé toujours avec la même tendresse , elle me fit la révérence , & s'en alla en me disant , *Goede morgue Mynheer.*

Surpris de l'aventure , je demandai à mon compagnon , s'il y avoit longtemps qu'elle étoit entrée ? Il me répondit qu'il y avoit au moins trois heures qu'elle avoit frappé à la porte. Le cœur m'ayant inspiré , reprit-il , que c'étoit

elle-même , je me suis levé & lui ai ouvert. J'étois en chemise , & elle n'en a point été alarmée. J'ai voulu profiter du moment ; mais elle m'a résisté , me faisant entendre , que quoique son cœur fût à moi , elle ne m'avoit encore donné aucun droit sur sa personne. Cette réponse m'a rendu si respectueux , que je me suis borné à lui confirmer mon amour. Elle m'a payé de retour , & nous nous sommes contentés de nous faire des caresses réciproques. Ah ciel , qu'elle est aimable ! s'écria-t-il dans un amoureux transport ; & le sommeil le saisit aussi brusquement que s'il eût été frappé de la foudre.

Le voyant endormi si profondément , je refermai ses rideaux ; & pour ne pas l'interrompre , je descendis pour prendre du café avec nos hôtes. Elles m'entretinrent de toute autre chose que de ce que je souhaitois. J'eus beau les mettre sur les voies , je ne pus réussir à leur arracher un seul mot sur le compte de

mon compagnon de voyage. J'admirai ce flegme Hollandois : & quoique je connusse le caractère de cette nation qui parle peu , je ne pouvois pourtant m'imaginer que ces deux femelles eussent pu garder le silence , s'il y avoit eu du mystere entre elles & le jeune Cavalier.

Après m'être repu de cette idée , je leur demandai ce qu'il leur falloit pour notre gîte ? La mere me répondit d'un grand flegme , qu'il n'étoit pas encore tems de compter , & que quand il seroit venu , elle vouloit m'apprendre qu'elle savoit payer un plaisir par un autre. Cette réponse me débouta en quelque façon des espérances que j'avois conçues. Je ne savois que penser d'un désintéressement si rare parmi les gens de cette espece. Je sortis , pour me livrer à mes réflexions , dans une belle allée , qui n'étoit pas loin du logis : mais ne voyant goutte dans cette aventure , où l'amour jouoit un nouveau rôle , & qui m'étoit inconnu , je ne pus me fixer à aucune décision.

Ayant rêvé mon sou , je retournai au logis , résolu d'apprendre , de quelque maniere que ce pût être , le dessein de mon compagnon. Croyant le trouver encore au lit , je montai à notre chambre ; & j'eus la malice d'examiner s'il n'avoit point été foulé , & s'il y avoit plus d'une place empreinte. Je n'y remarquai rien de tout ce que je pouvois soupçonner. Je descendis dans la cuisine , & je le trouvai en conversation muette avec la mere & la fille. Il me parut qu'ils s'entendoient parfaitement bien , & qu'ils se répondoient juste à leurs idées & aux signes qu'ils se faisoient pour se les exprimer. Leur air & leurs manieres me firent comprendre que je n'étois pas de trop. Je demeurai donc dans ce lieu , où je fus assez long-tems témoin de leur dialogue , dont les expressions nouvelles pour moi , exciterent à la fois mon attention & mon étonnement.

Quand ils se furent expliqués ; la fille ayant passé dans une espece d'office , en

rapporta une copieuse tasse de chocolat , avec deux biscuits que la servante avoit préparé. La fille me demanda fort poliment si j'en souhaitois ? Je la remerciai , & dès qu'il eut pris celui qu'on lui avoit présenté , il sortit avec moi pour aller voir ce qu'il y avoit de curieux dans cette ville. Je saisis l'occasion , & l'ayant prié de me parler ingénûment , je lui demandai ce qu'il prétendoit faire de cette créature ? Ma Divinité ! répondit-il d'un ton fort haut ; & fût-elle créature dans le sens que vous l'entendez , je l'adorerai toute ma vie.

Ces manieres auxquelles je ne m'attendois pas , réveillèrent mon ancienne sensibilité. Je lui répliquai que j'étois surpris d'une conduite si extraordinaire , & de l'air dont il recevoit mes remontrances , après la confiance qu'il m'avoit donnée. Il me répliqua , que malgré tout ce que je pouvois dire , j'avois tort de mettre mon doigt entre le marteau & l'enclume , & que l'amour n'étoit sujet

à aucune loi , à aucune regle. Je trouve , reprit-il , l'occasion de me rendre heureux , faut-il que je sois assez ennemi de moi-même pour ne pas la mettre à profit ? Quant au ton que j'ai pris pour vous répliquer , mon amour l'autorise. Il ne peut qu'être choqué du terme peu ménagé dont vous vous êtes servi. Il choque également mon amour & la Divinité que j'adore. Tous vos avis sont inutiles , ajouta-t-il ; l'amour m'a blessé du plus charmant de ses traits. Oseriez-vous vous flatter de pouvoir me guérir de la blessure qu'il m'a faite ?

Mais , lui repartis-je , vous pouvez fort bien me dire vos sentimens avec d'autres manieres. Il m'interrompit , me répliquant du même ton , que si je n'étois pas content , il étoit homme à me contenter d'ailleurs. Le feu me montant au visage , je mis l'épée à la main , en le traitant de petit sot. Il me répondit en brave homme. Nous eûmes à peine le tems de nous mettre en posture ,
qu'il

qu'il fut saisi par la Belle, qui se trouva sur nos traces à point nommé. Il y a toute apparence qu'elle nous suivoit de près.

Je rengainai mon épée, & je me retirai pour ne pas faire assembler une nombreuse populace, qui voyant mon ennemi entre les bras d'une fille de leur connoissance, m'auroit infailliblement immolé à l'amour de leur patriote. En passant un pont, je me retournai pour voir que deviendrait ce couple amoureux. Je les aperçus marchant à petit pas dans la rue qui menoit au logis. Elle lui avoit donné le bras sans façon, quoique cet usage ne soit pratiqué en Hollande qu'entre mari & femme. Je doute même qu'on l'approuvât entre deux amans solennellement promis.

Il ne me restoit d'autre parti à prendre que de m'en revenir à La Haye. C'est celui que je pris à l'instant, abandonnant l'étourdi Cavalier à la conduite de son amour aveugle & précipité. Mais ne

voulant pas perdre mon sac de voyage où j'avois mon plus beau linge, dont je n'étois pas trop bien fourni, je m'en allai chez l'Ecuyer de l'Académie de Leyde, avec qui j'étois ami. Je lui appris en gros mon aventure, & je le priai d'envoyer sa servante à l'auberge pour demander mon sac. Elle alla & revint fort vite sans me l'apporter, disant qu'elle y avoit trouvé un jeune Cavalier, qui l'avoit chargée de me dire que je lui ferois plaisir de l'aller prendre moi-même, & que la belle *Mitie*, c'étoit le nom de la fille en question, lui avoit dit de me prier de sa part de venir au moins lui dire adieu. La prudence me défendant cette démarche, je renvoyai la servante pour leur dire de ma part, que trouvant un ami qui me ramenoit à La Haye dans son carosse pour des affaires que nous avions ensemble, je ne pouvois absolument différer mon voyage. Cette fille s'aquita de sa commission; elle me rapporta mon sac, & je partis,

après avoir dîné avec mon ami & son épouse. Je les régalai de mon aventure dans toute son étendue. Elle les divertit pendant tout le dîné , & ils ne purent s'empêcher d'admirer ce coup extraordinaire du caprice de l'amour. Il est rare en effet d'en trouver des exemples.

De retour à La Haye , je n'eus point de plus grand empressement que d'en aller servir un plat , comme d'un fruit nouveau , aux personnes des deux sexes que je fréquentois. Tout le monde reçut mon histoire avec la même admiration. Elle fut bientôt divulguée , & l'on ne parla d'autre chose pendant quelques jours dans tous les cercles. La plupart de ceux qui l'entendirent , s'empressoient de l'apprendre de ma bouche , & comme je n'en oublois aucune circonstance , ils l'écoutoient avec une plus agréable surprise.

Quelque indifférente que me fût absolument cette aventure , je ne laissois pas d'être inquiet d'en savoir le dénou-

ment. Je ne pouvois me dispenser de me décharger auprès des parens de cet étourdi , du soin qu'ils m'en avoient confié ; mais je ne voulois leur écrire qu'après avoir vu la fin de cette plaisante scène. Ne pouvant la voir de mes yeux , j'écrivis à l'Ecuyer de Leyde pour le prier de la suivre avec beaucoup d'attention , afin que je n'en perdisse pas la moindre circonstance.

Il fut aussi fidele dans la relation qu'il m'en fit , qu'il avoit été exact spectateur. Je reçus au bout de huit jours une lettre de sa part , où il me marquoit que la belle *Mitie* étoit entre les bras de son Amant , que le Magistrat & le Ministre avoient métamorphosé en époux , & que toute la ville de Leyde avoit admiré ce beau couple , que l'amour avoit uni d'une maniere si extraordinaire. Il ajouta , qu'il avoit appris de la mere qu'elle alloit en France avec sa fille , dans le pays de son gendre. Cette circonstance me surprit un peu , & me fit prendre le

parti d'écrire en termes ménagés , soit pour ne pas prévenir les parens en mauvaise part , contre la fille de peu de chose qui entroit dans leur famille , soit encore pour ne point passer moi-même pour un homme mal-intentionné , s'ils venoient à donner leur approbation à ce mariage.

Je ne perdis pas de tems , & craignant que le Cavalier ne leur eût déjà écrit , je datai ma lettre du jour que je le menai à Leyde. J'espérois que cette précaution me disculperoit dans l'esprit des personnes intéressées , & sur-tout dans celui de mon ami , qui me l'avoit si fort recommandé. Ma lettre n'étoit pas partie , que j'appris qu'ils devoient se mettre incessamment en chemin. Ils partirent en effet le surlendemain que ma lettre fut mise à la poste.

Trois semaines après leur départ , mon ami me fit réponse. Si j'avois été informé à tems que la mere de ce jeune Gentilhomme , qui étoit veuve , étoit

d'une complaisance assez aveugle pour son fils, pour autoriser la conduite quelle qu'elle fût, je ne me serois pas obligé de la contrecarrer. Je me reprochai même d'avoir pris trop vivement l'affirmative pour ses propres intérêts. Au reste, peut-être feront-ils meilleur ménage ensemble que s'ils se fussent vus long-tems. Hé ! qui fait si elle & lui s'étant unis avec d'autres, n'auroient pas mené une vie malheureuse ou criminelle ? Tant il est vrai que les mariages sont écrits au Ciel, & qu'en s'opposant à ceux de cette nature, ou même plus mal assortis, on risque de s'opposer à ses sages decrets. Cette maxime, ou, pour dire mieux, ce principe incontestable n'est pourtant pas reçu dans le siècle présent. On n'en suit point d'autres que l'ambition & l'intérêt. Aussi combien d'affreux désordres ne s'en ensuivent-ils pas ? Que la société en seroit bien plus tranquille & plus heureuse, si au lieu de forcer les personnes qui ne

s'aiment point à s'unir ensemble, on se faisoit un principe d'humanité & de religion de favoriser l'union de celles qui s'aiment.

Je ne pensois plus à celle que l'amour avoit faite si brusquement & d'une manière si extraordinaire, lorsque je reçus une seconde lettre de mon ami, où il me marquoit que le jeune homme, sa femme & sa belle-mère étoient arrivés en Touraine; & que la mère, charmée de sa belle-fille, bénissoit le Ciel de la lui avoir donnée. Il m'assuroit qu'elle étoit généralement aimée, & que toute la famille bénissoit aussi le Ciel d'avoir inspiré au Cavalier d'aller en Hollande. Dans le fond, j'en étois bien aise. J'aurois été fâché d'apprendre qu'il eût été malheureux. J'étois seulement mortifié de n'avoir pas su le goût de ses parens; je m'y serois conformé du meilleur de mon cœur. Cette aventure m'a rendu plus circonspect; j'ai fait serment de regarder d'un œil indifférent la conduite

la plus dérangée de mes propres amis dans le commerce amoureux, & de ne me mêler de ma vie de leurs amours ni de leurs amourettes, moins encore de leurs mariages. C'est le plus sûr parti qu'il y ait à prendre pour se conserver leur amitié. Il faut si peu de chose pour rompre ce qu'on appelle amitié dans notre siècle, qu'on ne sauroit être trop circonspect avec ses prétendus amis. Mais où les trouver, si l'on confronte leur conduite avec les regles de la vraie amitié ?

Ayant donc repris le train de ma solitude, je m'y félicitois en secret d'être sorti de cette affaire, sans qu'il m'en eût coûté mon repos. Je repris mon Ouvrage, priant bien le Ciel d'éloigner tout ce qui pourroit m'en distraire. L'accomplissement de ce désir légitime suffisoit pour me rendre heureux ; mais je ne fus point exaucé. J'étois encore jeune, mes passions, & sur-tout celle que j'avois toujours eue pour les fem-

mes, n'étoient pas encore morrifiées. Une Angloise que j'avois connue à Londres par occasion de voisinage, ralluma dans mon cœur un feu que j'y croyois éteint. Je me trompois, il avoit seulement couvé sous les cendres de mes malheurs & de mes occupations. Aussi fit-il une irruption d'autant plus violente.

Elle se promenoit avec la fille de son hôtesse sur le Voorhaut, un jour que j'y avois borné ma promenade, pour ne pas me distraire long-tems de mon travail. Cette Demoiselle, sans être absolument belle, avoit tous les agrémens d'une Beauté du premier ordre. Son esprit & ses manieres rehaussioient les traits passables qui la formoient. Elle me vit, & sans garder aucune mesure, elle vint me joindre & m'embrasser. Je sentis dès ce moment le poison amoureux se glisser subtilement dans mon cœur. Je n'en aurois pas été surpris, si elle avoit été autrefois l'objet de ma passion, qui fut alors réveillée. Le tendre baiser qu'elle

me donna à la façon de son pays, auroit été capable de produire cet effet, puisqu'il eut le pouvoir d'allumer un grand feu dans mon cœur. Mais je ne l'avois fréquentée que sur un pied d'estime, sans lui avoir jamais témoigné qu'une politesse générale.

Je débutai à l'ordinaire, lui marquant le plaisir que j'avois de la voir en bonne santé, & lui demandant depuis quand elle étoit en Hollande. J'appris qu'elle n'y étoit arrivée que la veille de cette maudite entrevue, que l'enfer toujours à mes trousses m'avoit procurée pour troubler ma tranquillité. Elle n'attendit point que je m'informasse où elle étoit logée : elle me prévint, & me donna son adresse; & pour mieux l'apprendre, je l'accompagnai dans son appartement. Ce fut-là que la pitié qu'elle m'excita, se joignant à l'amour qu'elle m'avoit fait naître, augmenta le feu qui me dévorait.

L'histoire qu'elle me fit des malheurs

de sa famille , me toucha. Je ne pouvois pourtant faire moins que d'écouter ses justes plaintes. Son pere étoit Orfevre à Londres. Les banqueroutes qu'il souffrit dérangerent beaucoup ses affaires , plus encore sa pauvre cervelle. Il fut saisi d'un chagrin mortel , qui le mit bien vite au tombeau. La mere se voyant dénuée de tout son bien , le suivit de près. Un frere , & elle , étoient leurs enfans uniques. Il prit le parti , pour s'indemniser de son patrimoine , d'aller tenter la fortune dans les Colonies Angloises. Triste reste de sa famille , elle aima mieux être le jouet de l'adversité ailleurs que dans sa patrie. Tous les pays du monde , dit-elle , m'étoient indifférens. Je n'avois d'autre dessein que de m'embarquer. J'entrai en effet dans le premier vaisseau que je vis prêt à partir , sans savoir où il alloit. C'est le sort qui m'a conduit ici ; c'est lui qui m'a conduite sous vos yeux. J'ai lieu de le bénir de ce dernier hasard , qui

m'a fait rencontrer la seule personne que je connoisse hors de ma patrie. Je vous regarde , ajouta-t-elle comme une ressource qui peut me tenir lieu de tout ce que j'ai perdu.

Pouvois-je n'être pas sensible à un récit si touchant ? J'avois trop senti les coups de la fortune pour n'être pas attendri de ceux qu'elle porte aux autres. Mon cœur tendre d'ailleurs pour les objets aimables , étoit si fort disposé à l'aimer , qu'elle n'eut pas de peine à se faire plaindre. Après lui avoir donné des assurances d'amour & de pitié , je voulus savoir à quoi elle pouvoit s'occuper à La Haye. Elle me répondit avec beaucoup de candeur , qu'elle y exerceroit tous ses talens , pour ne pas tomber dans la misère : je fais coudre & broder , dit-elle ; mais ne sachant que la langue de ma nation , à qui pourrai-je me produire ? J'ai sauvé à la vérité quelques débris du naufrage de ma famille , ajouta-t-elle ; mais je prévois
que

que si je puise toujours dans cette foible source sans lui joindre quelque ruisseau, elle tarira bientôt. Je me suis fait un magot d'environ cinquante ducats ; voilà tout mon bien, & toutes mes espérances.

Cette ouverture exigeoit mes conseils ; je lui donnai ceux qui me parurent les plus plausibles dans cette conjoncture. Il faut, lui dis-je, que vous fassiez un petit commerce de nippes galantes, propres aux Dames & aux Cavaliers. Vous êtes adroite de vos mains ; vous pourrez aisément imiter les modèles de toutes les sortes que je vous ferai venir de Paris, & de cette façon vous trouverez le salaire de votre travail. J'ajoutai, que je me donneroïs des mouvemens pour l'achalander, & qu'elle étoit seule au monde capable de me faire violer la résolution que j'avois prise de ne pas me répandre dans les compagnies.

Elle me remercia, avec des protestations d'une reconnoissance éternelle. Ce

fut avec tant de graces , qu'elles me séduisirent jusqu'à lui jurer un amour constant & fidele. J'ai bien aimé dans ma vie : mais mon amour ne fut jamais si violent & si sincere que pour l'aimable *Harders* ; c'étoit le nom de cette charmante Angloise. Elle se mit aussi-tôt à même de mettre mes conseils en pratique. Elle commença à travailler à des bourses à perruque , à broder des nœuds d'épée , des mules , des souliers , des mouchoirs , & à se fournir d'autres galanteries à l'usage des deux sexes. Je furetai tant , qu'à la fin je lui trouvai une boutique & un petit appartement commode , qui faisoient partie d'une maison très-fort à sa bienséance. J'écrivis à Paris à une Marchande du Palais des mieux assorties , que j'avois connue autrefois. Je lui fis toucher l'argent que ma Maîtresse me donna , & elle m'envoya sans différer tout ce qu'il y avoit de plus à la mode.

A peine fut-elle établie , que sa bou-

tique fut étrenée par quantité de Dames & de Cavaliers; elle ne désembroissoit pas de la journée; & la Marchande savoit parfaitement amuser les Petits-Mâtres, qui en étoient de vrais piliers. Pour moi, je n'y paroissais jamais de jour. Il étoit heureux pour moi de n'être pas obligé de lui donner un tems que j'employois au travail. Je lui avois avoué ma situation. Elle avoit approuvé les mesures que je voulois prendre pour tâcher de la rendre meilleure. Nous convinmes même qu'elle ne viendrait jamais chez moi, où elle pouvoit me voir de chez elle; mais je me dédomageois bien le soir. Dès que la nuit étoit close, je me rendois à sa chambre, sans jamais y manquer. Nous soupions toujours tête-à-tête, & nous passions la soirée ensemble avec un plaisir digne d'envie.

Nos précautions avoient été prises si justes, que j'aurois défié tous les Argus de découvrir notre intrigue amoureuse. Nous avions dépaycé les plus expérimen-

tés. Aucun des jeunes gens qu'elle amusoit le jour dans sa boutique pour leur débiter ses marchandises, ne pouvoit obtenir de la voir quand elle l'avoit fermée. En vain prenoient-ils le prétexte de vouloir acheter quelque'un de ses ouvrages, elle leur répondoit d'un air enjoué, & toujours de sa fenêtre, qu'elle avoit trop de probité pour leur vendre au flambeau des marchandises qui étoient aussi trompeuses à sa clarté, que les Belles, dont tant d'Amans étoient les dupes. Ils se retiroient aussi mortifiés, qu'elle étoit satisfaite de mon assiduité, & nous nous divertissions à leurs dépens.

Je pris le train du Café, où quand l'occasion se présentoit, je parlois d'elle comme les autres. Mais elle mérite, conclus-je toujours, qu'on aille se nipper chez elle. Outre qu'elle est assortie de tout ce qui est à la mode & de meilleur goût, c'est qu'elle n'est pas chère, & qu'on ne sauroit trop payer la bonne grace avec laquelle elle vend

ses guenilles. Bien plus, j'affectois quand on en parloit d'un ton équivoque, d'enchérir sur les plus critiques. Il eût fallu être Diable, pour soupçonner que nous fussions de si bonne intelligence. Nos plaisirs étoient d'autant plus doux, que nous les déroptions à la connoissance de tout le monde. Cet avantage étoit un des plus agréables sujets dont nous nous entretenions avec le plus de satisfaction.

Mon travail, d'un côté, & le grand débit qu'elle faisoit de l'autre, nous mettoient au-dessus de nos affaires. Nous menâmes deux ans cette charmante vie. Elle auroit même été de durée, si le destin n'en eût pas été jaloux. Pour ne perdre aucune occasion de me faire éprouver son courroux, il conduisit exprès à La Haye, un Anglois qui s'en alloit aux Eaux de Spa, uniquement pour prendre part aux plaisirs qui y regnent dans la belle saison. Il avoit passé la mer avant le tems, pour faire quelque séjour en Hollande. Je le vis

plusieurs fois au Café & au Bois. Nous liâmes amitié. Je l'adressai moi-même chez la *Harders*, pour quelques nippes dont il vouloit faire provision. Je ne me défiai pas plus de lui que des autres étrangers dont je lui procurois les pratiques. Je n'oserois dire qu'il abusa de ma confiance, puisque je ne lui avois rien confié. Je ne dois m'en prendre qu'à mon malheureux sort, & à l'inconstance de ma Maîtresse que j'aimois uniquement. Combien de cuisans regrets n'ai-je pas eu de ne l'avoir pas épousée, comme elle m'en sollicitoit dans les tendres momens que nous passions ensemble ? Mal-à-propos différois-je toujours, je ne sais pour quels égards. J'attendois que les œufs du merle fussent éclos ; mais cet heureux Anglois les dénicha, sans que j'aie eu lieu d'en concevoir le moindre soupçon.

Un jour que je le rencontrai dans l'allée de Scheveling, il me proposa d'aller prendre l'air de la mer. Le jour étoit

beau, & d'ailleurs ne me trouvant pas fort disposé au travail, nous y allâmes ensemble. Après nous être assez longtemps entretenus de choses indifférentes, il me parla d'une conquête qu'il avoit dessein de faire à La Haye avant d'en sortir. Il me fit un portrait si beau, mais en même-tems si général, de l'objet qui l'avoit charmé, que je n'y reconnus point ma chere Maîtresse. Encore, s'il eût nommé son pays, s'il fût entré dans le détail de ses traits, de ses manieres, de ses qualités de l'esprit, peut-être aurois-je pu prévenir le coup qui m'a si cruellement frappé. Mais non, il la disoit belle au possible, & elle ne l'étoit point. Il lui trouvoit une charmante modestie, & ce n'étoit pas-là son bel endroit. Elle lui paroissoit toute jeune, & elle étoit au moins dans son sixieme lustre. Comment aurois-je pu la reconnoître à des traits si peu fideles? Tout autre que moi s'y feroit mépris. Eussai-je eu cent grains de jalousie dans la tête,

mille pressentimens dans le cœur , je ne pouvois fonder aucun soupçon contre sa fidélité. Les tendres preuves qu'elle m'en avoit données , ne m'auroient jamais pu permettre de la croire capable de changer. Elle avoit autant de raisons à être constante , que j'en avois moi-même à être tranquille.

Il poussa plus loin , & il m'avoua qu'il ne pouvoit la résoudre à le suivre en Angleterre , pour laquelle elle avoit une répugnance insurmontable. Ciel ! s'il m'eût dit qu'elle étoit Angloise , j'aurois pu rompre toutes ses mesures. Mais loin de penser à ménager mes intérêts , que je ne croyois pas lésés , je lui donnai des conseils qui leur étoient entièrement opposés. Je ne fais s'il en profita ; mais il me souvient très-bien qu'il m'en remercia dans la dernière conversation que nous avons eue ensemble. Ce qu'il y a de singulier dans ma planette , c'est que je rendis compte le même soir à la dissimulée *Harders* de l'embarras où se

trouvoit son Amant, sans qu'il parût aucune altération sur son visage & dans ses manieres. Elle en rit avec moi de tout son cœur ; car tranquilles dans nos amours, les inquiétudes des malheureux Amans nous divertissoient ; nous insultions pour ainsi dire à leur malheur. Je ne fais si elle en sera punie quelque jour ; mais j'éprouve encore les peines que mérite une si grande inhumanité. Rien ne me les rend plus supportables, que la persuasion où je suis, que je souffre pour des fautes qu'on peut appeler des crimes, dont je me suis mille fois rendu coupable.

Je n'avois jamais trouvé ma Maîtresse si enjouée, que la veille du jour qu'elle disparut. Elle me fit plus de caresses que je n'en avois encore éprouvé ; & comme si elle eût voulu me dédommager de la perte que j'allois faire de son cœur, elle me mit en folâtrant une bourse de cinquante guinées dans la poche de mon habit. Cette générosité, qu'on peut nom-

mer Angloise , me la fait encore regretter : & peut-être l'aurois-je d'abord oubliée avec un mépris infini , si elle n'avoit pas fait cette action , que je crois inouïe.

Quoi qu'il en soit , ne la voyant jamais de jour , je lui donnois beau jeu pour me trahir & pour déménager à mon insu. Son hôtesse sachant que je la voyois tous les jours , croyant même que j'étois secrètement marié avec elle , ne m'avoit jamais parlé des mesures qu'elle prenoit depuis huit jours pour quitter La Haye ; elle l'inféroit de la vente qu'elle lui avoit fait des meubles de son appartement & de sa boutique. Cependant je ne savois à quoi attribuer les politesses extraordinaires que j'en reçus en sortant de sa maison. Elle vint à la porte , contre son ordinaire , pour la fermer sur moi. Je vous souhaite , dit-elle , la continuation de votre prospérité. A demain , ajouta-t-elle , en me donnant le bon soir. Qui Diable auroit pu profiter de ces notions ?

En voici bien une autre. M'étant levé le lendemain avec une grande foiblesse d'estomac , je m'imaginai qu'une tasse de chocolat pourroit me fortifier. Je fus pour cet effet au Café , où je contentai mon envie , & peut-être mes besoins. Mon Anglois , qui y étoit avant moi , me joignit , & me parlant assez bas ; je vous quitte aujourd'hui , me dit-il , ma Belle s'est laissée fléchir ; elle me suit avec autant de plaisir qu'elle a eu de peine à s'y résoudre. Je vous dis adieu , ajouta-t-il en m'embrassant ; je parts comblé de plaisir & de joie. Je lui répondis , que j'en étois charmé , & que je le serois bien plus , si j'avois trouvé l'occasion de contribuer à sa félicité. Vos conseils m'ont été fort utiles repartit-il , je vous en suis très-obligé. Je souhaiterois vous rencontrer à Londres , ou ailleurs , pour vous en témoigner ma reconnoissance. Adieu , reprit-il , je vais tout disposer pour notre départ.

Quelqu'autre , plus curieux & moins

discret que moi , auroit saisi l'occasion d'apprendre qui étoit la Beauté qui se jettoit entre ses bras ; mais je n'y fis nulle attention. Me trouvant heureux de posséder la *Harders* , je m'embarassois peu de la félicité des autres. Je retournai chez moi , aussi tranquille que j'en étois sorti. Je doute fort que qui que ce soit à ma place eût profité des indices qu'on me donnoit de la perte que je fis de ma Maîtresse , avec qui je comptois fermement passer heureusement le reste de mes jours. Je n'aurois jamais pensé à la perdre d'aucune maniere , & moins encore sans lui en avoir donné aucun sujet , & dans un tems où elle me marquoit le plus de tendresse & de fidélité.

Arrivant dans ma chambre , je me mis au travail , que je continuai jusqu'au dîné , qu'on m'apportoit chez moi ; & après dîné je repris mon ouvrage jusqu'à la nuit. Dès que l'obscurité fut assez grande , je sortis , à mon ordinaire pour
aller

aller souper avec ma Maîtresse. Son hôtesse m'ayant ouvert la porte, parut fort étonnée de me voir; elle auroit juré que j'étois parti avec sa locataire. Hélas! dit-elle, je m'attendois à ne plus vous revoir de ma vie. Surpris de ce compliment, je lui en demandai la raison, & si elle avoit donné ordre à quelqu'un de me tuer? Non vraiment, dit-elle, je paierois plutôt pour contribuer à la conservation de vos jours; mais je croyois que vous étiez parti avec Mademoiselle *Harders*.

Un coup de foudre ne m'auroit pas rendu plus immobile que cette nouvelle; mes sens, & toutes les facultés de mon ame se bouleversèrent en ce moment. Cependant, tout offusqué que fût mon esprit, je ne laissai pas de rappeler tout ce qui m'avoit été dit par cette bonne Dame & par mon heureux Rival. Je me reprochois, mais sans raison, de n'avoir pas profité de tous les indices que j'avois eus de mon malheur. Cette réflexion

étant interrompue par les vapeurs qui s'éleverent à ma tête, & par une palpitation de cœur, dont la violence & la durée faillirent à me tuer, je fus saisi d'une si grande foiblesse, que cette bonne Dame & sa servante eurent beaucoup de peine à m'en rappeler. Je revins enfin, graces à leur secours, & après les en avoir remerciées, je priai la Dame de s'expliquer plus clairement, l'assurant que je ne comprenois rien à ce qu'elle m'avoit voulu dire.

Elle ne tarda pas à me tirer d'inquiétude. J'appris que la *Harders* avoit pris ses mesures pour son départ, plus de huit jours avant qu'elle partît, & qu'elle lui avoit dit en confidence, qu'étant mon épouse, elle ne pouvoit se dispenser de suivre mon sort. Elle m'a fait entendre, reprit-elle, que M. votre pere étant mort, vous deviez aller en France en recueillir l'hérédité, & que selon toutes les apparences vous y feriez tous deux votre séjour. Ah ! l'ingrate, l'in-

fidele! m'écriai-je. Elle est donc partie? repris-je. Assurément, repartit-elle. Un fiacre l'est venu prendre ce matin à dix heures; & n'ayant vu personne dans le carosse, nous avons cru qu'il venoit de votre part. Ciel, quelle trahison! m'écriai-je encore. La bonne femme qui comprit que je ne savois rien du tout, fut à son tour aussi étonnée que je l'avois été d'abord. L'horreur de cette perfidie, dont elle fut subitement frappée, lui causa une émotion qu'elle ne pouvoit calmer. Un peu plus tranquille, elle me demanda s'il étoit vrai que mon épouse m'eût ainsi abandonné. Hé non, lui dis-je, Madame; elle n'étoit pas encore ma femme, mais elle devoit l'être bientôt. Je fais tout présentement, lui dis-je, & trop tard à la vérité; & si vous m'eussiez parlé plus clairement hier au soir, vous m'auriez mis en état de rompre ses mesures. Je connois l'Anglois qu'elle a suivi. Il m'a lui-même communiqué son dessein, sans me nommer la Demoi-

selle , qu'il ne pouvoit aisément séduire ; & c'est par mes maudits conseils qu'il a réussi. Dieux ! repris-je , serois-je donc toujours le malheureux objet de votre courroux ! Cette femme me voyant accablé de chagrin , s'efforça de me consoler. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit à charge , je n'étois susceptible d'aucune consolation.

Cette maison où j'avois passé de si agréables momens , m'étant devenue affreuse , je pris congé , & m'étant retiré chez moi , je m'y livrai aux réflexions éprouvantes que me présentait naturellement cette aventure. Elle me réduisit à un état plus déplorable , que n'avoit fait aucune traverse de ma vie. On n'aura pas de peine à croire que mon sommeil ne fut pas fort tranquille. Il est difficile de ne pas sentir quelque-tems les coups qui portent au cœur. Je me levai au point du jour , accablé de la mauvaise nuit que j'avois passée. Ne me trouvant pas en état de travailler ,

j'allai me promener au Bois, pour tâcher de me distraire de mon chagrin.

Il me prit fantaisie de changer d'habit, & de reprendre celui que j'avois quitté la veille. En le mettant, je sentis dans ma poche un poids extraordinaire. C'étoit celle où je mettois uniquement mon mouchoir. Y ayant mis la main, j'en retirai une bourse que je reconnus appartenir à la *Harders*. Je l'ouvris, & j'y trouvai cinquante guinées. C'étoit assurément un présent qu'elle me faisoit aux dépens de son nouvel Amant; car je savois parfaitement bien que la veille elle n'avoit pas plus de quatre de ces especes, & que l'argent qui étoit dans son armoire consistoit en ducats & en especes d'argent.

Après bien des réflexions sur cette aventure, je me souvins qu'elle m'avoit embrassé plusieurs fois la veille de son départ; & je conclus qu'elle s'étoit servie de ce tems-là pour me glisser sa bourse dans la poche. C'étoit un reste de bon

cœur pour moi. Elle voulut me donner par-là une preuve de sa reconnoissance pour tout ce que j'avois fait pour elle. Mais l'amour, & sur-tout un amour aussi tendre que le mien, ne se paie pas de cette monnoie. Tout l'or du monde ne m'auroit pas indemnisé du vol qui m'étoit fait de son cœur, & dont elle étoit complice. Cependant cette générosité apparente, qui m'occupa quelques instans, suspendit mon chagrin. Il en fut beaucoup moins sensible, quand il me reprit, pour ne se dissiper qu'avec le tems, qui étoit seul capable d'y passer l'éponge. L'avantage que je retirerai de cette perfidie, fut la résolution que je pris de ne voir de ma vie aucune femme sur le pied de Maîtresse. Je ne lui ai donné jusqu'ici aucune atteinte. Les principes que je me fis dès-lors d'insensible misanthropie, m'ont rendu ferme & constant.

Je fus assez long-tems fort dérangé. Si je m'appliquois à mon Ouvrage, le

souvenir de la *Harders* interrompoit le cours de ma plume ; il me le falloit absolument quitter pour chercher à me distraire de cet objet perfide. Je ne sais si la terrible révolution qui s'étoit faite dans mon sang , ne me renouvela point mes anciens maux ; mais je ne doutai pas qu'elle n'y eût beaucoup contribué. J'en eus quelque atteinte , en conversant un jour avec l'hôtesse de la *Harders* : & comme s'il eût été encore tems de prévenir la perfidie qui m'étoit faite , je priai cette bonne femme de m'avouer si elle n'avoit pas vu quelque Cavalier assidu auprès de sa perfide locataire. Elle me dit avec beaucoup de naïveté , que depuis environ un mois elle avoit remarqué un Cavalier , qui la voyoit au moins trois fois le jour. Si j'eusse entendu l'Anglois , ajouta-t-elle , ils parloient ensemble assez haut pour que je n'ignorasse rien de tout ce qu'ils disoient. Je la priai de me faire le portrait de cet homme. Elle me le fit si au naturel , que j'y recon-

nus le rival que je n'aurois jamais cru heureux aux dépens de mon repos.

Ne doutant donc plus que mon ingrate Maîtresse ne fût entre ses bras, j'eus une inquiétude de moins. Les incommodités qui se faisoient déjà sentir, partageant mes tristes réflexions, j'en fus moins accablé. Je commençai à regarder la bourse qu'elle m'avoit laissée, comme une ressource dans le dessein où j'étois de me faire traiter au plutôt. Je m'imaginai ne pouvoir mieux réussir, qu'en m'en allant à Leyde. Cette ville où il y a une Académie florissante, s'est rendue célèbre dans l'Europe par son Collège de Médecine. Le savant Boerhave, un des plus grands Docteurs de son siècle, qui y professoit cet art divin, y attiroit de toutes parts des disciples. Telle étoit la réputation de cet habile Professeur, que si quelque jeune Médecin après avoir pris ses degrés sous ses auspices, s'en retournoit dans son pays, il y étoit aussi-tôt regardé comme

le plus expert. C'étoit du moins le préjugé de l'Allemagne, de la Suede, de la Pologne, de la Hongrie, de la Bohême, des Pays-Bas, de l'Angleterre, & de plusieurs autres Nations. Cependant beaucoup de connoisseurs n'en ont pas approuvé le fondement. Le sieur Boerhave étoit si profond dans la théorie de la Médecine, qu'il étoit très-propre à donner d'excellens principes. Mais sa pratique n'y répondoit pas. Il prescrivoit ordinairement des remedes si foibles & si peu actifs, qu'ils n'étoient pas plus capables de combattre les maladies auxquelles il les appliquoit, qu'un pot de terre est propre à briser un pot de fer. Qu'on consulte le gens du métier. S'ils sont de bonne foi, ils avoûront que la réputation parmi eux tient lieu de mérite.

Quoi qu'il en soit, je consultai ce grand homme. Il me conseilla de me mettre entre les mains d'un Chirurgien de Leyde, qu'il me donna pour expé-

rimenté. Je suivis son avis, & je ne m'en trouvai pas mieux. Je me suis accoutumé à la vie languissante que je mene. Je tâcherai pourtant de n'en point précipiter la fin. La Parque en coupera la trame, quand elle voudra bien me regarder d'un œil favorable. Je m'en retournai à La Haye pour reprendre mon Ouvrage, autant que ma santé chancelante pouvoit me le permettre. Ce gracieux séjour, qui avoit auparavant fait mes plus cheres délices, me devint insupportable par le souvenir qu'elle m'occasionnoit de ma félicité passée. Ne pouvant plus y tenir, je pris la résolution d'en sortir, sans me déterminer pour aucune autre.

Le hazard y suppléa. Un ami, à qui je fis part de mes irrésolutions, m'offrit de me donner des Lettres de recommandation pour le Marquis *Damis*, qui demouroit depuis quelque-tems au Bois de Harlem, dans une maison qui avoit appartenu au feu Margrave de

Bade-Dourlach , & que ce Prince lui avoit donnée. Je connoissois le Marquis de réputation : les différens rôles qu'il a joué dans le monde , le brillant avec lequel il a paru dans les plus belles Cours de l'Europe , le haut & le bas de sa vie , & mille anecdotes surprenantes , l'ont rendu un sujet d'admiration aux grands & aux petits. Pour moi , je n'en ai point été la dupe. Je l'ai regardé comme un homme très-versé dans l'art d'en imposer. Il a joué bien du monde , de tout sexe , de toute condition ; & il a été lui-même le jouet de la fortune.

Quoi qu'il en soit , j'acceptai l'offre de mon ami , & je partis pour Harlem. Aussi-tôt que le Marquis eut lu la Lettre que je lui présentai , il me fit mille politesses , & m'engagea même à passer quelques jours chez lui. Nous les employâmes à former mille projets , la plupart plus aisés à imaginer qu'à exécuter. Celui auquel nous nous arrê-

tâmes, fut d'écrire les *Mémoires* de sa vie. Il fut conclu qu'il en fourniroit le canevas, & que je leur donnerois la forme convenable. Nous partîmes pour Amsterdam, où l'ami qui m'avoit autrefois procuré la traduction de la *Physique Sacrée* s'étoit établi Libraire depuis quelque-tems. Nous lui proposâmes les *Mémoires* du Marquis; il les accepta sans balancer, & sur le champ nous mîmes la main à l'œuvre. J'en écrivis quelques feuilles, que le Libraire me paya grassement. Mais cette ressource, qui auroit pu me faire subsister plusieurs années, me fut bientôt ôtée; & voici comment.

J'avois donné de bonne foi dans le projet du Marquis; mais pour lui, il avoit d'autres vues. Il s'étoit arrêté en Hollande, dans l'espérance d'y raccommoder sa fortune délabrée; mais en attendant une occasion favorable, il falloit vivre. Il connoissoit depuis long-tems le Libraire dont j'ai parlé, & sur
l'idée

l'idée qu'il s'étoit faite de son caractère, il crut qu'en lui proposant ses *Mémoires*, il en pourroit tirer mille petits secours, que la situation pressante lui rendoit nécessaires; bien résolu de faire traîner le plus qu'il pourroit la composition de cet Ouvrage, & de ne jamais permettre qu'il vît le jour. Lorsqu'il vit donc que mon travail avançoit, & qu'il y auroit bientôt de quoi faire le premier Tome, il se plaignit à son Libraire, du tour romanesque que je donnois, disoit-il, à ses *Mémoires*; & ajouta, qu'il ne consentiroit jamais qu'ils parussent dans cet état. Le Libraire, qui avoit intérêt de le ménager, m'annonça cette fâcheuse nouvelle, & me pria de trouver bon qu'il employât une autre plume. Il fallut y consentir. L'Ouvrage fut remis entre les mains d'un autre, qui ne tarda pas à lui donner la forme que le Marquis demandoit. Il fut obligé d'en convenir lui-même; & ne sachant plus com-

ment faire pour en différer l'impression , il demanda le Manuscrit pour quelques jours , sous prétexte d'y faire des additions essentielles. Le Libraire ne put le lui refuser ; mais il ne lui a jamais été possible de le retirer de ses mains ; & voyant enfin que le Marquis ne cherchoit qu'à le duper , il lui en dit naturellement sa pensée , & rompit avec lui sans retour : trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

Au reste , je dois avertir qu'il ne faut point confondre les *Mémoires* dont je viens de parler , avec un *Roman* , qui a paru sous la titre de *Mémoires du Signor Fioraventi* , connu sous le nom de *Marquis Damis*. Quoique le titre porte qu'ils sont *écrits par lui-même* , il est certain que le Marquis Damis n'y a pas eu la moindre part , & que l'Auteur , quel qu'il soit , ignore jusqu'au Pays , jusqu'au nom même de celui dont il prétend donner l'histoire.

Le compliment du Libraire chagrina

cruellement le Marquis , d'autant plus que les autres ressources commençoient à lui manquer. Le pauvre Diable s'est évertué par toute sorte d'inventions à gagner de l'argent. Il fait des tables d'une composition qui imite le jaspe ; il a fait des chandelles dont on ne coupe jamais le moucheron ; il a vendu des secrets qui se sont trouvés peu fideles. Tous ses efforts ont été inutiles. Ne pouvant plus en imposer à personne en Hollande , il est allé en Allemagne pour y chercher des dupes ; mais je doute fort qu'il en trouve , après les impressions qu'il y a laissées dans l'esprit de tout le monde.

Ce contre-tems , que je ne pouvois prévoir , déranga un peu mes affaires. Je me trouvai sans ouvrage , & par conséquent obligé d'être sur mes crochets. J'avois jusqu'alors toujours fait la guerre sur le terrain d'autrui. J'avois été assez sage pour ménager l'argent que m'avoit donné mon infidele , pour

le salaire de mon amour. Bien me valut; car en vérité j'en eus besoin. Cependant étant accoutumé au travail, je m'ennuyois d'être sans occupation. Je n'étois point au rang des Auteurs; mon nom n'avoit paru à la tête d'aucun Ouvrage; comment les Libraires m'auroient-ils déterré pour m'employer? Aurois-je même osé leur demander du travail, n'étant absolument connu d'aucun?

N'ayant donc rien de mieux à faire, je commençai ces *Mémoires*, auxquels je ne travaillois qu'à bâtons rompus. Mon dessein n'étoit pas même de les rendre publics, & je doute qu'ils eussent jamais vu le jour, si certaines personnes que j'honore & à qui je me dois tout entier, ne m'y avoient point déterminé. Je suis véritablement mortifié que les aventures que je lui présente soient presque toutes sinistres & attristantes. Je ne serois pas dans la situation où je me trouve, si je n'en avois eu que

d'égayantes & capables d'amuser. Je les offrirois au lecteur , avec autant de confiance qu'elles lui feroient passer quelque agréable quart-d'heure , que j'ai de certitude que celles que je lui offre exciteront sa pitié.

L'histoire de ma vie me prenant beaucoup moins de tems que n'en auroit exigé un Ouvrage dont j'aurois été chargé par un Libraire , j'en donnois beaucoup à la promenade & à d'autres plaisirs innocens. J'allois souvent à la Bourse , pour y avoir des preuves authentiques de l'avidité des hommes pour les richesses. Le remue-ménage que j'y voyois ne servoit qu'à m'inspirer du mépris pour les richesses , & à me dégôûter de la vie tumultueuse qu'on mène dans les Villes où le Commerce est florissant.

J'étois un jour assis au milieu du bruit que font en ce lieu les Négocians , livré à mes réflexions , quand un étranger vint s'asseoir à mon côté. Il me salua très-

poliment, & je lui répondis du même ton. C'étoit un bon Bourgeois d'Aix-la-Chapelle, que la curiosité avoit conduit en Hollande. Il n'y avoit que deux jours qu'il étoit arrivé à Amsterdam, où il ne connoissoit personne. L'air étranger qu'il me trouva, l'attira de mon côté. Il avoit jugé que j'étois François; & le préjugé où il étoit en faveur de ma Nation, lui avoit inspiré de me joindre. Je me fis un point-d'honneur de l'y confirmer, & il ne m'eut pas plutôt appris qu'il ne connoissoit personne dans cette ville, que je lui offris ma compagnie. Il l'accepta, disant qu'il n'étoit pas assez ennemi de lui-même pour la refuser.

Sortant de la Bourfe, je le priai à dîner à mon auberge, où je le traitai avec franchise, n'ayant fait que doubler ma portion. Il en fut plus content, que si je m'étois mis en frais pour faire servir un dîné délicat & somptueux. C'est ainsi, me dit-il, qu'il faut vivre, quand on veut se voir souvent & sans con-

trainte. Son humeur sympathisoit fort avec la mienne. Cette conformité lia d'abord entre nous une amitié sincère. Je lui donnois tous les jours l'après-dînée entière, & souvent une bonne partie de la matinée. Nous mangions ensemble, ou dans son auberge ou dans la mienne; en un mot, nous ne nous quittions presque pas.

La pâleur de mon visage lui donna lieu de me demander, comme nous nous promenions ensemble, si je relevois de maladie? Je lui répondis que je m'estimerois heureux d'en relever, mais que je n'avois point cette espérance. Je suis continuellement incommodé depuis quelque tems, lui dis-je; j'ai beau faire usage de tout ce qu'on me prescrit pour combattre mon mal, je n'en reçois que de foibles soulagemens. Vous savez, me dit-il, que nos Eaux d'Aix sont merveilleuses contre les maladies de langueur; je ne doute pas qu'elles ne vous fissent du bien si vous veniez les boire. Sur le

lieu. Je vous offre ma maison, ajouta-t-il; j'y suis maître, à moins que vous ne veuilliez en disposer. Cette politesse qui m'étoit faite de bon cœur, me tenta. Il n'est point d'offre qu'un malade n'accepte, lorsqu'il la croit favorable à sa santé. Il est naturel de soulager ses maux quand on en trouve l'occasion.

Celle-ci étoit trop belle pour m'y refuser; je le pris au mot, sans aucune minauderie. Ma franchise lui plut, & nous partîmes. Je ne vis jamais d'homme qui eût le cœur mieux placé. Il eut pour moi des attentions infinies. Son caractère généreux ne put souffrir qu'il m'en coûtât un sol dans ce voyage. Je fus témoin entre Mastricht & Aix, d'une des plus paisantes faillies qui puisse sortir de l'esprit de l'homme. Nous rencontrâmes un Cavalier que mon compagnon connoissoit. Il faisoit notre route; il se joignit à nous, & après les complimens ordinaires, il nous entretint des affaires du tems. Cette conversation, où

il parla avec autant d'esprit que de vivacité, ne fut interrompue que quand nous arrivâmes à un carrefour à une lieue d'Aix, où des Missionnaires avoient planté une très-grande croix, avec un crucifix proportionné. Notre Cavalier y jettant les yeux, rompit son discours pour nous dire, qu'il étoit fâché qu'un de ses ancêtres eût si fort maltraité cet honnête Gentilhomme, en parlant du Messie. Cette idée, après m'avoir fait rire, m'en fit naître une, qu'il falloit que cet homme-là fût entiché de sa noblesse, puisqu'il prenoit occasion de nous insinuer que ses ayeux vivoient sous l'Ancien Testament.

Je ne me trompai pas. Etant arrivé à Aix, il prit congé & nous quitta. Il me tarδοit qu'il nous eût laissé libres. Profitant du moment; qui est cet homme-là? demandai-je à mon compagnon. Il m'apprit que c'étoit un Gentilhomme, qui faisoit son séjour dans un château à une lieue de cette ville. Il s'appelle

le Baron *de Ponce*, me dit-il; son entêtement est qu'il descend de mâle en mâle, sans interruption, de *Ponce Pilate*; & ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a une généalogie très-curieuse, en bonne & due forme, & qu'elle est soutenue de Contrats & d'Actes qui prouvent qu'il est né en ligne droite de parens, qui ont pris successivement naissance de ce Préfet du Prétoire, qui alla s'établir à Vienne en Dauphiné. Il est certain que sa famille est sortie de ce pays-là pour venir s'établir dans celui-ci, & qu'il y a plus de douze cents ans qu'elle s'y soutient; mais je ne sai si les Chartres qu'on produit sont bien authentiques.

Cette prétendue généalogie me fit beaucoup moins d'impression, que la faillie du Gentilhomme qui la produisoit. J'étois accoutumé en France à voir une si prodigieuse quantité de Houbereaux infatués de leur vaine noblesse, qu'une si fade ambition ne me touchoit

point; mais je n'avois jamais ouï de fanfaronnade si outrée que celle-ci. Elle me divertit, & m'inspira en même-tems du mépris pour la tête fêlée qui l'avoit conçue. Mon compagnon de voyage, que je nommerai mon ami, avec beaucoup de raison, donna dans mon sens.

A notre arrivée il me conduisit dans l'appartement qu'il m'avoit destiné, & après m'avoir dit obligeamment que je devois me regarder comme chez moi, il me pria de l'occuper, jusqu'à ce que ma santé fût entièrement rétablie. Il pria de ses amis à souper pour me faire compagnie. Ses caresses étoient si sinceres, & ses manieres si cordiales, que j'en fus pénétré de reconnoissance. Tant il est vrai que le hasard procure plus souvent de vrais amis, que tous les ménagemens dont on use pour s'en faire & pour les conserver.

Son premier soin fut de me mener le lendemain chez le plus fameux Médecin du lieu, que je consultai sur ma santé

chancelante , sans lui cacher rien de tout ce qui l'avoit altérée. Il me parla en homme d'expérience & de probité. Il me détourna du dessein que j'avois de boire les eaux & de prendre les bains , dont il me dit que l'usage me seroit pernicieux , & peut-être funeste. Je fus attristé d'avoir fait un voyage inutile pour ma convalescence , quoique je m'en trouvasse bien mieux que de la vie sédentaire que je menois en Hollande. Les mouvemens que je m'étois donné , l'agitation des voitures , le changement d'air , m'avoient donné de la couleur & des forces. Mes incommodités me donnerent quelque répit , & je repris mon ancien enjouement. Je ne manquois pas d'occasions propres à le cultiver. On vit dans cette ville avec une grande liberté. Le grand nombre d'Etrangers qui s'y rendent , s'y fréquentent aussi familièrement que s'ils s'étoient connus toute la vie. La nature & l'humanité y reprennent leurs droits ; personne ne se contraint ;
tout

tout le monde y agit avec une franchise
 & une cordialité digne des heureux siècles
 que le nôtre ne daigne pas imiter.

J'y passai quinze jours aussi agréables
 que j'en eusse passé de ma vie; j'y
 trouvai mon élément. Les conversations
 familières, les promenades, le jeu,
 le bal, le spectacle, le doux commerce
 de la table; tout cela me faisoit
 renaître, pour ainsi dire. J'oubliai mon
 ancienne misère, & tous mes maux
 passés. Aix étoit pour moi un nouveau
 monde. Ce n'étoit pourtant pas la vie
 éternelle; je n'étois point chez moi:
 & quoique je ne parusse pas être à charge
 à mon généreux ami, mon cœur me le
 faisoit craindre, & je ne pus lui résister.
 L'occasion se présenta de le satisfaire.
 Un Seigneur Anglois avec qui j'avois
 fait connoissance, m'offrit, avec beau-
 coup d'instances, une place dans sa chaise.
 Il étoit venu par Calais, & s'en retour-
 noit par Rotterdam. Je l'acceptai; je
 partis avec lui, laissant mon ami vé-

ritablement touché de notre séparation. J'en sentis toute l'amertume ; mais je n'étois pas assez heureux pour que l'aimable ville d'Aix fût destinée à être mon séjour.

Nous prîmes la route d'Utrecht , & nous la fîmes fort heureusement , avec beaucoup de plaisir , & par le plus beaux tems du monde , qui y ajouta un nouvel agrément. Milord *Derby* que j'accompagnais , étoit un homme d'esprit & de bonne façon. Il s'y prit de si bonne grace pour me demander par quel sort je faisois mon séjour en Hollande , que j'aurois cru manquer à la franchise que je devois à la sienne , si je n'eusse pas satisfait sa généreuse curiosité. Je lui fis le plan de ma vie , sans lui en cacher aucune circonstance. Il fut touché de mes malheurs. Non-seulement il me plaignit ; mais il me plaignit efficacement. Je ne pus me dispenser , quelque résistance que je fisse à ses offres , d'accepter le présent qu'il me fit. Il m'engagea à recevoir

une montre de son pays, qu'il avoit mis dans une bourse avec trente guinées. Ce présent étoit considérable des deux côtés, & pour Milord, qui avoit perdu beaucoup d'argent à Aix, & pour moi qui en avois très-peu. Ses affaires exigeant qu'il se rendît à Rotterdam, il me quitta à Utrecht, où ma belle humeur commença à se ralentir.

Je ne laissai pas d'y séjourner huit jours, sans y avoir néanmoins aucune connoissance. Cette belle ville me plaisoit infiniment, & je voulus profiter de l'occasion pour la voir & pour en visiter les dehors, qui sont des plus amusans. Me promenant un jour dans un endroit assez écarté, je vis une femme qui se promenoit seule à quelques pas de moi. Je me rappelai l'avoir déjà vue plusieurs fois. Elle logeoit dans un appartement vi-à-vis du mien, de sorte que je ne pouvois pas mettre la tête à la fenêtre que je ne l'apperçusse. Je me doutois bien qu'elle m'avoit remarqué plusieurs

fois , & elle me le confirma dans la conversation que nous eûmes ensemble. Monsieur me paroît triste , me dit-elle , quoique , si sa physionomie ne me trompe pas , je doive croire qu'il est d'une humeur enjouée.

Je lui répondis que j'éprouvois le fort des Etrangers , dont la vivacité étoit réprimée par l'air qu'on respiroit dans ce climat. Il est vrai , reprit-elle , que l'impression de l'air produit cet effet ; mais il n'est pas certainement la cause de l'humeur sombre qui vous domine. Il y en a quelqu'autre , à laquelle je pense qu'elle doit être attribuée ; vous avez assurément quelque chagrin. A la manière dont elle jugeoit de ma situation , je n'eus pas de peine à croire qu'elle étoit bonne physionomiste ; & voulant rendre justice à son discernement , je lui avouai que le chagrin ne me quittoit pas plus que mon ombre. Elle me témoigna y prendre part , & me dit fort gracieusement qu'elle souhaiteroit pouvoir con-

tribuer à le faire finir. Sa politesse me consola, & mérita une gracieuse réponse de ma part.

A juger de son âge, par son embonpoint & par les traits de son visage, on lui auroit donné quarante ans, ou environ. Elle avoit le teint beau, la taille régulière; son port étoit noble & imposant; les graces accompagnoient ses discours & ses manières. Je pris beaucoup de plaisir à sa conversation. Nous nous y fîmes réciproquement plusieurs questions, qu'une innocente curiosité inspire en pareille occasion. Nous nous trouvâmes de la même Province, & néanmoins à trente lieues l'un de l'autre. Le titre de compatriote autorisa notre connoissance, & nous la liâmes avec d'autant plus de plaisir, que nous allions résider dans la même ville. Elle devoit partir le lendemain. N'ayant rien qui me retînt à Utrecht, je lui dis que j'aurois l'honneur de lui faire compagnie.

Elle en eut du plaisir ; je n'y fus pas moins sensible qu'elle.

Continuant notre conversation en revenant en ville , je ne fais à quel propos elle me dit qu'il y avoit quarante ans qu'elle étoit sortie de France. Ayant fait attention à cette époque , & m'étant rappelé qu'elle m'avoit dit quelques momens auparavant qu'elle étoit âgée de trente ans quand elle avoit quitté sa patrie , le total de mon addition me donna soixante-dix ans. J'eus de la peine à le croire , & mon inquiétude m'excita à lui proposer mon doute. Elle le leva bien vite , en me disant que j'avois calculé juste , & qu'elle n'avoit pas moins de soixante-dix ans passés. Je voulus lui dire , sans faire le gracieux , qu'au coup-d'œil on ne lui en donneroit pas trente. Il se peut , me repartit-elle ; mais outre que je suis d'un bon tempérament , & que je fais me sévrer de tout ce qui peut le détruire , je fais encore usage d'une liqueur de ma façon , qui me con-

serve en santé & dans l'embonpoint où vous me voyez.

On doit bien penser que malade comme j'étois, je fus tout oreilles pour l'écouter. Je m'imaginai d'abord que le Ciel vouloit finir les maux que mes débauches m'avoient préparés. L'espérance que cette femme pourroit bien être l'instrument dont il vouloit se servir, éclipsa mon chagrin, & la sérénité reparut sur mon visage. Elle s'en aperçut. Je suis charmée, me dit-elle, de vous voir beaucoup mieux que quand je vous ai rencontré. C'est le moindre effet, lui répondis-je, que puisse faire sur moi votre présence : & d'ailleurs, ajoutai-je, le bon cœur qui se manifeste dans toutes vos manières gracieuses, m'est garant que vous pouvez soulager les maux qui me rendent la vie ennuyeuse.

Elle me repartit que je pensois juste, si son pouvoir alloit de pair avec sa bonne volonté. Je ne suis pas présentement en état, reprit-elle, de secorder

vos espérances. Le restaurant efficace dont je fais usage , me manque , & c'est pour m'en refournir que je vais à Amsterdam. La liberté avec laquelle on y fait certaines opérations , qui sont suspectes presque par-tout ailleurs , est le seul motif du voyage que j'y fais. Madame , repris-je , travaille donc ce remède elle-même ? Elle me repartit , que jusqu'alors elle l'avoit fait toute seule , & qu'elle ne se joindroit à personne , à moins qu'elle ne trouvât quelqu'un digne de sa confiance. Heureux , Madame , repartis-je , qui trouveroit l'occasion de la mériter ! Elle me répliqua que celui qui s'en croyoit le plus éloigné , étoit souvent celui qui s'en approchoit le plus.

Arrivant aux portes de la ville , je balançai à la quitter , de peur qu'elle n'eût quelque peine que j'y entraffe avec elle ; mais ayant fait réflexion qu'étant étrangers , personne ne devoit le trouver mauvais. Je l'accompagnai à son logis ; & ayant voulu la quitter à sa porte , j'en

reçus une politesse ordinaire aux gens de ma nation. Elle me pria de monter dans son appartement. Dieu fait si je la pris au mot. Oui , & de bon cœur , je lui donnai la main , & je l'accompagnai dans sa chambre , où elle m'avança un siège. Elle me mit en train de parler ; & voulant mériter sa confiance , je voulus lui faire voir que je la jugeois digne de la mienne. Je lui dis qui j'étois , & je lui fis un détail de ma vie , sans en oublier aucune circonstance , heureuse ou malheureuse.

Elle me donna toute son attention , sans laisser échapper aucun signe d'impatience ; & voyant que je cessois de parler , voilà bien des traverses , me dit-elle. Il me paroît que vos peines l'ont emporté sur vos plaisirs. Il faut espérer que le Ciel , toujours juste , les conduira à une entière proportion. Je n'ai pas lieu de m'en plaindre , ajouta-t-elle ; & si j'en ai éprouvé quelquefois les disgraces , il a eu la bonté de m'en

indemniser ; & saisissant l'occasion , elle me parla en ces termes.

« Je veux , dit-elle , payer votre confiance de la mienne. Mon pere , je ne fais s'il vit encore , étoit , reprit-elle , un bon Gentilhomme , qui faisoit son séjour dans une de ses terres à deux lieues de Langres. Je n'ai que faire de vous dire comment les Demoiselles de campagne sont élevées , ni quelles sont leurs occupations. La charge du ménage , les soins d'une basse-cour en sont les principales. Vous n'ignorez pas qu'on vit fort noblement dans nos Provinces , quand on y a un petit château , avec les terres qui lui sont attachées. Elles fournissent le pain , le vin , le bois , les légumes ; joignez à cela la basse-cour , le colombier & la chasse. Avec ces secours on peut faire grosse chere ; une famille nombreuse se soutient avec honneur. L'hospitalité est noblement exercée ; une compagnie ne sort point qu'elle ne soit aussi-tôt remplacée par une autre. La

nappe est toujours mise ; tout le monde est bien reçu ; il semble qu'il n'en coûte rien quand on a tout à prendre chez soi. Telle étoit la situation de mon pere & de sa nombreuse famille.

Ma mere étoit depuis dix ans retenue au lit , par une paralysie qui la rendoit percluse de tous ses membres. Ma sœur aînée étant occupée à la servir , tout le ménage rouloit sur moi. Deux freres que j'avois étoient sans cesse à la chasse , pour que notre crochet fût toujours bien garni. On faisoit vendre dans la ville une partie du gibier , pour acheter de la poudre & du plomb. J'y trouvois même du bon , pour me donner certaines nipes , qu'on ne nous fournissoit pas ; de sorte que j'étois mieux mise que ma sœur , & de meilleur goût. Pour des Amans, nous n'en voyions point , quoique la maison fût toujours pleine de jeunes Cavaliers ; mais ils ne rendoient hommage qu'au Dieu du vin.

Mon âge nubile étoit déjà plus que

doublé, quand un Cavalier étranger vint nous demander l'hospitalité. Il fut réduit à faire cette démarche, par un violent orage dont il soutint l'impétuosité jusqu'à la nuit. Ne trouvant ni village, ni hameau, & ne sachant où aller, il alla prendre langue à une chaumière un peu écartée de son chemin. On lui dit qu'il avoit encore deux lieues à faire pour trouver une mauvaise auberge. Il se mit à rêver sur le parti qu'il avoit à prendre, & comme la Payfanne le vit déterminé à se mettre à l'abri chez elle jusqu'au jour, ne regrettant que son cheval, qu'il ne pouvoit mettre à couvert de l'orage, qui étoit encore violent & qui dura toute la nuit, cette bonne femme le tira d'embarras. Elle lui dit qu'il y avoit un château à une portée de fusil de la chaumière, où tout le monde étoit bien reçu. Il s'informa de la route qui y menoit; & après l'avoir apprise, il fit ses libéralités à la bonne femme, & s'en vint au logis.

N'attendant

N'attendant personne par le vilain tems qu'il faisoit, nous étions prêts à souper lorsqu'il frappa à la porte de la cour. Les gens de peine, qui logeoient dans un corps de logis tout auprès, furent lui répondre, & lui ouvrirent. Cependant un d'entre eux étant venu avertir mon pere, il s'y en alla au plus vite, & voyant un homme de bonne mine, bien monté, & à la fleur de son âge, il n'attendit pas la fin de son compliment. L'ayant prié d'entrer, disant qu'il lui faisoit beaucoup d'honneur, il l'introduisit dans la salle, où nous étions, ma sœur, mes freres, & moi, nous y reçûmes des politesses, qui nous paroïssent d'autant plus particulieres, que nous y étions moins accoutumés. Vous venez à la bonne-heure, Monsieur, lui dit mon pere, nous étions sur le point de souper; vous me ferez s'il vous plaît l'honneur de manger avec nous à la fortune du pot. Il ne lui convenoit pas d'user de façons; aussi n'en fit-il point.

Le hasard voulut que je me trouvasse occuper une place vis-à-vis de la sienne. Nous ne pouvions ouvrir les yeux sans qu'ils se rencontrassent. Je ne sai si je ne lus point dans les siens quelque chose de tendre pour moi : mais soit par retour, ou par aventure, j'en fus éprise. C'est ainsi que l'amour décoche ses fleches à la sourdine. Cet aimable traitre blesse lorsqu'on y pense le moins.

Cependant la conversation fut toujours générale ; & s'il me dit quelque chose, ce ne fut que par les yeux. Mon pere, qui étoit charmé de sa conversation, aussi spirituelle qu'amusante, ne lui laissoit épuiser un sujet, que pour le mettre sur un autre. Il satisfit à tout, avec une éloquence naturelle & enjouée. Il nous donna à entendre qu'il avoit parcouru toute l'Europe, & beaucoup de climats des autres parties du Monde ; mais nous ne pûmes jamais savoir d'où il étoit ; il ne toucha jamais là, & nous n'eûmes point l'impolitesse de nous en informer.

Trouvant un moment vuide, il demanda quelle étoit la maladie de ma mere? Il s'étoit apperçu que mon pere avoit reproché à ma sœur, qui se plaisoit à l'entendre, qu'elle oublioit ma mere, & qu'il étoit tems de lui donner son bouillon. On lui dit la nature du mal qui la retenoit au lit depuis si long-tems. Il demanda à la voir, disant qu'il pourroit peut-être lui rendre la santé. L'espérance qu'il nous donnoit, fit que dès qu'on fut hors de table, nous l'introduisîmes dans sa chambre. Il s'approcha de son lit, & après lui avoir fait un compliment très-court, il la flatta de sa convalescence. Ce n'est rien, lui dit-il, Madame; c'est à l'ignorance des Médecins qui vous ont traitée, que vous devez attribuer votre état; ils n'ont la plupart qu'une routine qu'ils tiennent de leurs Maîtres, ou qu'ils se forment dans des Livres pleins d'erreurs; ils la suivent scrupuleusement, & tuent impunément tous les Malades, que la nature & la

force du tempérament ne peuvent guérir. Il n'eut pas achevé de parler , qu'il tira une bouteille de sa poche , & ayant demandé du meilleur vin que nous eussions dans la maison , il en mit également dans deux verres. Je l'observois exactement. Il ne mit que six gouttes de sa liqueur dans chacun , & après en avoir bu un , il lui présenta l'autre. J'ai bu , lui dit-il , sans besoin , & j'en serai beaucoup mieux. Imitiez-moi , Madame , ajouta-t-il , & je vous garantis votre santé.

Ma mere qui s'ennuyoit dans son lit , où elle attendoit tous les jours la mort , prit le parti d'une femme d'esprit & de courage ; & s'étant fait mettre sur son séant , elle prit le verre de la main de l'Etranger & le but. Voilà qui est bien , lui dit-il , tranquillisez-vous , & j'aurai demain l'honneur de vous voir au point du jour. Mon pere & mes freres le ramenerent dans la salle , & nous demeurâmes , ma sœur & moi , auprès de ma

mere. Ma sœur eut beau me dire que je pouvois m'aller coucher , j'étois trop curieuse pour ne pas examiner les effets du remede. Je pris donc la résolution de passer la nuit dans la chambre de la malade. Ma surprise ne fut pas médiocre, lorsqu'ayant pris un flambeau , j'ouvris ses rideaux. Je lui vis un visage charmant ; mais humecté d'une rosée de bon augure. Elle dormoit d'un sommeil doux & profond. Je priai ma sœur de tenir mon flambeau ; & ayant glissé doucement la main sous les couvertures , je sentis qu'elle étoit dans une moiteur universelle.

Ayant entendu l'Etranger dans la salle qui s'entretenoit avec mon pere , j'y courus aussi-tôt pour lui rendre compte de ce que je venois de voir. Il m'écouta , me regardant de l'air du monde le plus tendre. J'avoue que ses coups-d'œil me mirent das un désordre qui ne lui fut pas inconnu. Cependant je ne laissai pas de lui dire , en finissant mon rapport , qu'il

ne nous avoit point prévenu que son remede feroit suer la malade. Il est vrai, me répondit-il, que je vous ai fait espérer la santé de Madame votre mere, sans vous expliquer la maniere dont mon remede la lui procureroit. Ne le sachant pas moi-même, comment pouvois-je vous le dire ? Je laisse ces fanfaronnades aux charlatans & aux imposteurs, & je me contente de donner à un malade ce qui peut le fortifier dans le combat qu'il livre à son mal, afin qu'il le surmonte & qu'il en soit victorieux. Tout ce que je fais, c'est, ajouta-t-il, que la nature se sert à propos du secours que je lui donne. Elle chasse son ennemi par des voies qu'elle peut choisir elle seule. Il n'est point d'hommes sur la terre qui puisse les déterminer. Dès que vous m'apprenez que Madame votre mere est dans une douce moiteur, vous m'en dites assez pour que j'ose vous assurer que demain elle soupera avec sa famille dans cette salle, & qu'elle y fera aussi

bonne figure qu'elle ait fait de sa vie. Cela étant comme vous l'assurez , repris-je , vous ne pouvez ce me semble vous dispenser de lui faire compagnie. Assurément , dit mon pere sans lui donner le tems de répondre , & je compte là-dessus. Il ne fit ni minauderies , ni façon. Il se contenta de me saluer en me donnant un coup-d'œil des plus vifs , & de répondre en même-tems à mon pere , qu'il étoit charmé de l'espérance que nous lui donnions de boire à table avec la malade , comme il avoit eu le plaisir de boire avec elle auprès de son lit. Mais pourquoi , repris-je , ne suez-vous pas comme elle , puisque vous avez pris le même remede ? C'est , repartit-il d'un air gracieux , parce que je n'ai point de mal , Mademoiselle , & que je me porte parfaitement bien , à votre service.

Ces paroles , qu'il m'adressa d'un air tendre , me firent monter le rouge au visage. Craignant que mon pere ne les prît dans le sens que je les entendois , &

qu'assurément il me les avoit dites , je fus si déconcertée , que malgré le plaisir que me faisoit la conversation , il fallut me retirer. Cependant mon pere , qui me tournoit le dos , ne pouvoit s'en appercevoir. Je rentrai dans la chambre de ma mere , contente de moi-même. Une fille a beau déguiser , elle est toujours ravie d'être aimée ; & quand elle en est persuadée , l'amour qu'elle reçoit lui en fait naître de toute nécessité. Je me trouvai dans le cas , & mon sort me paroissoit doux. Le cœur est un héros qui se glorifie de toutes ses conquêtes.

Cependant mon amour naissant n'éclipsa point ma curiosité. Je donnai également mon attention aux merveilles qui s'opéroient dans ma bonne mere. Sa moiteur continuoit encore , & elle dura autant que son tranquille sommeil , qui ne finit qu'au point du jour. Elle s'éveilla riante , & appella ma sœur qui s'étoit endormie. Je m'approchai pour lui répondre. N'étant pas accoutumée à

recevoir de moi les petits services dont elle avoit besoin, elle fut surprise de me voir remplir la place de ma sœur. Est-ce toi, Nanon? me dit-elle. C'est moi-même, lui répondis-je. Hé bien, ajoutai-je, comment vous trouvez-vous? Elle me repartit, qu'elle étoit fort bien, & me demanda un bouillon. Je le lui fis chauffer aussi-tôt, & avant de le lui porter, je voulus la relever sur son séant, comme on faisoit ordinairement pour le lui faire prendre. Mais elle me dit qu'elle n'avoit pas besoin de moi, & se relevant elle-même à l'instant, j'eus le plaisir de la voir se servir de tous ses membres. Sa langue, qui depuis son accident avoit toujours été embarrassée, étoit parfaitement libre; elle n'avoit jamais si bien articulé, ni avec tant de rapidité.

Dès que j'eus payé le tribut qu'exigeoient de moi la nature & le sang, je ne pouvois décider si le plaisir que j'avois de la convalescence de ma mere, m'étoit

plus sensible que celui de la réputation de l'Etranger. Mon cœur étoit également touché de la guérison de ma mere, & de l'habileté de celui qui la lui avoit procurée. Je n'aurois su dire lequel des deux m'étoit le plus cher. Je n'ai jamais mieux compris qu'alors, que l'amour unit plus étroitement que le sang. Je conçus une admiration intéressée de l'équité de la nature.

Ma sœur s'étant éveillée au ton haut & fort dont ma mere avoit parlé, fut agréablement surprise, voyant qu'elle touchoit à l'heureux moment qui l'alloit délivrer de la pénible tâche de soigner ma mere. Hé, mon Dieu ! dit-elle, est-ce ma chere mere qui parle ? Oui, oui, ma fille, lui répondit ma mere d'un ton ferme, je me porte mieux que jamais. Tous mes membres sont libres, & je veux me lever tout-à-l'heure. Ha, lui dis-je, ma chere mere ! ne faites pas cela, je vous prie ; attendez, s'il vous plaît, les avis de l'Etranger qui vous

traite; & la quittant brusquement, je courus à son appartement pour l'éveiller, en frappant à sa porte. Que l'amour est ingénieux! n'est-ce point lui qui m'inspira de mettre cette occasion à profit?

Aussi aise de voir mon Etranger que de lui demander ses avis, je montai pour satisfaire mon espérance. Mais je n'eus pas la peine d'aller jusqu'à son appartement, je le rencontrai dans le corridor qui y conduit. Je fus interdite en l'abordant. Voyant que je ne parlois pas, il me prit par la main, & me demanda comment j'avois passé la nuit? Cette avance me fit recouvrer la parole pour lui répondre; & lui ayant demandé à mon tour, s'il avoit bien reposé? autant bien qu'il se peut, me répliqua-t-il, quand on a l'esprit & le cœur remplis de vos attraits. Je ne lui fis d'autre re-partie qu'une profonde révérence, & je le priai de descendre dans la chambre de ma mere, qui souhaitoit lui parler. Je ne me suis point informé, reprit-il, com-

ment elle se porte . Je ne m'informe jamais de ce que je fais , & je fais qu'elle se porte mieux qu'elle n'a fait de sa vie ; & me prenant la main que je ne pus lui refuser ; allons , dit-il , Mademoiselle , allons nous réjouir avec elle de sa guérison.

Dès que ma bonne mere l'aperçut , elle fut saisie de si tendres sentimens de reconnoissance , qu'elle ne put d'abord les exprimer que par des sanglots & des larmes. Elle lui prit la main , & la tint avec tant de force , qu'elle la baisa mille fois , malgré lui. Ce spectacle touchant m'attendrit , & je ne pus lui refuser des larmes. Mon pere , & mes freres , qui comme de concert entrèrent dans la chambre , furent également acteurs dans cette scène. Leur reconnoissance égalant leur surprise , ils se jetterent tous ensemble au cou de ce généreux Etranger. Des manieres si naturelles & si tendres , ne pouvoient que

que le persuader qu'il n'avoit pas obligé des ingrats.

Ma mere ayant recouvré la liberté de parler, se contenta simplement de le remercier, lui disant, qu'ayant été témoin de la situation où l'avoit mise sa juste gratitude, il n'avoit pas besoin d'autre preuve pour être convaincu qu'elle sentoit lui être redevable de sa santé. Après avoir vu & écouté toute cette scène d'un air tranquille & serain, il dit qu'il remercioit le Ciel de l'avoir conduit au logis, pour y faire l'œuvre qu'il regardoit comme la plus agréable & la plus précieuse de sa vie. Et adressant la parole à ma mere; vous êtes guérie, lui dit-il, Madame. Cependant vous avez encore une dose du même remede à prendre pour confirmer votre guérison. Vous êtes le maître, lui répondit-elle; je suis disposée à faire tout ce qu'il vous plaira. Il eut aussitôt recours à sa petite bouteille; je l'avois assez bien remarquée pour la recon-

noître; & voyant qu'on ne lui apportoit qu'un verre; pourquoi, dit-il, veut-on me priver de l'honneur de boire avec Madame? Ce n'est pas dans cette vue qu'on en agit ainsi, lui dit ma mere, c'est uniquement pour vous marquer la confiance que nous avons tous en votre probité. Il n'est pas nécessaire, reprit-il, de m'en donner d'autres preuves, après celles que j'ai reçues, & s'adressant à moi, je vous prie, me dit il, Mademoiselle, de me faire apporter autant de verres que nous sommes ici de personnes. Je courus au plus vîte les chercher moi-même, & je les tins entre les mains pour avoir le plaisir de les lui présenter à mesure qu'il me les demanderoit.

Mon pere, qui comprit son dessein, le prévint en le remerciant de sa liqueur, disant qu'il n'en prendroit certainement pas. Outre que je n'en ai pas besoin, dit-il, c'est qu'elle est trop précieuse pour la prodiguer. Mes freres & ma sœur,

qui haïssoient infiniment tout ce qu'on appelle remede , protesterent tous d'une voix qu'ils n'en vouloient point du tout ; mais je ne les imitai pas. C'est , dis-je , parce que cette liqueur est précieuse que je suis bien aise d'en goûter , puisque Monsieur me fait la grace de m'en offrir. Oui , me répondit-il , & du meilleur de mon cœur. Il dosa la prise pour ma mere , & en mit neuf gouttes dans son verre. Il en mit autant dans le sien , & il n'en versa que quatre dans celui qu'il me destinoit. Je me recriai sur cette foible dose. Il se mit à rire , & dit qu'il en donnoit peu aux filles , pour ne pas les rendre trop amoureuses. Toute la compagnie éclata , & je rougis ; mais m'étant remise , versez-en donc davantage , lui dis-je. S'il est vrai qu'elle produise cet effet ; on n'en sauroit trop prendre. Il reprit son sérieux , & me dit que sa liqueur prise à une certaine dose sans besoin , éprouvoit trop le corps. M'étant donc contentée de ma dose , nous

choquâmes les verres , & avalâmes notre liqueur.

Ma mere ne l'eut pas plutôt prise , qu'elle en sentit l'effet; elle s'endormit à l'instant. Mais ce remede opéra chez moi tout le contraire ; car je ne fus jamais si éveillée. Tout ce que je sentis d'abord , fut une douce chaleur vivifiante , qui s'étendit tout d'un coup depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Je me sentois d'une force supérieure à mon tempérament & à mon sexe ; & deux heures après l'avoir prise , j'eus une faim dévorante. Ne pouvant y résister , je mangeai extraordinairement , & ce ne fut qu'une disposition à manger encore mieux à dîné. Quoique je fusse charmée d'avoir cet officieux Etranger dans la maison , je ne laissai pas d'avoir du dépit que mon pere le possédât tout entier. J'avois beau faire la guerre à l'œil pour tâcher de l'entretenir à la place de mon pere , s'il venoit à s'en éloigner , pour vaquer à des af-

fares journalieres dont il ne manquoit point, je ne trouvai jamais le moment. Il sembloit que mon pere n'eût ce jour-là rien à faire, ou qu'il négligeât ce qui l'occupoit ordinairement. Pour mes freres, outre qu'ils ne m'étoient point suspects, ils étoient allés à la chasse, pour mieux régaler notre gracieux bienfaiteur. Lassé de m'entretenir moi-même de cet aimable sujet, je m'en allai joindre ma sœur dans la chambre de ma mere, & je le mis aussi-tôt sur le tapis. Elle étoit assez indifférente; mais néanmoins j'eus la satisfaction de la trouver de mon goût, sans craindre qu'elle fût ma rivale. Elle avoit remarqué les qualités de son esprit & de sa personne. Elle les rehaussa de son mieux, & m'avoua qu'il méritoit d'être aimé. Je fus contente de cette approbation; il n'en falloit pas tant pour m'autoriser à m'en assurer la conquête. Je la quitai par un certain pressentiment où je fus que je trouverois l'occasion de lire dans son

cœur , & ne doutant pas qu'il ne fût pas un long séjour au logis , je me déterminai , malgré toutes les réflexions incommodes qui se présenterent à mon esprit , & qui n'étoient fondées que sur le préjugé d'une éducation pleine d'artifice , à ne rien ménager pour lui marquer du retour. J'étois même dans la disposition à lui faire quelque avance , pour peu qu'il m'eût marqué y devoir répondre. Je ne fus pas sortie de la chambre de ma mere pour aller dans une autre , afin d'y consulter le miroir , que je le vis par une fenêtre du corridor se promenant seul dans le jardin.

Je courus vite à la cuisine , & ayant dit à la cuisiniere que j'allois cueillir une salade & de menues herbes pour l'affortir , je pris une serviette & un panier. Cet équipage couvroit parfaitement bien mon prétexte. Il me tournoit le dos quand j'entrai dans le jardin. L'allée qu'il avoit enfilée étoit fort longue , & craignant avoir tout le tems de cueillir mes

herbes sans en être apperçue , l'amour m'inspira d'éternuer , pour qu'il se tournât de mon côté. L'expédient me réussit ; il m'entendit. Je ne fais s'il ne pensoit pas alors à moi ; & m'ayant saluée profondément , & avoir reçu ma révérence , il vint à moi comme j'entrois dans un quarré garni de toutes sortes d'herbes propres à la salade.

Après m'avoir demandé si ma chere mere dormoit encore , il ajouta , pourquoi je ne dormois point aussi ? Je lui fis la même question. Il me répondit que quand on étoit blessé au cœur , il étoit bien difficile de prendre du repos. Hé quoi , Monsieur , repartis-je , me croyez-vous donc invulnérable , & à l'abri d'une blessure semblable à la vôtre ? Plût au Ciel , me répliqua-t-il , fussions nous blessés tous deux du même trait ! Hélas , repris-je , cela se pourroit bien ! Et peut-être en serions-nous convaincus , s'il m'étoit permis d'entrer dans un éclaircissement si délicat. Nous suivîmes assez

long-tems cette conversation , toujours sur un ton fort équivoque ; mais enfin il me parla clairement.

Je vous aime vivement, me dit-il , j'ose vous le dire , quoique je doive pour de grandes raisons m'attendre à vous voir punir ma témérité de votre indifférence, que je redoute plus que la mort. Je lui répondis qu'il n'avoit rien dit de trop, supposé qu'il dît vrai. Il m'approcha de plus près , & me dit trois paroles seulement , que je ne répéterai de ma vie. Elles furent si efficaces , que je lui dis en propres termes : Je m'acquitte de mes dettes , je vous dois mon cœur & ma personne , je suis prête à suivre votre fort. On doit bien s'imaginer que je ne lui fis pas cet aveu sans émotion ; mais le calme lui succéda bientôt. Je sortis du quarré d'où je lui parlois dans l'allée. Il me donna la main pour m'aider à franchir la platte-bande sans la fouler aux pieds. Il me serra même si fort , que j'en eus le petit doigt disloqué. N'ayant pu

m'empêcher de pousser un petit cri : Voilà, ma charmante compagne , me dit-il , l'unique mal que vous aurez de votre vie. Il étoit écrit que vous le souffririez tôt ou tard. J'ai voulu vous le faire moi-même , pour finir dès-à-présent toutes vos peines. Il m'accompagna jusqu'à l'entrée du salon, & sans perdre le tems à me compter fleurettes , il me dit que je me disposasse à partir le lendemain ; mais qu'il me prioit instamment de sortir du logis les mains vuides. Je suis en état , ajouta-t-il , de vous tenir lieu de tout. Il n'oublia pas de me marquer un rendez-vous. Il avoit remarqué un vieux & gros orme au milieu d'un taillis qui bordoit un chemin que je connoissois ; ce fut là où il me dit de l'aller attendre le lendemain , & de m'y trouver à la pointe du jour. J'acceptai tout , sans aucune résistance , & lui ayant serré la main , je fus porter mes herbes à la cuisine.

J'en sortis au plus vite pour me retirer dans ma chambre ; une seule réflexion

m'y occupa. Je ne pouvois revenir de mon étonnement, de ce que la pudeur, le préjugé de l'éducation, & le sot qu'en dira-t-on, ne se révolterent point quand je me livrai à mon Amant. Je demurai bien un gros quart-d'heure plongée dans une profonde rêverie. J'en sortis enfin, en me rappelant les trois paroles qu'il m'avoit dites dans le jardin; & s'il m'étoit permis de les révéler, il n'est point de Lucrèce qui ne m'applaudît.

Je ne parlai plus de toute la journée à mon aimable ravisseur; mais je ne cessai pas un moment de m'en occuper. J'eus cependant tout le tems de faire des réflexions sur la démarche que j'allois faire pour le posséder. Je savois de sa propre bouche ce qu'il valoit, & j'assure avec vérité que toutes les couronnes n'auroient pu me dédomnager de sa perte. Il avoit déjà mon cœur, ma parole & ma foi. Ce n'étoit pas pour retirer tous ces gages de mon amour, que je me proposai de lui parler avant qu'il se couchât : je voulois

seulement le tâter, pour voir s'il ne pourroit pas m'obtenir de mes parens, & m'épouser dans leur maison. L'ayant donc rencontré à la brune dans la basse-cour, comme il venoit de voir son cheval, je l'arrêtai pour lui faire ma proposition. Il me répondit que deux grandes raisons rendoient la chose impossible. La première, c'est qu'il n'étoit pas de ma Religion, & qu'il professoit le Socinianisme. L'autre étoit, le serment sage & prudent qu'il avoit fait de ne jamais dire son nom à personne qu'à une femme, s'il en prenoit une. Il m'en dit plusieurs autres, qui sans être aussi fortes, ne laissoient pas de rendre notre union impossible si nous avions voulu la faire selon les loix & les usages ordinaires. Voilà qui est fait, lui dis-je, je suis toute résolue à me livrer entre vos bras. Vous le pouvez; me répondit-il, en toute sûreté; & pour fortifier ma confiance, il me répéta les trois paroles qu'il m'avoit dites dans le jardin. Elles répandirent un si heureux calme

dans toutes les facultés de mon ame , que jamais plus je n'eus la moindre inquiétude sur mon sort. J'étois sûre d'être la plus heureuse femme de la terre. L'événement a justifié que mon assurance étoit fondée.

Le soupé fut servi presque à l'instant , ma mere qui s'étoit levée à trois heures après-midi , sans aucune aide , y prit sa place. Elle mangea d'un appétit charmant , & elle fut de la meilleure humeur du monde. Tâchant de l'imiter , je fis cent contes plaisans pendant toute la table. On me trouva fort extraordinaire ; mais je jouois de mon reste ; je n'avois plus rien à perdre. Vers la fin du soupé , qui fut assez long , ma bonne mere voulant encore caresser son sauveur , le pria de lui donner encore le lendemain , & qu'il partiroit ensuite quand il lui plairoit. Mon pere , toute la famille enfin , & moi-même , nous joignîmes nos instances aux desirs de ma mere. Mais en vain. Il alléqua des raisons si plausibles , qu'il

qu'il y auroit eu une extrême impolitesse à le presser davantage. Dieu sait si j'en fus bien aise. Oui, certainement ; le jour qu'on lui demandoit, m'auroit paru plus d'un siècle, si l'on eût reculé de ce tems-là ma félicité.

Il arriva ce jour si désiré, & je le vis poindre avec une joie sans pareille. Les premières lueurs de l'aurore éclairerent mes pas jusqu'à l'entrée du taillis où étoit notre rendez-vous. Mon incomparable Amant m'attendoit sous l'orme ; mais il ne m'y attendit pas long-tems. A peine avoit-il eu celui de mettre pied à terre, afin de disposer toutes choses pour me mettre à cheval. Il me chaussa vite une paire de ses souliers, me mit ses bottines, me coëffa d'une de ses per-ruques & de son propre chapeau, se contentant de son bonnet de nuit. Il m'enleva & me mit à cheval ; & ayant jetté son manteau sur mes épaules, en sorte qu'il cachât mes jupes, il marcha

devant moi pour me guider , son épée lui tenant lieu de canne ou de bâton.

Il prit le chemin de Langres , d'où il étoit sorti l'avant-veille trois heures avant la nuit , & il me mena si bon train , qu'assurément nous y arrivâmes que les trois quarts des habitans étoient encore au lit. C'étoit le vrai moyen de dérouter les plus fins espions. En arrivant à une grosse auberge que je connoissois très-bien , il me fit entrer dans la cour , & sous prétexte qu'il conduisoit un Officier malade , le valet d'écurie qui étoit le seul témoin , ne s'étonna point de le voir m'enlever de dessus mon cheval , & de me porter tout de suite dans la chambre , où il me mit aussi-tôt sur un lit. Il m'y laissa , & descendit sur le champ pour panser son cheval à la place du palefrenier , qu'il envoya vite chercher une chaise de poste , en lui disant que plus il seroit actif plus il seroit payé. Il aimoit sans doute l'argent , car il re-

vint très-vîte, amenant avec lui la chaise de poste avec un postillon.

Mon Amant jugea à propos de profiter du tems, & sans avoir rien pris ni l'un ni l'autre, nous partîmes en prenant la route d'Orléans. Le postillon n'ayant point d'ordre d'aller plus loin qu'à la première poste, il ne nous fut pas possible de le faire passer outre. Mon Amant fut obligé d'acheter la chaise, & d'en donner le prix que l'estima le Maître de poste de ce lieu. Mais ce n'est pas en de pareilles circonstances que l'épargne & l'économie sont de saison. Le cheval de mon Amant fut apprécié, & il fit partie du prix qui fut donné pour la chaise.

Si je fus au comble de la joie de nous voir une voiture qui nous mettoit à l'abri des Argus, & si favorable à mon évasion, je n'eus pas moins de plaisir d'avoir la compagnie de mon Amant dans la chaise. Il m'y fit cent protestations d'un amour éternel, & pour la

première fois de la vie , il me demanda un^e baiser , que je lui accordai avec une tendresse sans égale , & qu'il prit avec un respect infini , qui me déplut beaucoup plus que s'il en eût eu moins. Ce furent-là les bornes de nos caresses, auxquelles nous fîmes succéder un entretien sur nos affaires. Il m'apprit son nom , sa naissance , ses qualités. Je n'en ai jamais parlé à personne ; & quoiqu'il soit mort , j'en garderai le secret à ses mânes. Je fus très-satisfaite de connoître l'objet de mon amour , & de savoir que je ne m'étois pas méfalliée. Je comptois tout le reste pour rien , tant je trouvois en lui de quoi m'en indemniser au centuple.

Nous arrivâmes enfin à Orléans , sous les auspices de l'amour. Je ne déguisai plus mon sexe. J'avois quitté les souliers, la perruque, les bottines & le chapeau, & j'avois repris mes hardes. En entrant dans le fauxbourg de cette Ville , mon Amant fit arrêter le postillon , & le

payant, il lui dit de s'en retourner, sans s'arrêter, pour aller chercher sa montre qu'il avoit oubliée à l'auberge d'où nous étions partis. Il lui donna une lettre bien cachetée, sans autre écriture que l'adresse; & lui mit un écu à la main, avec promesse de lui en donner deux s'il lui rapportoit réponse avant midi à l'auberge où la chaise étoit arrêtée. Ce n'étoit, comme on le sent bien, qu'un prétexte pour dépaïser le postillon, qui n'auroit pas manqué de dire à tous ceux de l'auberge où il seroit descendu avec nous, que j'étois un second Tyréfiar; qu'il m'avoit vu homme le soir, & femme le matin. Le pauvre garçon content de son écu, & dans l'espérance d'en avoir encore deux autres, tourna bride sur le champ, & nous laissa en pleine liberté. Nous entrâmes dans l'auberge, qui n'étoit ni bonne ni mauvaise, & peu nous importoit; & après nous être fait servir à déjeuner, nous envoyâmes chercher des chevaux de poste pour continuer notre

route. Je l'ignorois, & je n'en étois pas inquiète. Nous prîmes celle de Chartres, d'où ayant gagné Calais nous passâmes en Angleterre. Nous nous y mariâmes, selon les loix du pays, quoique nous nous en embarrassions fort peu l'un & l'autre. La cérémonie n'ajouta rien à notre amour ; nos cœurs étoient déjà si étroitement unis, que rien au monde n'étoit capable d'en serrer plus fort les nœuds, non plus que de les défaire.

Je vous ennuyerois s'il falloit que je vous rendisse compte de mille circonstances du reste de ma vie, & sur-tout des attentions infinies qu'il avoit pour moi : il m'a communiqué tous ses secrets, sans aucune réserve. Celui dont il fit l'application à ma mere, en est un impayable ; mais il n'est que la branche d'un tronc plus précieux. Je l'ai déjà travaillé trois fois ; deux avec feu mon époux, & une depuis sa mort. Il fut tué par un coup de méprise à Vienne en Autriche. C'est donc pour la quatrième

fois que je vais faire cette opération. Ma liqueur pourroit me manquer; je veux prévenir le besoin que j'en puis avoir. Je vous en promets, Monsieur, ajouta-t-elle, plus qu'il ne vous en faut pour recouvrer une parfaite santé. C'est tout ce que je puis faire pour votre service ».

Quelque étonné que je fusse d'entendre une histoire si singulière, j'en fus moins frappé que de l'offre gracieuse que cette bonne Dame me fit de sa liqueur; je l'aurois préférée à toutes les richesses de la terre. Mais combien peu est agréable l'usage qu'on en peut faire, lorsqu'on n'a pas la santé, qui est l'affaïsonnement essentiel de tous les plaisirs de la vie! je lui marquai d'avance des sentimens de la plus vive reconnoissance, & je lui offris de consacrer à son service les jours qu'elle avoit dessein de me conserver.

A notre arrivée à Amsterdam je lui procurai un appartement. Je souhaitois

en trouver un près du mien ; mais il me fut impossible. Elle fut même obligée d'en prendre un fort loin de chez moi. Mon assiduité à lui rendre mes devoirs, me fit auprès d'elle un certain mérite, que je soutins par de petits services que je trouvois occasion de lui rendre. Je ne manquois pas à lui faire ma cour tous les jours ; elle m'en savoit bon gré ; & j'avois lieu de juger par ses manieres, qu'elle me tiendrait la parole qu'elle m'avoit donnée. Hélas j'y comptois, mais aussi je ne comptois pas que la fortune me dût éloigner du tout au tout de mon compte.

Elle commença son opération en ma présence. Elle se cachoit même si peu de moi, que si j'eusse été Artiste, j'aurois découvert son secret. Je vis bien qu'elle se servoit d'antimoine, de vitriol, & d'une liqueur qu'elle avoit tirée des cailloux transparens, avec le secours de différens sels ; mais je n'étois pas assez initié dans cet art admirable pour re-

tenir ces opérations , ni pour connoître même plusieurs autres drogues qu'elle y employoit.

Au reste , j'espérois si fort d'avoir une certaine quantité de sa liqueur , que je ne pensois pas à lui dérober son secret. Un ami qui m'attira à Leyde où je ne croyois séjourner que deux jours , me fit déchoir de mes espérances. Malheureux que je fus de n'avoir point tenu pied à boule à cette officieuse femme ! Je ne fus pas plutôt arrivé chez mon ami , que j'y fus entrepris de tous mes membres sans pouvoir m'en servir absolument. J'écrivis à mon officieuse Dame , jusqu'à trois fois , sans en recevoir aucune réponse. Je n'en fus plus surpris à mon retour à Amsterdam , où j'appris de son hôtesse qu'elle ne savoit point écrire. Ayant toujours demeuré à la campagne , on l'avoit plus occupée au ménage qu'à cette partie de son éducation.

Les soins que mon ami me fit donner

par d'habiles Médecins, me mirent en état de retourner à Amsterdam après dix-sept jours d'absence. Il me restoit quelque lueur d'espérance de l'y trouver encore ; mais elle étoit partie , après avoir été trois fois au logis pour s'informer de moi. Il n'est pas difficile de se figurer le triste état où me jeta son départ : la maladie dont je relevois en fut renouvelée ; & peu s'en faut qu'à présent même que je le décris, la plume ne me tombe des mains. Aucun plaisir n'est fait pour moi ; le Destin ne me prépare que des peines.

Il devoit pourtant bien se laisser de me poursuivre avec autant d'opiniâtreté. Il m'a pris à tâche depuis la mort de ma chere cousine, ma tendre épouse, de l'incomparable Ferdinande. Ciel ! puis-je survivre à l'articulation du nom d'une si charmante personne ? Adieu fortune, plaisirs ; adieu doux repos de ma vie ; tout cela est descendu avec elle dans le tombeau. J'en ai quelque-

fois eu de foibles lueurs ; j'ai cru tenir la fortune entre les mains ; je m'en félicitois ; & du même coup-d'œil je l'ai vue s'envoler d'une aîle rapide , comme un moineau qui s'échappe des mains d'un enfant qui n'a pas l'avifement de le retenir. Ma vie n'est plus qu'un tissu de chagrin & de peines, assorti du regret amer du passé , & d'une désespérante incertitude de l'avenir. Je n'ai plus d'autre agrément dans ce monde, que l'espérance de voir finir mes malheurs avec mes jours.

Fin du quatrieme & dernier Tome.

THE CHURCH

de voir leur situation avec mes
grands dans ce monde, que l'épave
m'aurait fait voir. Je n'ai plus d'ambition
amer du bien, et de la défection de
la charge de la police, afin de ne pas
de la police. Ma vie n'est plus du monde
et n'est plus du monde. Je n'ai plus d'ambition
amer du bien, et de la défection de
la charge de la police, afin de ne pas
de la police. Ma vie n'est plus du monde
et n'est plus du monde.



The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the County of New York, for the year 1890, by the Board of Supervisors, at their meeting held on the 10th day of December, 1889.

